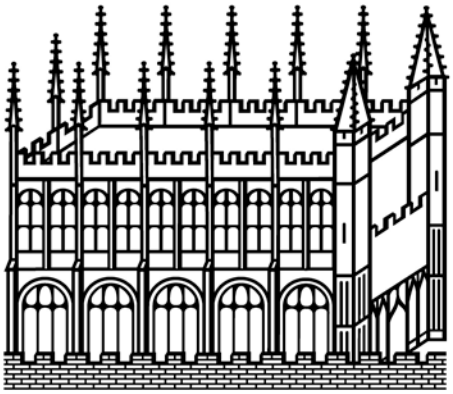


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

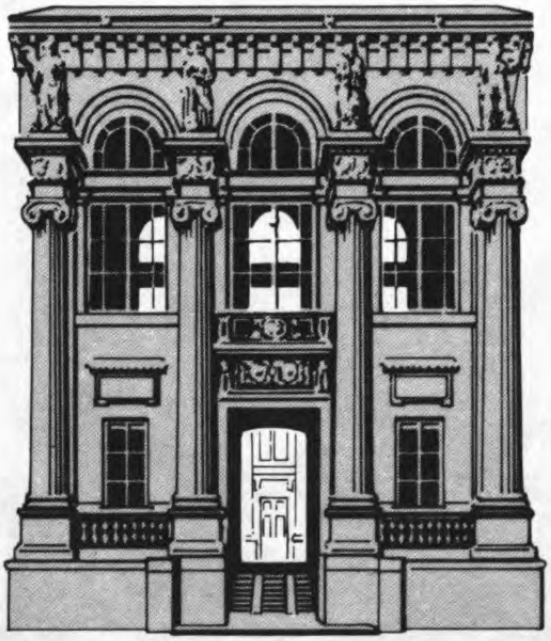
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

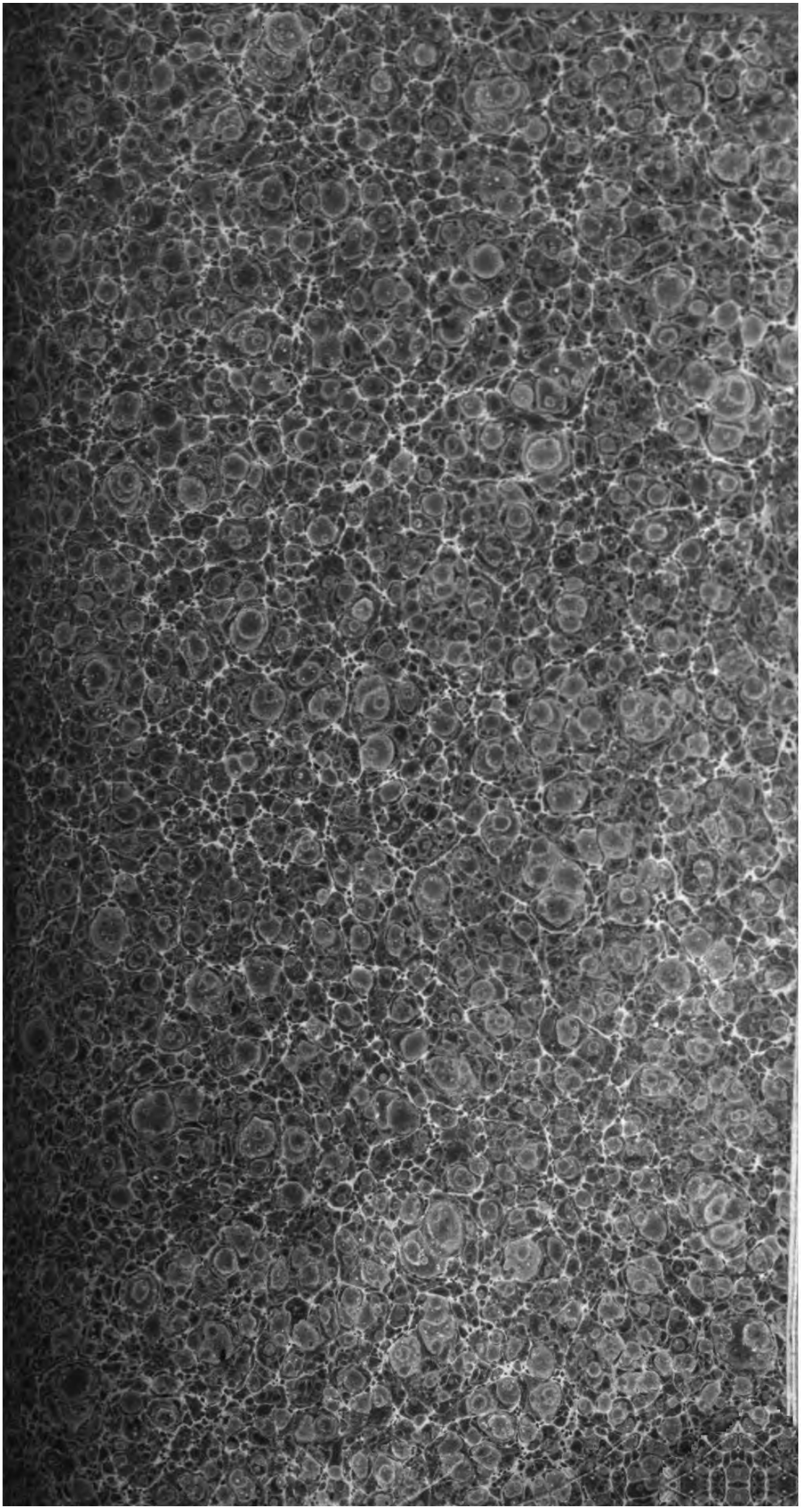
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

V1. 1772 (1A)



178/97 (177)

MA

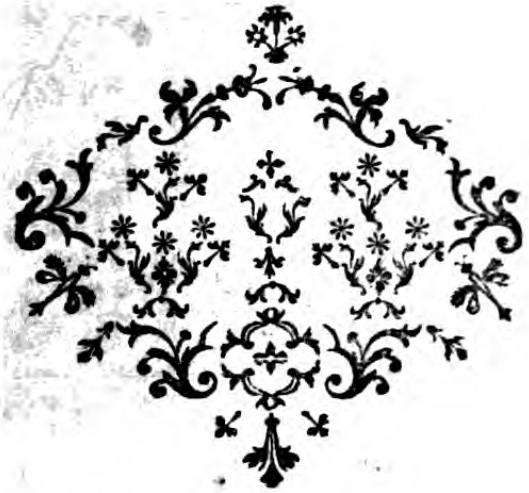
Ch. Wisen Inv. *Gravé par Noël le Mire 1761.*

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE V***.

LA HENRIADE.

NOUVELLE ÉDITION.



A NEUCHATEL.

M. DCC. LXXII.

AVIS
DES LIBRAIRES.

Nous n'abuſons pas nos Lecteurs en annonçant cette édition comme la ſeule complète, puiſqu'on y trouve dès le premier Chant, à commencer au 250e Vers, un paſſage qui n'eſt point ailleurs ; & qu'il y a plus de cinquante Vers nouveaux répandus dans le corps de l'Ouvrage.

Nous avons eu ſoin de raſſembler toutes les Préfaces, toutes les Notes & toutes les Variantes des éditions qui ont précédé celle-ci ; ainſi notre édition a l'avantage de réunir ce qu'on trouve épars dans toutes les autres. Nous ajoûtons que nous n'avons rien négligé

pour qu'elle fût très-correcte ; deux hommes de Lettres ont bien voulu ſe charger d'en relire les épreuves avec la plus ſcrupuleuſe attention.

TAYLOR INST. OXFORD

AVANT-PROPOS,

Compoſé par un des plus auguſtes & des plus reſpectables Protecteurs que les Lettres aient eus dans ce ſiècle, & dont on n'avait vu qu'un fragment cité dans la préface de M. MARMONTEL.

LE Poème de la *Henriade* eſt connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en ſont faites, l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, & qui ſont aſſez policées pour avoir quelque goût pour les Lettres.

Monſieur *de Voltaire*, peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de ſon art aux intérêts de ſon amour-propre, ne s'eſt point laſſé de corriger ſes fautes; & depuis la première édition où la *Henriade* parut ſous le titre du *Poème de la Ligue*, juſqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'eſt toujours élevé, d'efforts

en efforts, juſqu'à ce point de perfection que les grands génies & les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur eſt poſſible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à préſent au public eſt conſidérablement augmentée par l'auteur; c'eſt une marque évidente que la fécondité de ſon génie eſt comme une ſource intariſſable, & qu'on peut toujours s'attendre, ſans ſe tromper, à des beautés nouvelles & à quelque choſe de parfait, d'une auſſi excellente plume que l'eſt celle de M. *de Voltaire.*

Les difficultés que ce Prince de la Poéſie Françaiſe a trouvé à ſurmonter, lorſqu'il compoſa ce Poème épique, ſont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & ceux de ſa propre nation, qui était du ſentiment que l'Epopée ne réuſſirait jamais en Français; il avait devant lui le triſte exemple de ſes précurſeurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière; il avait encore à combattre ce reſpect ſuperſtitieux du peuple ſavant pour *Virgile* & pour *Homère*, &, plus que tout cela, une ſanté faible & délicate, qui aurait mis tout autre homme, moins ſenſible que lui à la gloire de ſa nation, hors d'état de travailler. C'eſt néanmoins indépendamment de ces obſta-

cles que M. *de Voltaire* eſt venu à bout d'exécuter ſon deſſein, quoiqu'aux dépens de ſa fortune, & ſouvent de ſon repos.

Un génie auſſi vaſte, un eſprit auſſi ſublime, un homme auſſi laborieux que l'eſt M. *de Voltaire*, ſe ſerait ouvert le chemin aux emplois les plus illuſtres, s'il avait voulu ſortir de la ſphère des ſciences qu'il cultive, pour ſe vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de ſolides occupations: mais il a préféré de ſuivre l'impulſion irréſiſtible de ſon génie pour ces arts & pour ces ſciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder : auſſi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à ſon attente. Il fait autant d'honneur aux ſciences que les ſciences leur en font ; on ne le connaît dans la *Henriade* qu'en qualité de poète ; mais il eſt Philoſophe profond & ſage Hiſtorien en même temps.

Les ſciences & les arts ſont comme de vaſtes pays, qu'il nous eſt preſque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous, qu'il l'a été à *Céſar*, ou bien à *Alexandre*, de conquérir le Monde entier; il faut beaucoup de talents & beaucoup d'application pour s'aſſujettir quelque petit terrein : auſſi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas

de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des ſciences comme des Empires du monde, qu'une infinité de petits Souverains ſe ſont partagés; & ces petits Souverains réunis ont compoſé ce qu'on appelle des Académies: &, comme dans ces gouvernements ariſtocratiques, il s'eſt ſouvent trouvé des hommes nés avec une intelligence ſupérieure, qui ſe ſont élevés au-deſſus des autres; de même les ſiècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les ſciences qui devaient donner une occupation ſuffiſante à quarante têtes penſantes. Ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelle* ont été de leur temps, M. *de Voltaire* l'eſt aujourd'hui; il n'y a aucune ſcience qui n'entre dans la ſphère de ſon activité; &, depuis la Géométrie la plus ſublime juſqu'à la Poéſie, tout eſt ſoumis à la force de ſon génie.

Malgré une vingtaine de ſciences qui partagent M. *de Voltaire*, malgré ſes fréquentes infirmités, & malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit ſa *Henriade* à un point de maturité où je ne ſache pas qu'aucun poème ſoit jamais parvenu.

On trouve toute la ſageſſe imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à

Homère : ſes chants & l'action ont peu ou point de liaiſon les uns avec les autres ; ce qui leur a mérité le nom de rapſodies. Dans la *Henriade* on trouve une liaiſon intime entre tous les chants ; ce n'eſt qu'un même ſujet diviſé par l'ordre des temps en dix actions principales. Le dénouement de la *Henriade* eſt naturel : c'eſt la converſion de HENRI IV, & ſon entrée à Paris qui mettent fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France ; & en cela le poète Français eſt infiniment ſupérieur au poète Latin, qui ne termine pas ſon *Enéide* d'une manière auſſi intéreſſante qu'il l'avait commencée : ce ne ſont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poème ; on dirait que *Virgile* en a compoſé les premiers chants dans la fleur de ſa jeuneſſe, & qu'il a compoſé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, & le feu de l'eſprit à moitié éteint ne permettent plus aux guerriers d'être héros, ni aux poètes d'écrire.

Si le poète Français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile*, c'eſt pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, & dans laquelle on voit que le jugement du poète Français eſt infiniment ſupérieur au poète Grec. Comparez la

deſcente d'*Ulyſſe* aux Enfers avec le ſeptième chant de la *Henriade*, vous verrez que ce dernier eſt enrichi d'une infinité de beautés que M. *de Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La ſeule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV ce qu'il voit dans le Ciel, dans les Enfers, & ce qui lui eſt pronoſtiqué au Temple du Deſtin, vaut toute l'*Iliade;* car le rêve de HENRI IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraiſemblance, au-lieu que le voyage d'*Ulyſſe* aux Enfers eſt dépourvu de tous les agréments qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuſe fiction d'*Homère.*

De plus, tous les épiſodes de la *Henriade* ſont placés dans leur lieu; l'art eſt ſi bien caché par l'auteur, qu'il eſt difficile de l'appercevoir; tout y paraît naturel, & l'on dirait que ces fruits qu'a produit la fécondité de ſon imagination, & qui embelliſſent tous les endroits de ce poème, n'y ſont que par néceſſité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où ſe noient tant d'auteurs, à qui la ſéchereſſe & l'enflûre tiennent lieu de génie. M. *de Voltaire* s'applique à décrire d'une manière touchante les ſujets pathétiques; il ſait le grand art de toucher le cœur: tels ſont ces endroits touchants; la mort de *Co-*

ligny, l'aſſaſſinat de *Valois*, le combat du jeune *Dailly*, le congé de HENRI IV, de la belle *Gabrielle d'Eſtrées*, & la mort du brave *d'Aumale*. On ſe ſent ému, chaque fois qu'on en fait la lecture : en un mot l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéreſſants, & il paſſe légèrement ſur ceux qui ne feraient que groſſir ſon poème : il n'y a, ni du trop, ni du trop peu, dans la *Henriade*.

Le merveilleux que l'auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur ſenſé ; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtême de la Religion ; tant la poéſie & l'éloquence ſavent l'art de rendre reſpectables des objets qui ne le ſont guères par eux-mêmes, & de fournir des preuves de crédibilité capables de ſéduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poème ſont nouvelles ; il y a la Politique qui habite au Vatican, le temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Diſcorde, les Vices : tout eſt animé par le pinceau de M. *de Voltaire ;* ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connaiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* & du *Pouſſin*.

Il me reſte à préſent à parler de la poéſie du ſtyle, de cette partie qui caractériſe proprement le poète. Jamais la langue Fran-

çaiſe n'eut autant de force que dans la *Henriade :* on y trouve par-tout de la nobleſſe ; l'auteur s'élève avec un feu infini juſqu'au ſublime, & il ne s'abaiſſe qu'avec grâce & dignité. Quelle vivacité dans les peintures ! quelle force dans les caractères & dans les deſcriptions ! & quelle nobleſſe dans les détails ! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs ; c'eſt dans cette peinture de coups portés, parés, reçus & rendus, que M. *de Voltaire* a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa langue ; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible. Il tranſporte le lecteur ſur le champ de bataille, & il vous ſemble plutôt voir un combat qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine morale, quant à la beauté des ſentiments, on trouve dans ce poème tout ce qu'on peut deſirer. La valeur prudente de HENRI IV, jointe à ſa généroſité & à ſon humanité, devrait ſervir d'exemple à tous les Rois & à tous les Héros qui ſe piquent quelquefois mal-à-propos de dureté & de brutalité, envers ceux que le deſtin des États ou le ſort de la guerre a mis ſous leur puiſſance. Qu'il leur ſoit dit en paſſant, que ce n'eſt point dans l'inflexibilité, ni dans la tyrannie, que conſiſte la vraie grandeur, mais bien dans

ces ſentiments que l'auteur exprime avec tant de nobleſſe.

Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes âmes;
Amitié, que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut auſſi être compté parmi les chef-d'œuvres de la *Henriade;* ce caractère eſt tout nouveau. Un philoſophe guerrier, un ſoldat humain, un courtiſan vrai & ſans flatterie; un aſſemblage de vertus auſſi rare doit mériter notre ſuffrage : auſſi l'Auteur y a-t-il puiſé, comme dans une riche ſource de ſentiments. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay*, ce fidèle & ſtoïque ami, à côté de ſon jeune & vaillant Maître, repouſſer par-tout la mort, & ne la donner jamais! Cette ſageſſe philoſophique eſt bien éloignée des mœurs de notre ſiècle; & il eſt à déplorer, pour le bien de l'Humanité, qu'un caractère auſſi beau que celui de ce ſage, ne ſoit qu'un être de raiſon.

D'ailleurs, la *Henriade* ne reſpire que l'humanité : cette vertu ſi néceſſaire aux Princes, ou plutôt leur unique vertu, eſt relevée par M. *de Voltaire;* il montre un Roi victorieux qui pardonne aux vaincus; il conduit ce Héros aux murs de Paris, où, au-lieu de ſaccager cette ville rebelle, il

fournit les aliments néceſſaires à la vie de ſes habitants déſolés par la famine la plus cruelle : mais, d'un autre côté, il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux maſſacre de la *S.-Barthélemi*, & la cruauté inouïe avec laquelle *Charles IX* hâtait lui-même la mort de ſes malheureux ſujets Calviniſtes.

La ſombre politique de *Philippe II*, les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, & les faibleſſes que l'amour fit commettre à HENRI IV, ſont eſtimés à leur juſte valeur. M. *de Voltaire* accompagne tous ſes récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la Jeuneſſe, & donner, des vertus & des vices, les idées qu'on en doit avoir. On trouve, de toute part, dans ce Poème, que l'auteur recommande au peuple la fidélité pour leurs loix & pour leurs Souverains. Il a immortaliſé le nom du Préſident *du Harlay*, dont la fidélité inviolable pour ſon Maître méritait une pareille récompenſe ; il en fait autant pour les Conſeillers *Briſſon*, *Larcher*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit la réflexion ſuivante de l'auteur :

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour ſon Roi meurt toujours avec gloire.

Le diſcours de *Potier* aux factieux eſt auſſi beau par la grandeur des ſentiments que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave Magiſtrat dans l'aſſemblée de la Ligue ; il s'oppoſe courageuſement au deſſein des rebelles, qui voulaient élire un Roi d'entr'eux : il les renvoie à la domination légitime de leur Souverain, à laquelle ils voulaient ſe ſouſtraire ; il condamne toutes les vertus des *Guiſes*, en tant que vertus militaires, puiſqu'elles devenaient criminelles, dès-là qu'ils en faiſaient uſage contre leur Roi & leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce diſcours ne ſaurait en approcher ; il faut le lire avec attention. Je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je paſſe à la guerre de Religion qui fait le ſujet de la *Henriade*. L'auteur a dû expoſer naturellement les abus que les ſuperſtitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la Religion ; car on a remarqué que, par je ne ſais quelle fatalité, ces ſortes de guerres ont toujours été plus ſanguinaires que celles que l'ambition des Princes ou l'indocilité des ſujets ont ſuſcitées ; &, comme le fanatiſme & la ſuperſtition ont été de tout temps les reſſorts de la politique déteſtable des Grands & des

Eccléſiaſtiques, il fallait néceſſairement y oppoſer une digue. L'auteur a employé tout le feu de ſon imagination, & tout ce qu'ont pu l'éloquence & la poéſie, pour mettre devant les yeux de ce ſiècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préſerver à jamais. Il voudrait purifier les *camps & les ſoldats* des arguments pointilleux & ſubtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des ſcholaſtiques. Il voudrait déſarmer à perpétuité les hommes du glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'autel, & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot, le bien & le repos de la ſociété fait le principal but de ce poème ; & c'eſt pourquoi l'auteur avertit ſi ſouvent d'éviter, dans cette route, l'écueuil dangereux du fanatiſme & du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'Humanité, que la mode des guerres de Religion eſt paſſée ; & ce ſerait aſſurément une folie de moins dans le monde : mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'eſprit philoſophique, qui prend, depuis quelques années, beaucoup le deſſus en Europe. Plus on eſt éclairé, moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiècle où vivait HENRI IV était bien différent ; l'ignorance monacale, qui ſurpaſſait toute

imagination, & la barbarie des hommes, qui ne connaiſſaient pour toute occupation que d'aller à la chaſſe & de s'entretuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Marie de Médicis*, & les Princes factieux, pouvaient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puiſque ces peuples étaient groſſiers, aveugles & ignorants.

Les ſiècles polis qui ont vu fleurir les ſciences, n'ont point d'exemples à nous préſenter de guerres de Religion, ni de guerres ſéditieuſes. Dans les beaux temps de l'Empire Romain, je veux dire vers la fin du règne d'*Auguſte*, tout l'Empire, qui compoſait preſque les deux tiers du Monde, était tranquile & ſans agitation; les hommes abandonnaient les intérêts de la Religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, & ils préféraient le repos, les plaiſirs & l'étude, à l'ambitieuſe rage de s'égorger les uns les autres, ſoit pour des mots, ſoit pour l'intérêt, ou pour une funeſte gloire.

Le ſiècle de *Louis le Grand*, qui peut-être égale ſans flatterie celui d'*Auguſte*, nous fournit de même un grand exemple d'un règne heureux & tranquile pour l'intérieur du Royaume; mais qui malheureuſement fut troublé vers la fin par l'aſcen-

dant que le Père *Le Tellier* prenait ſur l'eſprit de *Louis XIV*, qui commençait à baiſſer : mais c'eſt la faute proprement d'un particulier ; & l'on n'en ſaurait charger ce ſiècle, d'ailleurs ſi fécond en grands-hommes, que par une injuſtice manifeſte.

Les Sciences ont auſſi toujours contribué à humaniſer les hommes, en les rendant plus doux, plus juſtes & moins portés aux violences ; elles ont pour le moins autant de part que les Loix au bien de la ſociété & au bonheur des peuples. Cette façon de penſer aimable & douce ſe communique inſenſiblement, de ceux qui cultivent les arts & les ſciences, au public & au vulgaire ; elle paſſe de la Cour à la Ville, & de la ville à la Province : on voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point aſſurément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous aſſiſtions dans nos communs beſoins ; que le malheur, les infirmités & la mort nous pourſuivent ſans ceſſe ; & que c'eſt une démence extrême de multiplier les cauſes de nos miſères & de notre deſtruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la nature a miſe entre nous, la néceſſité qu'il y a de vivre unis & en paix, de quelque nation, & de quelque opini-

nion que nous ſoyons ; que l'amitié & la compaſſion ſont des devoirs univerſels : en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eſt le véritable uſage des ſciences ; & voilà par conſéquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'uſage parmi nous. M. *de Voltaire*, qui embraſſe toutes ces ſciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, & d'autant plus qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'Humanité. Cette réflexion, jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont déterminé à procurer cette édition au public, que j'ai rendu auſſi digne qu'il me l'a été poſſible de M. *de Voltaire* & de ſes lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eſtime à cet admirable Auteur était en quelque façon honorer notre ſiècle, & que du moins la poſtérité ſe redirait d'âge en âge, que, ſi notre ſiècle a porté des grands-hommes, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que le mérite & leurs talents diſtinguaient du vulgaire & même des grands-hommes.

PRÉFACE
POUR LA HENRIADE;
PAR
M. MARMONTEL.

ON ne ſe laſſe point de réimprimer les ouvrages que le public ne ſe laſſe point de relire, & le public relit toujours avec un nouveau plaiſir ceux qui, comme la HENRIADE, ayant d'abord mérité ſon eſtime, ne ceſſent de ſe perfectionner ſous les mains de leurs Auteurs.

Ce poème, ſi différent dans ſa naiſſance de ce qu'il eſt aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723, imprimé à Londres ſous le titre de *la Ligue*. M. *de Voltaire* ne put donner ſes ſoins à cette édition; auſſi eſt-elle remplie de fautes, de tranſpoſitions, & de lacunes conſidérables.

L'Abbé *Des Fontaines* en donna, peu de temps après, une édition à Evreux, auſſi imparfaite que la première, avec cette différence qu'il gliſſa dans les vuides quel-

ques vers de ſa façon, tels que ceux-ci, où il eſt aiſé de reconnaître un tel écrivain.

Et malgré les Perraults, & malgré les Houdarts,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant 6 de ſon édition.

En 1726, on en fit une édition à Londres ſous le titre de *la Henriade*, in-4°. avec des figures. Elle eſt dédiée à la Reine d'Angleterre ; &, pour ne rien laiſſer à deſirer dans cette édition, j'ai cru devoir inſérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On ſait que dans ce genre d'écrire M. *de Voltaire* a pris une route qui lui eſt propre. Les gens de goût qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges, que même nos plus grands Auteurs n'ont ſu ſe diſpenſer de prodiguer à leurs Mécènes, liſent avidement & avec fruit les épîtres dédicatoires d'ALZIRE, & de ZAÏRE, &c. Celle-ci eſt dans le même goût ; on y reconnaît un Philoſophe judicieux & poli, qui ſait louer les Rois, même ſans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en Anglais.

TO THE QUEEN.

MADAM,

IT *is the fate of* Henry *the Fourth to be protected by an* English QUEEN. *He was aſſiſted by that great* Elizabeth, *who was in her Age the glory of her Sex. By whom can his memory be ſo wel protected, as by her who reſembles ſo much* Elizabeth *in her perſonal Virtues?*

YOUR MAJESTY *wil find in this book, bold impartial truths, morality unſtained with ſuperſtition, a ſpirit of liberty, equally abhorrent of rebellion and of tyranny, the rights of Kings always aſſerted, and thoſe of mankind never laid aſide.*

The ſame ſpirit, in which it is written, gave me the confidence, to offer it to the virtuous Conſort of a King, who among ſo many crowned Heads enjoys, almoſt alone, the ineſtimable honour of ruling a free Nation; a King who makes his power conſiſt in being beloved, and his glory in being juſt.

Our Deſcartes, *who was the greateſt Philoſopher in* Europe, *before Sir* Iſaac Newton *appeared, dedicated his Principles to the celebrated Princeſs Palatine* Élizabeth; *not, ſaid he, becauſe she was a Princeſs; for true Philoſophers reſpect Princes, and never flatter them: but becauſe of all his Readers she underſtood him the beſt, and loved truth the moſt.*

I beg leave, MADAM, (*without comparing my ſelf to* Deſcartes) *to dedicate the* Henriade *to* YOUR MAJESTY, *upon the like account, not only as the* Protectreſs *of all Arts and Sciences, but as the beſt Judge of them.*

I am with that profound reſpect, which is due tho the greateſt Virtue, as well as to the higeſt Rank,

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTY'S

moſt humble, moſt dutiful, moſt obliged Servant,

VOLTAIRE.

M. l'Abbé Lenglet du Freſnoy nous en a donné la traduction ſuivante.

A LA REINE.

MADAME,

C'EST le ſort de Henri IV *d'être protégé par une Reine d'Angleterre ; il a été appuyé par* Élizabeth, *cette grande Princeſſe qui était dans ſon temps la gloire de ſon ſexe. A qui ſa mémoire pourrait-elle être auſſi bien confiée, qu'à une Princeſſe, dont les vertus perſonnelles reſſemblent tant à celles d'*Élizabeth.

VOTRE MAJESTÉ *trouvera dans ce livre des vérités bien grandes & bien importantes ; la morale à l'abri de la ſuperſtition ; l'eſprit de liberté, également éloigné de la révolte & de l'oppreſſion ; les droits des Rois toujours aſſurés, & ceux du peuple toujours défendus. Le même eſprit, dans lequel il eſt écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuſe épouſe d'un Roi, qui, parmi tant de Têtes couronnées, jouït preſque ſeul de l'honneur ſans prix de gouverner une nation libre, & d'un Roi qui fait conſiſter ſon pouvoir à être aimé, & ſa gloire à être juſte.*

Notre

Notre Deſcartes, *le plus grand Philoſophe de l'Europe, avant que le Chevalier* Newton *parût, a dédié ſes Principes à la célèbre Princeſſe Palatine* Élizabeth ; *non pas, dit-il, parce qu'elle était Princeſſe ; car les vrais Philoſophes reſpectent les Princes, & ne les flattent point : mais parce que, de tous ſes lecteurs, il la regardait comme la plus capable de ſentir & d'aimer le vrai.*

Permettez-moi, MADAME, (*ſans me comparer à* Deſcartes) *de dédier de même la* Henriade *à* VOTRE MAJESTÉ, *non-ſeulement parce qu'elle protège les ſciences & les arts, mais encore parce qu'elle en eſt un excellent juge.*

Je ſuis, avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande vertu & au plus haut rang, Si VOTRE MAJESTÉ *veut bien me le permettre,*

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-reſpectueux,
& très-obéiſſant Serviteur,

VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par ſouſcription, a ſervi de prétexte à mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre : mais il a remis dans la bibliothèque du Roi, c'eſt-à-dire, ſous les yeux du public & de la poſtérité, des preuves authentiques de la conduite généreuſe qu'il tint dans cette occaſion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il ſerait long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *Variantes*.

En 1736, le Roi de Pruſſe, alors Prince Royal, avait chargé M. *Algarotti*, qui était à Londres, d'y faire graver ce Poème avec des vignettes à chaque page. Ce Prince, ami des arts qu'il daigne cultiver, voulant laiſſer aux ſiècles à venir un monument de ſon eſtime pour les lettres, & particulièrement pour la *Henriade*, daigna en compoſer la Préface ; &, ſe mettant ainſi au rang des Auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente ſied bien dans la main d'un Héros. Récompenſer les beaux-arts eſt un mérite commun à un grand nombre de Princes ; mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellents écrits, en eſt un d'autant plus recommandable dans le Roi de Pruſſe, qu'il eſt plus

rare parmi les hommes. La mort du Roi ſon père, les guerres ſurvenues, & le départ de M. *Algarotti* de Londres, interrompirent ce projet ſi digne de celui qui l'avait conçu.

La *Henriade* a été traduite en pluſieurs langues ; en vers Anglais par M. *Lokman*. Une partie l'a été en vers Italiens par M. *Querini*, Noble Vénitien ; & une autre en vers Latins, par le Cardinal de ce nom, Bibliothécaire du Vatican, ſi connu par ſa grande littérature. Ce ſont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le Poème de Fontenoi. Mrs. *Ortolani* & *Nenci* ont auſſi traduit pluſieurs chants de la *Henriade*. Elle l'a été entièrement en vers Hollandais & Allemands.

Cette juſtice rendue par tant d'étrangers contemporains, ſemble ſuppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poème ; &, puiſqu'il a été généralement approuvé dans un ſiècle qu'on peut appeler celui du goût, il y a apparence qu'il le ſera des ſiècles à venir. On pourrait donc, ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoir fait M. *Cochi*, Lecteur de Piſe, dans une lettre imprimée à la tête de quelques éditions de la *Henriade*, où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des carac-

tères du merveilleux & des principales beautés de ce Poème, en homme de goût & de beaucoup de littérature ; bien différent d'un Français, Auteur de feuilles périodiques, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharſale. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon Auteur ou bien peu de lumières, ou bien peu d'équité ; car en quoi ſe reſſemblent ces deux Poèmes ? Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une guerre civile : mais dans la Pharſale *l'audace eſt triomphante & le crime adoré ;* dans la *Henriade*, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. *Lucain* a ſuivi ſcrupuleuſement l'hiſtoire ſans mélange de fiction ; au-lieu que M. *de Voltaire* a changé l'ordre des temps, tranſporté les faits & employé le merveilleux. Le ſtyle du premier eſt ſouvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. *Lucain* a peint ſes Héros avec de grands traits, il eſt vrai, & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* & dans *Homère*. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre Poète. On convient aſſez que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères : un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoin les ſuivants.

Médicis la 1) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouïr du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, &c.

Connaiſſant les périls & ne redoutant rien;
Heureux 2) Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.

Il 3) ſe préſente aux Seize, & demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il 4) marche en Philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon Maître, & le ſuit.

Mais ſi M. *de Voltaire* annonce avec tant d'art ſes perſonnages, il les ſoutient avec beaucoup de ſageſſe; & je ne crois pas que dans le cours de ſon Poème on trouve un ſeul vers où quelqu'un d'eux ſe démente. *Lucain*, au contraire, eſt plein d'inégalités; & s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne ſouvent dans l'enflûre. Enfin ce Poète Latin, qui a porté à un ſi haut point la nobleſſe des ſentiments, n'eſt plus le même, lorſqu'il faut ou peindre, ou décrire; & j'oſe aſſurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été ſi loin que dans la *Henriade*.

Il y aurait donc plus de juſteſſe à comparer la *Henriade* avec l'*Énéide*. On pourrait mettre dans la balance le plan, les

1) La tête de Coligny, *ch. II.*
2) Guiſe, *ch. III.*
3) Harlay, *ch. IV.*
4) Mornay, *ch. VI.*

mœurs, le merveilleux de ces deux Poèmes; les perſonnages, comme *Henri IV* & *Énée*, *Achate* & *Mornay*, *Sinon* & *Clément*, *Turnus* & d'*Aumale*, &c; les épiſodes qui ſe répondent, comme le repas des Troyens ſur la côte de Carthage, & celui de *Henri* chez le Solitaire de *Jerſey*; le maſſacre de la *Saint-Barthelemi*, & l'incendie de Troie; le quatrième chant de l'*Énéide*, & le neuvième de la *Henriade*; la deſcente d'*Énée* aux enfers, & le ſonge de *Henri IV*; l'antre de la Sibylle, & le ſacrifice des Seize; les guerres qu'ont à ſoutenir les deux Héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre; la mort d'*Euriale*, & celle du jeune d'*Ailli*; les combats ſinguliers de *Turenne* contre d'*Aumale*, & d'*Énée* contre *Turnus*; enfin le ſtyle des deux Poètes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épiſodes, leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et, après un tel examen, on pourrait décider d'après le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire dans cette Préface, ne me permettent pas d'appuyer ſur ce parallèle; mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés & ſans prévention.

Les rapports vagues & généraux dont je

viens de parler, ont fait dire à quelques critiques que la *Henriade* manquait du côté de l'invention; que ne fait-on le même reproche à *Virgile*, au *Taſſe*, &c. Dans l'*Énéide* ſont réunis le plan de l'*Odyſſée* & celui de l'*Iliade*. Dans la *Jéruſalem délivrée*, on trouve le plan de l'*Iliade* exactement ſuivi, & orné de quelques épiſodes tirés de l'*Énéide*.

Avant *Homère*, *Virgile* & le *Taſſe*, on avait décrit des ſiéges, des incendies, des tempêtes. On avait peint toutes les paſſions. On connaiſſait les Enfers & les Champs Elyſées. On diſait qu'*Orphée*, *Hercule*, *Pirithoüs*, *Ulyſſe*, y étaient deſcendus pendant leur vie. Enfin, ces Poètes n'ont rien dont l'idée générale ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis ſuivant le caractère de leur génie & les mœurs de leur temps. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'eſt pas là créer, c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie; & on ne ſaurait diſputer à M. *de Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faiſait un jour remarquer à un homme de lettres ce

beau vers où M. *de Voltaire* exprime le myſtère de l'Euchariſtie :

Et lui découvre un DIEU ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau ; mais je ne ſais, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur ! dit M. de *Fénelon* 1) à qui n'eſt pas ému en liſant ces vers :

2) *Fortunate ſenex, hìc inter flumina nota,*
Et fontes ſacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raiſon d'adreſſer cette eſpèce d'anathême au critique dont je viens de parler ? J'oſe prédire à tous ceux qui, comme lui, veulent du neuf, c'eſt-à-dire, de l'inouï, qu'on ne les ſatisfera jamais qu'aux dépens du bon ſens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de ſon Poëme, quelque extraordinaires qu'elles ſoient. Il les a puiſées dans les Poètes, dans l'Ecriture-Sainte, &c. L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve : *Sadi* s'en était ſervi avant lui, & l'avait tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poète qui a franchi les limites du monde, & peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails

1) Lettre à l'Académie Françaiſe. 2) Virgile, églogue I.

& dans l'ordonnance, ſur-tout quand on a aſſez de génie pour s'élever au-deſſus de ſes modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été aſſez ennemis de la Poéſie, pour avancer qu'il peut y avoir des Poèmes en proſe. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon ſens. M. de *Fénelon*, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné ſon *Télémaque* que ſous le nom d'*Aventures de Télémaque*, & jamais ſous celui de Poème. C'eſt ſans contredit le premier de tous les Romans; mais il ne peut pas même être mis dans la claſſe des derniers Poèmes. Je ne dis pas ſeulement parce que les aventures qu'on y raconte ſont preſque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le ſtyle tout fleuri & tendre qu'il eſt, ſerait trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rhythme, la meſure, la rime, les inverſions, en un mot, rien de ce qui conſtitue cet art ſi difficile de la Poéſie, art qui n'a pas plus de rapport avec la Proſe, que la Muſique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reſte plus qu'à dire un mot ſur l'orthographe qu'on a ſuivie dans cette édition, c'eſt celle de l'Auteur; il l'a juſtifiée lui-même; &, puiſqu'il n'a contre lui

qu'un uſage condamné par ceux même qui le ſuivent, il paraît aſſez inutile de prouver qu'il a eu raiſon de s'en écarter ; je me contenterai donc, pour faire voir combien cet uſage eſt pernicieux à notre Poéſie, de citer quelques endroits de nos meilleurs Poètes, où ils ne l'ont que trop ſcrupuleuſement ſuivi.

1) Attaquons dans leurs murs ces conquérants ſi *fiers* ;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers*.

Ma colère revient, & je me *reconnois* ;
Immolons en partant trois ingrats à la *fois*.

2) Je ne fais que recueuillir les *voix*,
Et dirois vos défauts ſi je vous en *ſavois*.

Il eſt ſûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, & que deux Poètes ſi exacts & ſi heureux dans leurs rimes, ne ſe ſont contentés de celles-ci, que parce qu'elles ſatisfaiſaient les yeux. Ce qui le prouve, c'eſt qu'on ne s'eſt jamais aviſé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *ſavois*, avec *voix* qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *ſavois*.

Dans ces deux vers de *Boileau*,

3) La diſcorde en ces lieux menace de s'*accroître* ;
Demain avant l'aurore un lutrin va *paroître*.

1) Mithridate. 2) Le Flatteur. 3) Lutrin, *ch. II.*

L'on prononce *s'accraître* pour la rime, & cela eſt aſſez uſité. Madame *Deshoulières* dit :

1) Puiſſe durer, puiſſe *croître*
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront ſur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît ſingulier, c'eſt que *paraître*, en faveur de qui on prononce *s'accraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *cloître*.

2) L'honneur & la vertu n'oſerent plus *paroître* ;
La piété chercha les déſerts & le *cloître*.

Une bizarrerie ſi marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, ſans changer l'orthographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. *de Voltaire* n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieuſement qu'on devait rimer pour l'oreille & non pour les yeux : en conſéquence il a fait rimer *François* avec *ſuccès*, &c. Et pour ſatisfaire en même temps les oreilles & les yeux, il a écrit *Français*, ſubſtituant à la diphtongue *oi* la diphtongue *ai*, qui, accompagnée d'une *s*, exprime, à la fin des mots, le ſon de l'*è*, comme dans *bienfaits*, *ſouhaits*, &c. M. *de Voltaire*

1) Célimène, églogue. 2) Epître IV. *Boil.*

a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'orthographe, qu'il lui fallait diſtinguer dans ſon Poème certains mots, qui, écrits par-tout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une ſignification différente : ſous le froc de *François*, & des courtiſans *Français*, &c.

C'eſt-là ce que j'avais à dire ſur cette nouvelle édition de la *Henriade*. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoûtés, & l'attention avec laquelle elle a été faite, font préſumer favorablement du ſuccès.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérite de ce Poème, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laiſſer entrevoir mon ſentiment, & que, ſi je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques Critiques, ce n'eſt pas que je ne leur ſois entièrement oppoſé. Peut-être un jour pourrai-je ſans contrainte parler comme penſera la poſtérité.

PRÉFACE

de l'édition de 1737, par M. L...

ON donne cette nouvelle édition, à laquelle l'Auteur n'a d'autre part & d'autre intérêt que celui d'avoir beaucoup corrigé la HENRIADE, & d'avoir travaillé à rendre de plus en plus cet ouvrage digne du public & du ſiècle éclairé où nous vivons: c'eſt ainſi qu'en uſait M. *Deſpréaux*, le premier des Français qui mit de la correction & de l'élégance dans la compoſition de nos vers de ſix piés, qui ſont de tous les vers les plus difficiles à faire; il corrigeait ſes ouvrages à chaque édition. Cette attention ſi louable eſt bien plus néceſſaire encore dans un Poème épique, que dans des ouvrages détachés; car il eſt bien plus naturel de faire quelque faux-pas dans une longue carrière, que dans une petite.

L'Auteur de la HENRIADE s'eſt attaché ſur-tout à peindre des détails que l'on n'avait jamais exprimés noblement en Français, & qui avaient été l'écueuil de tous nos Poèmes épiques. Cela fait voir que notre langue peut exprimer les mêmes choſes que la Grecque & la Latine, & que les idées les plus communes peuvent être

ennoblies à Paris, comme à Athènes & à Rome, par le charme de la Poéſie. C'eſt-là ſans doute la meilleure manière de confondre ceux qui, n'ayant lu *Homère* que dans des traductions, trouvent les deſcriptions & les comparaiſons qui ſont dans l'Iliade baſſes & puériles. M. *Perrault* & M. *de la Motte* condamnaient *Homère* d'avoir comparé des Héros à des chiens.

Qu'on liſe ce nouveau morceau de la HENRIADE au huitième chant, on verra qu'une telle comparaiſon peut être très-digne de la majeſté de l'épopée.

Des ligueurs en tumulte une foule s'avance:
Tels, au fond des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage;
Ignorant le danger, aveuglés, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux:
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent.
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent;
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.

On trouve pluſieurs nouveaux traits pareils dans cette édition, & beaucoup de vers changés.

L'Auteur a eu ſoin de ne rimer que pour les oreilles, & non pour les yeux. L'har-

monie de la rime réſulte uniquement du retour des mêmes ſons. C'eſt de la prononciation des paroles, & non de la manière dont on les écrit, que doit dépendre la rime. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'on ne fait plus rimer *fier* avec *foyer*, parce qu'on prononce *foyé* & qu'on ne prononce pas *fié*. C'eſt être exact que de rimer ſelon la prononciation des ſyllabes, & c'eſt pécher contre l'exactitude, que de ne rimer richement qu'aux yeux.

On a imprimé *Français* par un *a*, comme dans l'édition de *Zaïre*, pour ſe conformer à l'uſage très-raiſonnable, & qui ſe confirme tous les jours, de prononcer *Français* & non pas *François*. Cette orthographe était d'autant plus néceſſaire dans la HENRIADE, qu'il y eſt parlé de *Saint François* fondateur des Cordeliers.

Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François.

Il ſeroit fort ridicule d'écrire & de prononcer un *François*, comme on prononce *St. François* par un *o*.

On trouve dans une lettre du ſavant M. *Cochi*, une idée neuve & hardie ; c'eſt que le merveilleux n'eſt pas ce qui plaît le plus dans les Poèmes épiques. Cela paraît très vrai ; & ſûrement *Armide* & *Renaud*, *Didon* & *Énée* ſont plus intéreſſants

que les meſſages de *Mercure* & que la haîne de *Junon*. S'il n'y avait que ce qu'on appelle du merveilleux dans les Poèmes anciens, ils ne ſeraient que des recueuils des miracles du Paganiſme.

Mais je ne crois pas, comme M. *Cochi*, qu'on doive bannir ce merveilleux ; il doit ſeulement être employé avec ſobriété dans une Religion auſſi ſévère que la nôtre, & dans un ſiècle où la raiſon eſt devenue auſſi ſévère que la Religion.

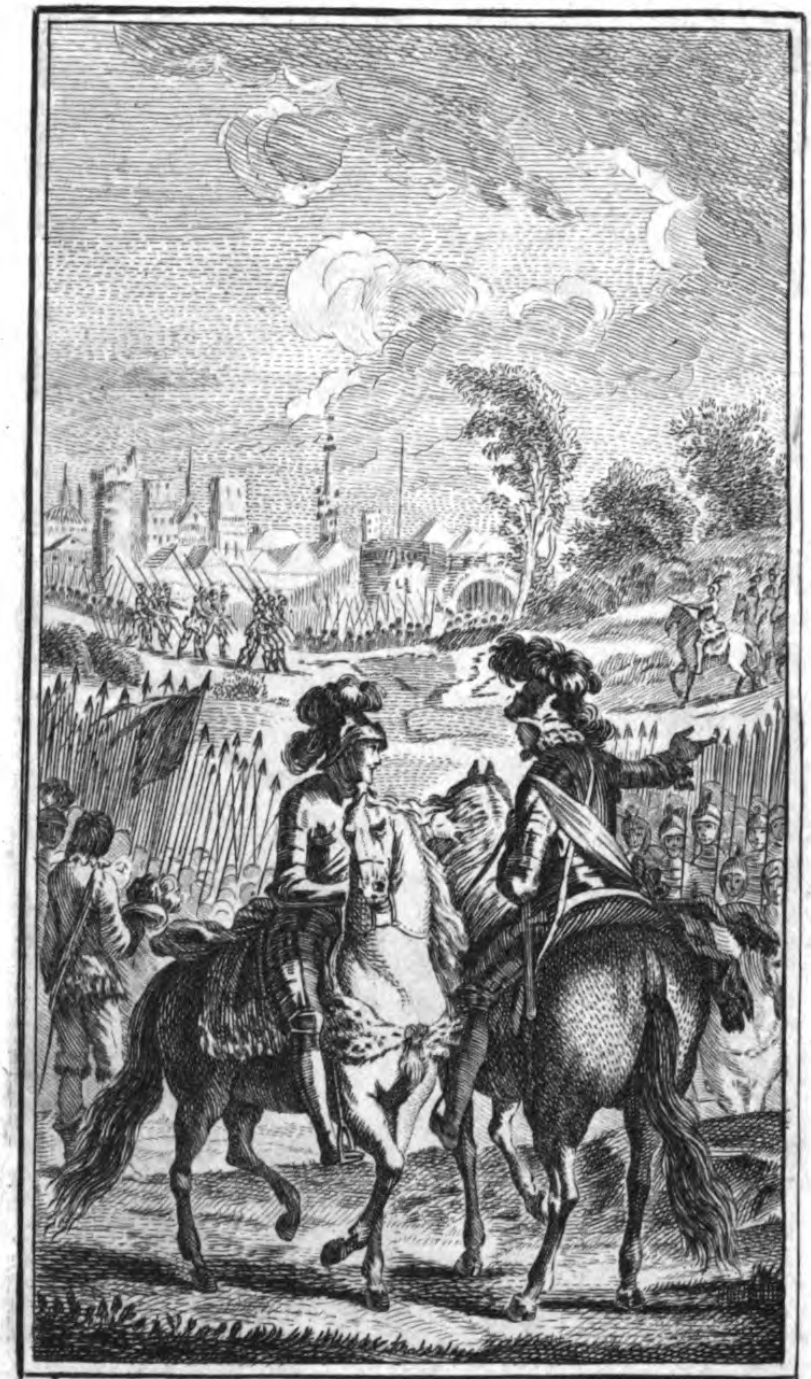
C'eſt au lecteur équitable à juger ſi l'Auteur de la HENRIADE a ſu garder ce juſte tempérament. Tant d'éditions n'ont pu encore le rendre content de ſon propre ouvrage : mais je dirais que le public doit l'être, ſi la reconnaiſſance & tous les ſentiments que je dois à M. *de V**** ne rendaient mon témoignage ſuſpect de trop de zèle ; d'ailleurs, je crois que la HENRIADE le loue mieux que tout ce qu'on pourrait en dire.

LA
HENRIADE.

ARGUMENT
DU
CHANT PREMIER.

HENRI III, réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déja commencé le blocus de Paris, envoie ſecrètement Henri de Bourbon demander du ſecours à Elizabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros eſſuie une tempête. Il relâche dans une Iſle, où un vieillard Catholique lui prédit ſon changement de Religion, & ſon avènement au trône. Deſcription de l'Angleterre & de ſon gouvernement.

La Henriade Chant I.er



Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noël le Mire 1760.*

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

JE chante ce Héros qui régna ſur la France, (1)
Et par droit de conquête, & par droit de naiſſance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, ſut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibère,
Et fut de ſes ſujets le vainqueur & le père.

Deſcends du haut des cieux, auguſte Vérité;
Répands ſur mes écrits ta force & ta clarté;
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'eſt à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre:
C'eſt à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs diviſions.
Dis comment la Diſcorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple, & les fautes des Princes;
Viens, parle; & s'il eſt vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,

Si ſa main délicate orna ta tête altière,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumière;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher.
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.
a) Valois régnait encore, & ſes mains incertaines
De l'Etat ébranlé laiſſaient flotter les rênes :
Les loix étaient ſans force, & les droits confondus;
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce Prince environné de gloire,
b) Aux combats dès l'enfance inſtruit par la Victoire,
Dont l'Europe, en tremblant, regardait les progrès,
Et qui de ſa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes,
Les peuples à ſes pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier :
Endormi ſur le trône au ſein de la molleſſe,
Le poids de ſa couronne accablait ſa faibleſſe.
c) Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Épernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient ſous ſon nom,

---

a) Henri III, Roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce poëme, y eſt toujours nommé Valois, nom de la branche royale dont il était.

b) Henri III, (*Valois*) étant Duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX ſon frère, contre les proteſtans, & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.

c) C'étaient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de ſuperſtition. Quélus fut tué en duel : Saint-Maigrin fut aſſaſſiné près du Louvre. *V.* les Remarques ſur Joyeuſe au troiſième chant.

D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaiſirs ſes langueurs léthargiques.
Des Guiſes cependant le rapide bonheur
Sur ſon abaiſſement élevait leur grandeur;
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De ſa faible puiſſance orgueilleuſe rivale. (2)
Les peuples déchaînés, vils eſclaves des Grands,
Perſécutaient leur Prince, & ſervaient des Tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent;
Du Louvre épouvanté ſes peuples le chaſſèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut;
Tout périſſait enfin, lorſque Bourbon *d*) parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A ſon Prince aveuglé vint rendre la lumière:
Il ranima ſa force, il conduiſit ſes pas,
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent;
Rome s'en alarma; les Eſpagnols tremblèrent.
L'Europe, intéreſſée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la Diſcorde inhumaine,
Excitant aux combats, & la Ligue & Mayenne,
Et le peuple & l'Égliſe; &, du haut de ſes tours, (3)
Des ſoldats de l'Eſpagne appelant les ſecours.
Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible:

---

d) Henri IV, le Héros de ce poëme, y eſt appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*. Il naquit à Pau en Béarn le 13 Décembre 1553.

Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins :
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.
Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ſerpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les arts, où ſe plaît la nature,
Théâtre alors ſanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raſſemblait ſes ſoldats.
On y voit ces Héros, fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis :
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef, & n'avait qu'une Égliſe.
e) Le père des Bourbons, du ſein des Immortels,
Louïs fixait ſur lui ſes regards paternels ;
Il préſageait en lui la ſplendeur de ſa race ;
Il plaignait ſes erreurs, il aimait ſon audace ;
De ſa couronne un jour il devait l'honorer ;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers la grandeur ſuprême,
Par des chemins ſecrets, inconnus à lui-même :
Louïs, du haut des cieux, lui prêtait ſon appui ;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,

---

e) Saint Louis, neuvième du nom, Roi de France, eſt la tige de la Branche des Bourbons.

De peur que ce Héros, trop ſûr de ſa victoire,
Avec moins de danger, n'eût acquis moins de gloire.
Déja les deux partis au pied de ces remparts,
Avaient plus d'une fois balancé les hazards;
Dans nos champs déſolés le démon du carnage
Déja juſqu'aux deux mers avait porté ſa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompaient le cours:
Vous voyez à quel point le deſtin m'humilié;
Mon injure eſt la vôtre; & la Ligue ennemie,
Levant contre ſon Prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, & nous pourſuit tous deux.
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui ſuis ſon Roi, ni vous qui devez l'être.
Ils ſavent que les loix, le mérite, & le ſang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang;
Et redoutant déja votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils penſent vous exclure.
De la Religion *f*) terrible en ſon courroux,
Le fatal anathême eſt lancé contre vous.

---

f) Henri IV, Roi de Navarre, avait été ſolemnellement excommunié par le Pape Sixte V, dès l'an 1585, trois ans avant l'évènement dont il eſt ici queſtion. Le Pape dans ſa bulle l'appelle *génération bâtarde & déteſtable de la maiſon de Bourbon*; le prive, lui & toute la maiſon de Condé, à jamais, de tous leurs domaines & fiefs, & les déclare ſur-tout incapables de ſuccéder à la couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fuſſent en armes à la tête des proteſtans, le Parlement, toujours attentif à conſerver l'honneur & les libertés de l'État, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes; & Henri IV fit afficher dans Rome à la porte du Vatican,

Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi ;
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi ;
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.
Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger :
Des Anglais en ſecret gagnez l'illuſtre Reine. (4)
Je ſais qu'entr'eux & nous une immortelle haîne
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout tems l'émule de Paris ;
Mais après les affronts dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux ;
Et quiconque me venge, eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniſtère
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les Rois.
Allez en Albion ; que votre renommée (5)
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis.
Il dit ; & le Héros, qui, jaloux de ſa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,

---

que Sixte-Quint, ſoi-diſant Pape, en avait menti, & que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

Sentit

Sentit, en l'écoutant, une juſte douleur.
Il regrettait ces tems ſi chers à ſon grand cœur,
Où, fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui ſeul *g*) avec Condé faiſait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les deſſeins:
Il ſuſpendit les coups qui partaient de ſes mains;
Et, laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours préſent, prêt à fondre ſur elle;
Et ſon nom, qui du trône eſt le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.
Déja des Neuſtriens il franchit la campagne: (6)
De tous ſes favoris, Mornay ſeul l'accompagne,
Mornay *h*) ſon confident, mais jamais ſon flatteur,
Trop vertueux ſoutien du parti de l'erreur;

---

g) C'était Henri, Prince de Condé, fils de Louis tué à Jarnac. Henri de Condé était l'eſpérance du parti proteſtant. Il mourut à Saint-Jean d'Angély, à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme, Charlotte de la Trémoille, fut accuſée de ſa mort. Elle était groſſe de trois mois, lorſque ſon mari mourut, & accoucha, ſix mois après, de Henri de Condé, II du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de ſon père.

Larrey a ſuivi cette tradition dans ſon hiſtoire de Louis XIV, hiſtoire où le ſtyle, la vérité & le bon-ſens ſont également négligés.

h) Dupleſſis-Mornay, le plus vertueux & le plus grand homme du parti proteſtant, naquit à Buy le 5 Novembre 1549. Il ſavait le latin & le grec parfaitement, & l'hébreu autant qu'on le peut ſavoir;

Qui, ſignalant toujours ſon zèle & ſa prudence,
Servit également ſon Égliſe & la France;
Cenſeur des courtiſans, mais à la cour aimé;
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.
A travers deux rochers, où la mer mugiſſante
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du Héros offre ſon heureux port:
Les matelots ardens s'empreſſent ſur le bord;
Les vaiſſeaux, ſous leurs mains, fiers ſouverains des ondes,
Etaient prêts à voler ſur les plaines profondes:
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du zéphir abandonnait les mers.

---

ce qui était un prodige alors dans un gentil-homme. Il ſervit ſa religion & ſon maître de ſa plume & de ſon épée. Ce fut lui que Henri IV, étant Roi de Navarre, envoya à Elizabeth Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres inſtructions de ſon maître qu'un blanc-ſigné. Il réuſſit dans preſque toutes ſes négociations, parce qu'il était un vrai politique, & non un intriguant. Ses lettres paſſent pour être écrites avec beaucoup de force & de ſageſſe.

Lorſque Henri IV eut changé de Religion, Dupleſſis-Mornay lui fit de ſanglans reproches, & ſe retira de ſa cour. On l'appelait le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de ſon caractère dans le poëme, eſt conforme à l'hiſtoire.

La raiſon qui porta l'auteur à choiſir le perſonnage de Mornay, c'eſt ce caractère de philoſophe qui n'appartient qu'à lui, & qu'on trouve développé au chant huitième:

Et ſon rare courage, au milieu des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

Et au chant 6me:

Il marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon maître & le ſuit.

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre; (7)
On découvrait déja les bords de l'Angleterre:
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit;
L'air ſiffle, le ciel gronde, & l'onde au loin mugit;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues:
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'aſſiégeait une mer en furie,
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, &, dans ſes grands deſſeins,
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Épire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'Empire,
Confiant ſur les flots aux Aquilons mutins
Le deſtin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois & Pompée & Neptune,
Céſar *i*) à la tempête oppoſait ſa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole ſur les vents, qui ſoulève les mers,
Ce Dieu dont la ſageſſe ineffable & profonde
Forme, élève, & détruit les Empires du monde,

---

i) Jules Céſar, étant en Épire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba ſecrètement, & s'embarqua ſur la petite rivière de Bolina, qui s'appelait alors l'Anius. Il ſe jeta ſeul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ſes troupes qui étaient au royaume de Naples. Il eſſuya une furieuſe tempête. *Voyez* Plutarque.

De ſon trône enflammé qui luit au haut des cieux,
Sur le Héros Français daigna baiſſer les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaiſſeau ſur ces prochains rivages
Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots :
Là, conduit par le ciel, aborda le Héros.
Non loin de ce rivage, un bois ſombre & tranquile
Sous des ombrages frais préſente un doux aſyle.
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt-là que de lui-même il faiſait ſon étude ;
C'eſt-là qu'il regrettait ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ſes pieds les paſſions humaines :
Tranquile, il attendait, qu'au gré de ſes ſouhaits
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait, prit ſoin de ſa vieilleſſe :
Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe ;
Et, prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.
Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure, offre un feſtin champêtre.

Le Prince à ces repas était accoutumé :
Souvent ſous l'humble toît du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, & ſe cherchant lui-même,
Il avait dépoſé l'orgueil du diadême.
Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans ſa ſecte était inébranlable,
Prêtait au Calviniſme un appui redoutable ;
Henri doutait encore, & demandait aux cieux,
Qu'un rayon de clarté vînt deſſiller ſes yeux.
De tout tems, diſait-il, la vérité ſacrée,
Chez les foibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que, de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui !
Hélas ! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi, s'il avait voulu l'être.
De Dieu, dit le vieillard, adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le Calviniſme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance ;
Je l'ai vu, ſans ſupport, exilé de nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.
Enfin mes yeux ont vu du ſein de la pouſſière
Ce fantôme effrayant lever ſa tête altière,
Se placer ſur le trône, inſulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverſer nos autels.
Loin de la cour alors, dans cette grotte obſcure ;
De ma Religion je vins pleurer l'injure.

Là, quelque eſpoir au moins flatte mes derniers jours :
Un culte ſi nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré ſon être :
On le verra périr, ainſi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains ſont fragiles comme eux.
Dieu diſſipe à ſon gré leurs deſſeins factieux.
Lui ſeul eſt toujours ſtable ; &, tandis que la terre
Voit de ſectes ſans nombre une implacable guerre,
La Vérité repoſe aux pieds de l'Éternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître. (8)
Vous ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choiſi. Sa main, dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déja ſa voix terrible ordonne à la Victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais ſi la Vérité n'éclaire vos eſprits,
N'eſpérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faibleſſe,
Fuyez d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe ;
Craignez vos paſſions, & ſachez quelque jour
Réſiſter aux plaiſirs, & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort ſuprême,
Triomphé des ligueurs, & ſur-tout de vous-même ;
Lorſqu'en un ſiège horrible, & célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos États finiront les miſères ;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos pères ;

Vous verrez qu'un cœur droit peut eſpérer en lui.
Allez, qui lui reſſemble eſt ſûr de ſon appui.
Chaque mot qu'il diſait était un trait de flamme,
Qui pénétrait Henri juſqu'au fond de ſon ame.
Il ſe crut tranſporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains converſait avec eux;
Où la ſimple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des Rois, & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs, en l'embraſſant, coulèrent de ſes yeux;
Et, dès ce moment même, il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut ſurpris, & ne fut point touché:
Dieu, maître de ſes dons, de lui s'était caché.
Vainement ſur la terre il eut le nom de ſage,
Au milieu des vertus l'erreur fut ſon partage.
Tandis que le vieillard, inſtruit par le Seigneur,
Entretenait le Prince & parlait à ſon cœur,
Les vents impétueux à ſa voix s'appaiſèrent,
Le ſoleil reparut, les ondes ſe calmèrent.
Bientôt juſqu'au rivage il conduiſit Bourbon:
Le Héros part, & vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire
Le changement heureux de ce puiſſant Empire,
Où l'éternel abus de tant de ſages loix
Fit long-tems le malheur & du peuple & des Rois.
Sur ce ſanglant théâtre où cent Héros périrent,
Sur ce trône gliſſant dont cent Rois deſcendirent,

Une femme, à ſes pieds enchaînant les deſtins,
De l'éclat de ſon règne étonnait les humains.
C'était Elizabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à ſon choix fit pencher la balance,
Et fit aimer ſon joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni ſervir, ni vivre en liberté.
Ses peuples ſous ſon règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines ſont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaiſſeaux.
Ils ſont craints ſur la terre, ils ſont Rois ſur les eaux.
Leur flotte impérieuſe, aſſerviſſant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londres, jadis barbare, eſt le centre des arts,
Le magaſin du monde, & le temple de Mars.
Aux murs de Veſtminſter *k*) on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,
Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la Loi;
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le peuple, inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte, autant qu'il doit, le ſouverain pouvoir!
Plus heureux, lorſqu'un Roi, doux, juſte, & politique,
Reſpecte, autant qu'il doit, la liberté publique!

---

k) C'eſt à Veſtminſter que s'aſſemble le Parlement d'Angleterre; il faut le concours de la chambre des Communes, de celle des Pairs, & le conſentement du Roi, pour faire des loix.

Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir, comme vous, la gloire avec la paix !
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et, renvoyant chez vous la Diſcorde & l'Horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du vainqueur *l*) des Anglais il apperçoit la Tour.
Plus loin, d'Elizabeth eſt l'auguſte ſéjour.
Suivi de Mornay ſeul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine
Dont les Grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris. (9)
Il parle, ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence :
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France,
Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi ! vous ſervez Valois ? dit la Reine ſurpriſe :
C'eſt lui qui vous envoye au bord de la Tamiſe ?
Quoi ! de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur !
Des rives du Couchant, aux portes de l'Aurore,
De vos longs différends l'univers parle encore :
Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois !

l) La tour de Londres eſt un vieux château bâti près de la Tamiſe par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie.

Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haînes ;
Valois était eſclave, il briſe enfin ſes chaînes :
Plus heureux, ſi, toujours aſſuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que ſon courage & moi !
Mais il employa trop l'artifice & la feinte ; (10)
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger ;
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois. (11)
Elizabeth, alors, avec impatience
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quel reſſort, & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
Déja, dit-elle au Roi, la prompte Renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée ;
Mais ſa bouche, indiſcrète en ſa légéreté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.
J'ai rejetté toujours ſes récits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur, ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême :
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs & vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des Rois.

Hélas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureuſe hiſtoire !
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon ſang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir.
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir :
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe (12)
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe ;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en ſoldat plus qu'en ambaſſadeur.

VARIANTES
RECUEILLIES
PAR L'ABBÉ LENGLET.

CHANT PREMIER.

(1) LA première édition, donnée *in*-8°, en 1723, commence tout autrement que les autres. En voici les vers :

Je chante les combats, & ce Roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui diſſipa la Ligue & fit trembler l'Ibère,
Qui fut de ſes ſujets le vainqueur & le pere,
Dans Paris ſubjugué fit adorer ſes loix,
Et fut l'amour du monde & l'exemple des Rois.
Muſe, raconte-moi, quelle haîne obſtinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos aïeux, à leur perte courans,
Au plus juſte des Rois préféraient des Tyrans.
Valois régnait encore, & ſes mains incertaines
De l'Etat ébranlé laiſſaient flotter les rênes ;
Les loix étaient ſans force, & les droits confondus ;
Ou, pour en mieux parler, Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce Prince, &c.

Ce commencement ne me paraît ni moins beau, ni

moins exact ; il eſt même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis. *

(2) L'édition de 1723 met :

De ſon faible pouvoir inſolente rivale.
Cent partis oppoſés, du même orgueil épris,
De ſon trône, à ſes yeux, diſputaient les débris.

(3) *Et le peuple & l'Égliſe, &c.* Ce vers & les quinze ſuivans ne ſont pas ainſi dans les éditions, ſoit de 1723, ſoit de 1727, ou de 1732, ſoit des ſuivantes. Voici ce qu'on trouve dans la premiere :

Troublant tout dans Paris, &, du haut de ſes tours,
De Rome & de l'Eſpagne appelant les ſecours ;
De l'autre paroiſſaient les ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance :
Henri de leurs deſſeins était l'âme & l'appui ;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef, & n'avait qu'une Égliſe.

(*) Voici, à propos de la réflexion de l'Abbé Lenglet, une anecdote ſingulière.

M. de Voltaire faiſait imprimer à Londres, en 1726, une édition de la Henriade. Il y avait à Londres un Grec natif de Smyrne, nommé Dadiky, interprète du Roi d'Angleterre : il vit par hazard la première feuille du Poëme où était ce vers :

Qui força les Français à devenir heureux :

il alla trouver l'auteur, & lui dit : Monſieur, je ſuis du pays d'Homère : il ne commençait point ſes poëmes par un trait d'eſprit, par une énigme. L'auteur le crut, & corrigea ce commencement de la manière qu'on le voit aujourd'hui.

Au reſte l'édition de 1723, que cite l'Abbé Lenglet, fut faite par l'Abbé des Fontaines ſur un manuſcrit informe dont il s'était emparé ; & le même des Fontaines en fit une autre à Evreux qui eſt extrêmement rare, & dans laquelle il inſéra des vers de ſa façon.

Vous le vouliez ainſi, grand Dieu, dont les deſſeins
Par de ſecrets reſſorts inconnus aux humains,
Confondant des ligués la ſuperbe eſpérance,
Deſtinaient aux Bourbons l'empire de la France.
Déja les deux partis, &c.

(4) L'édition de 1723 avait mis :

Des Anglais en ſecret allez fléchir la Reine.

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement : il s'agiſſait de gagner Elizabeth en faveur des deux Rois, & non pas de la *fléchir*, parce qu'elle n'avait aucun ſujet de mécontentement de la part de ces Princes.

(5) On trouve dans l'édition de 1723, ces quatre vers ſupprimés dans les autres éditions.

Les momens nous ſont chers, & le vent nous ſeconde :
Allez, qu'à mes deſſeins votre zèle réponde ;
Partez, je vous attends pour ſignaler mes coups.
Qui veut vaincre & régner ne combat pas ſans vous.
Il dit : & le Héros, &c.

Mais ces vers, quoique beaux, faiſaient languir l'action, & l'auteur a bien fait de les ſupprimer, même pour d'autres raiſons.

(6) *Déja des Neuſtriens, &c.*

Voici de quelle manière ce vers & les ſept qui ſuivent, ſont mis dans l'édition de 1723 :

Déja des Neuſtriens il franchit la campagne ;
De tous ſes favoris Sully ſeul l'accompagne,
Sully, qui, dans la guerre & dans la paix fameux,
Intrépide ſoldat, courtiſan vertueux,
Dans les plus grands emplois ſignalant ſa prudence,
Servit également & ſon Maître & la France.

Heureux ſi, mieux inſtruit de la divine Loi,
Il eût fait pour ſon Dieu ce qu'il fit pour ſon Roi!
A travers deux rochers, &c.

Comme le nom de M. de Sully ſe trouve dans l'édition de 1723, M. de Voltaire y avait joint une remarque fort curieuſe ſur ce Seigneur, que je mets dans les notes hiſtoriques, pour ne rien omettre de ce qui ſe trouve dans les éditions différentes de ce beau poëme. L'auteur a ſubſtitué Mornay à Sully, parce qu'en effet Mornay, dans ce tems-là, alla en Angleterre de la part de Henri le Grand.

(7) L'édition de 1723 met ainſi ces vers & les ſuivans.

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre:
Henri court au rivage, & d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des cieux.
Sous de ruſtiques toits les laboureurs tranquiles
Amaſſent les tréſors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des ſoldats inhumains
Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains.
La paix, au milieu d'eux, comblant leur eſpérance,
Amène les plaiſirs, enfans de l'abondance.
Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un règne auſſi doux fleurir les juſtes loix!
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et, renvoyant chez vous la Diſcorde & l'Horreur;
D'un peuple qui l'adore, elle fait le bonheur.
En achevant ces mots, il découvre un bocage,
Dont un léger zéphir agitait le feuillage:

Flore étalait au loin ſes plus vives couleurs ;
Une onde tranſparente y fuit entre les fleurs ;
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure, &c.

Il y a pluſieurs obſervations à faire ſur cet endroit. La première, que le poëte dans l'édition de 1723 met en Angleterre une ſcène, que dans les autres éditions il place dans l'iſle de Jerſey. La ſeconde, que, pour donner lieu de mettre la rencontre du vieillard, il feint que ſon Héros eſt battu par la tempête, qui eſt ici très-bien décrite ; ce qui, après être parti de Dieppe, le fait relâcher dans l'iſle de Jerſey. La troiſième remarque eſt, qu'après de ſi beaux vers au ſujet de l'Angleterre & d'Elizabeth, il place celui-ci :

Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Franc ais,

& les cinq qui ſuivent. Il écrit *Français* par un *a*, & a grande raiſon, parce qu'il écrit comme on parle.

(8) Il y avait dans toutes les autres éditions :

Lui ſeul eſt toujours ſtable : en vain notre malice
De ſa ſainte cité veut ſapper l'édifice,
Lui-même en affermit les ſacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & du tems.
C'eſt à vous, grand Bourbon, qu'il ſe fera connaître.

Cette tirade parut à l'auteur plus faite pour la chaire que pour la poéſie, & peu digne de cette philoſophie tolérante qu'il a toujours annoncée. Il faut d'ailleurs remarquer, qu'étant né parmi les Catholiques, il s'eſt toujours exprimé en Catholique.

(9) *Suivi de Mornay ſeul*, &c.

L'édition de 1723 met ainſi ce vers & les ſuivans.

Le Héros en ſecret eſt conduit chez la Reine ;
Il la voit, il lui dit le ſujet qui l'amène ;

Et juſqu'à la priere humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi! vous ſervez Valois, &c.

(10) Ce vers & les trois qui ſuivent, ſe trouvent ainſi dans l'édition de 1723 :

Mais, n'employant jamais que la ruſe & la feinte,
Il fut mon ennemi par faibleſſe & par crainte.
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger;
Le bras qui l'a puni ſaura le protéger.

(11) *La querelle des Rois.*

Après ce vers, on trouve dans l'édition de 1723, les huit vers ſuivans ; dont les quatre premiers ſont aſſez peu épiques. Les quatre derniers ont été tranſportés au troiſième *chant.*

La Reine accorda tout à ſa noble prière;
De Mars à ſes ſujets elle ouvre la barrière.
Mille jeunes Héros vont bientôt, ſur ſes pas,
Fendre le ſein des mers, & chercher les combats.
Eſſex eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance
Vingt fois de l'Eſpagnol confondit la prudence;
Et qui ne croyait pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueilli ſa main.

(12) Il y avait auparavant.

Sur-tout, en écoutant ces triſtes aventures,
Pardonnez, grande Reine, à des vérités dures, &c.

L'auteur apparemment a changé ces vers, parce que ces vérités qui pouvaient être dures pour les Rois de France, ne l'étaient pas pour la Reine Elizabeth.

ARGUMENT

DU

CHANT SECOND.

HENRI LE GRAND raconte à la Reine Elizabeth l'hiſtoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des maſſacres de la Saint-Barthélemi.

HENRIADE Chant II.

Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noël le Mire 1762.*

CHANT SECOND.

REINE, l'excès des maux où la France eſt livrée, (1)
Eſt d'autant plus affreux, que leur ſource eſt ſacrée.
C'eſt la Religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
a) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et ſi la perfidie eſt fille de l'erreur,
Si, dans les différends où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge,
L'un & l'autre parti, cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'État embraſſant la défenſe,
Laiſſai toujours aux Cieux le ſoin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu, ſurpaſſant mon pouvoir,
D'une indiſcrète main profaner l'encenſoir;
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique
Qui prétend ſur les cœurs un pouvoir deſpotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les autels,
Et, ſuivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides.

---

a) Pluſieurs hiſtoriens ont peint Henri IV flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la perſécution, & déteſtant le crime par-tout où il ſe trouve.

Plût à ce Dieu puiſſant, dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût penſé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guiſe *b*) ont eu moins de ſcrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piège un peuple furieux,
Ont armé contre moi ſa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et, la flamme à la main, courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaiſſez le peuple, & ſavez ce qu'il oſe,
Quand du Ciel outragé penſant venger la cauſe,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la ſoumiſſion.
Vous le ſavez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en ſa naiſſance.

---

b) François, Duc de Guiſe, appelé communément alors le grand Duc de Guiſe, était père du Balafré. Ce fut lui qui, avec le Cardinal ſon frère, jeta les fondemens de la Ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien ſe donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le Préſident de Thou, ce grand Hiſtorien, rapporte que François de Guiſe voulut faire aſſaſſiner Antoine de Navarre, père de Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'eſprit faible. Il fut informé du complot, & ne laiſſa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'aſſaſſiner. « S'ils me tuent, dit-il à » Reinſy, gentil-homme à lui, » prenez ma chemiſe toute » ſanglante, portez-la à mon » fils & à ma femme: ils liront » dans mon ſang ce qu'ils doi- » vent faire pour me venger ». François II n'oſa pas, dit M. de Thou, ſe ſouiller de ce crime, & le Duc de Guiſe en ſortant de la chambre, s'écria: « Le » pauvre Roi que nous avons »!

L'orage en vos États à peine était formé ;
Vos ſoins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé :
Vous régnez, Londre *c*) eſt libre, & vos loix floriſſantes.
Médicis a ſuivi des routes différentes.
Peut-être que, ſenſible à ces triſtes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue;
Peu de ſon cœur profond ont ſondé les replis.
Pour moi nourri, vingt ans, à la cour de ſes fils,
Qui, vingt ans, ſous ſes pas vis les orages naître,
J'ai trop, à mes périls, appris à la connaître.
Son époux, expirant dans la fleur de ſes jours,
A ſon ambition laiſſait un libre cours.
Chacun de ſes enfans, nourri ſous ſa tutelle, *d*)
Devint ſon ennemi, dès qu'il régna ſans elle.
Ses mains autour du trône, avec confuſion,
Semaient la jalouſie & la diviſion :
Oppoſant ſans relâche, avec trop de prudence,
Les Guiſes *e*) aux Condés, & la France à la France;

---

c) M. de Caſtelnau, envoyé de France auprès de la Reine Élizabeth, parle ainſi d'elle :

« Cette Princeſſe avait toutes les grandes qualités qui ſont requiſes pour régner heureuſement. On pourrait dire de ſon règne ce qui advint au tems d'Auguſte, lorſque le temple de Janus fut fermé, &c. »

d) Catherine de Médicis ſe brouilla avec ſon fils Charles IX ſur la fin de la vie de ce Prince, & enſuite avec Henri III. Elle avait été ſi ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait ſoupçonnée, quoiqu'injuſtement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

e) Dans les mémoires de la

Toujours prête à s'unir avec ſes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, & d'amis;
Eſclave *f*) des plaiſirs, mais moins qu'ambitieuſe:
Infidelle *g*) à ſa ſecte, & ſuperſtitieuſe; *h*)
Poſſédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de ſon ſexe, & peu de ſes vertus.
Ce mot m'eſt échappé, pardonnez ma franchiſe;
Dans ce ſexe, après tout, vous n'êtes point compriſe:
L'auguſte Élizabeth n'en a que les appas:
Le Ciel qui vous forma pour régir des États,
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes;
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déja François Second, par un ſort imprévu,
Avait rejoint ſon père au tombeau deſcendu;
Faible enfant, qui de Guiſe adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles, plus jeune encore, avait le nom de Roi;
Médicis régnait ſeule, on tremblait ſous ſa loi.
D'abord ſa politique, aſſurant ſa puiſſance,
Semblait d'un fils docile éterniſer l'enfance;

Ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour.

f) Elle fut accuſée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres, mort à la Baſtille, & avec un gentil-homme Breton, nommé Moſcouet.

g) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, & les Proteſtans vainqueurs: « Eh » bien! dit-elle, nous prierons » Dieu en Français ».

h) Elle était aſſez faible pour croire à la magie, témoin les taliſmans qu'on trouva après ſa mort.

Sa main, de la diſcorde allumant le flambeau,
Signala par le ſang ſon empire nouveau ;
Elle arma le courroux de deux ſectes rivales.
Dreux *i*), qui vit déployer leurs enſeignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux Montmorenci *k*), près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guiſe *l*), auprès d'Orléans, mourut aſſaſſiné.
Mon père *m*), malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui ſervant toujours la Reine,
Traîna dans les affronts ſa fortune incertaine ;

---

i) La bataille de Dreux fut la premiere bataille rangée qui ſe donna entre le parti Catholique, & le parti Proteſtant. Ce fut en 1562.

k) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux Général de ſon tems, fait priſonnier à Pavie & à Dreux, battu à S.-Queſtin par Philippe II, fut enfin bleſſé à mort, à la bataille de S.-Denis, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

l) C'eſt ce même Français de Guiſe cité ci-deſſus, fameux par la défenſe de Metz contre Charles-Quint. Il aſſiégeait les Proteſtans dans Orléans en 1563, lorſque Poltrot-de-Meré, gentil-homme Angoumois, le tua par derrière d'un coup de piſtolet chargé de trois balles empoiſonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.

m) Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, père de Henri IV, était un eſprit faible & indécis. Il quitta la Religion Proteſtante où il était né, dans le tems que ſa femme renonça à la Religion Catholique. Il ne ſut jamais bien de quel parti, ni de quelle Religion il était. Il fut tué au ſiége de Rouen, où il ſervait le parti des Guiſes qui l'opprimaient, contre les Proteſtans qu'il aimait. Il mourut en 1562, au même âge que François de Guiſe.

Et, toujours de ſa main préparant ſes malheurs,
Combattit & mourut pour ſes perſécuteurs.
Condé *n*), qui vit en moi le ſeul fils de ſon frère,
M'adopta, me ſervit & de maître & de père;
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la Cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé, déja mourant, tomba ſous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher ſa vie:
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger ſon trépas.
Le Ciel, qui de mes ans protégeait la faibleſſe,
Toujours à des héros confia ma jeuneſſe.
Coligny *o*), de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur.

---

n) Le Prince de Condé dont il eſt ici queſtion, était frère du Roi de Navarre, & oncle de Henri IV. Il fut long-tems le chef des Proteſtans, & le grand ennemi des Guiſes. Il fut tué, après la bataille de Jarnac, par Monteſquiou, Capitaine des gardes du Duc d'Anjou (depuis Henri III.) Le Comte de Soiſſons, fils du mort, chercha par-tout Monteſquiou & ſes parens, pour les ſacrifier à ſa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans; & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

o) Gaſpard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaſpard de Coligny, Maréchal de France, & de Louiſe de Montmorency, ſœur du Connétable, né à Châtillon le 16 Févr. 1516. *Voyez les notes qui ſont placées à la fin du poëme.*

Je

Je lui dois tout, Madame : il faut que je l'avoue ;
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, Ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſais ſous ſes yeux, & mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentiſſage.
Il m'inſtruiſait d'exemple au grand art des héros
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune ;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté ;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites ;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites,
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.
Après dix ans entiers de ſuccès & de pertes,
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avait cru détruit,
Laſſe enfin de combattre & de vaincre ſans fruit,
Voulut, ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles.
La Cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu, Dieu vengeur que j'atteſte !
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte !
Ciel ! faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins !

Coligny, dans ſon cœur à ſon Prince fidele,
Aimait toujours la France en combattant contre elle :
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion
Qui ſemblait de l'État aſſurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance :
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance.
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas.
Médicis, en pleurant, me reçut dans ſes bras,
Me prodigua long-tems des tendreſſes de mère,
Aſſura Coligny d'une amitié ſincère,
Voulait par ſes avis ſe régler déſormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, ſéduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon fils la flatteuſe apparence.
Hélas ! nous eſpérions en jouïr plus long-tems.
Quelques-uns ſoupçonnaient ces perfides préſens :
Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre.
Plus ils ſe défiaient, plus le Roi ſavait feindre :
Dans l'ombre du ſecret, depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avait formé ſon fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile ;
Et le malheureux Prince, à ſes leçons docile,
Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avait trop profité.
Enfin, pour mieux cacher cet horrible myſtère,
Il me donna ſa ſœur *p*), il m'appella ſon frère.

p) Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV en 1572, peu de jours avant les maſſacres.

O nom qui m'as trompé, vains ſermens, nœud fatal !
Hymen, qui de nos maux fus le premier ſignal !
Tes flambeaux, que du Ciel alluma la colère,
Éclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je *q*) ne ſuis point injuſte, & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer ſon trépas :
J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, & l'heure eſt arrivée
Qu'au fatal dénoûment la Reine a réſervée.
Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit;
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
r) De ce mois malheureux l'inégale courière
Semblait cacher d'effroi ſa tremblante lumière.
Coligny languiſſait dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſait ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable :

---

q) Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, attirée à Paris avec le reſte des Huguenots, mourut preſque ſubitement entre le mariage de ſon fils & la Saint-Barthélemi; mais Caillard ſon Médecin, & Deſnœuds ſon Chirurgien, proteſtans paſſionnés, qui ouvrirent ſon corps, n'y trouvèrent aucune marque de poiſon.

r) Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, fête de S. Barthélemi, en 1572, que s'exécuta cette ſanglante tragédie.

L'Amiral était logé dans la rue Bétizi, dans une maiſon qui eſt à préſent une auberge appellée l'Hôtel Saint-Pierre, où l'on voit encore ſa chambre.

Il ſe lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités :
Il voit briller par-tout les flambeaux & les armes,
Son palais embráſé, tout un peuple en alarmes,
Ses ſerviteurs ſanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne perſonne ;
» C'eſt Dieu, c'eſt Médicis, c'eſt le Roi qui l'ordonne ».
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Téligny, *s*)
Téligny dont l'amour a mérité ſa fille,
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille,
Qui ſanglant, déchiré, traîné par des ſoldats,
Lui demandait vengeance, & lui tendait les bras.
Le héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe,
Voyant qu'il faut périr, & périr ſans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute ſa gloire & toute ſa vertu.
Déja des aſſaſſins la nombreuſe cohorte,
Du ſallon qui l'enferme allait briſer la porte ;
Il leur ouvre lui-même, & ſe montre à leurs yeux,
Avec cet œil ſerein, ce front majeſtueux ;
Tel que, dans les combats, maître de ſon courage,
Tranquile il arrêtait, ou preſſait le carnage.

---

s) Le Comte de Téligny avait épouſé, il y avait dix mois, la fille de l'Amiral. Il avait un viſage ſi agréable & ſi doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laiſſés attendrir à ſa vûe ; mais d'autres plus barbares le maſſacrèrent.

A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers ſurpris ſont ſaiſis de reſpect;
Une force inconnue a ſuſpendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon ſang glacé ſouillez ces cheveux blancs,
Que le ſort des combats reſpecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne;
Ma vie eſt peu de choſe, & je vous l'abandonne...
J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour vous...
Ces tigres, à ces mots, tombent à ſes genoux;
L'un, ſaiſi d'épouvante, abandonne ſes armes,
L'autre embraſſe ſes pieds qu'il trempe de ſes larmes,
Et de ſes aſſaſſins ce grand homme entouré,
Semblait un Roi puiſſant par ſon peuple adoré.
t) Beſme, qui dans la cour attendait ſa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère ſon crime;
Des aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible;
Lui ſeul, à la pitié toujours inacceſſible,
Aurait cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il ſe ſentait ſurpris.
A travers les ſoldats, il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un viſage intrépide :

t) Beſme était un Allemand, domeſtique de la maiſon de Guiſe. Ce miſérable étant depuis pris par les Proteſtans, les Rochelois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

Et bientôt dans le flanc ce monſtre furieux
Lui plonge ſon épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguſte viſage
Ne fît trembler ſon bras, & glaçât ſon courage.
Du plus grand des Français tel fut le triſte ſort.
On l'inſulte *u*), on l'outrage encore après ſa mort.
Son corps, percé de coups, privé de ſépulture,
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de ſon fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouïr du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, maitreſſe de ſes ſens,
Et comme accoutumée à de pareils préſens.
Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible eſſai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,

---

u) On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec ſa cour jouir de ce ſpectacle horrible. Un des courtiſans diſant que le corps de Coligny ſentait mauvais, le Roi répondit comme Vitellius: « Le corps d'un ennemi » mort ſent toujours bon ».

Les Proteſtans prétendent que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'eſt point aſſûré: mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels était l'hiſtoire du tems écrite de la main de Coligny.

Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères ſanglans.
Guiſe *x*) était à leur tête, &, bouillant de colère,
Vengeait ſur tous les miens les mânes de ſon pere:
Nevers *y*), Gondi *z*), Tavanne *a*), un poignard à la main,
Échauffaient les tranſports de leur zèle inhumain;
Et, portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſaient au meurtre, & marquaient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon père,
Le frère avec la ſœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans ſous leurs toîts embrâſés;
Les enfans au berceau ſur la pierre écrâſés:
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux de carnage altérés,

x) C'était Henri Duc de Guiſe, ſurnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois: il était fils du Duc François, aſſaſſiné par Poltrot.

y) Frédéric de Gonzague, de la maiſon de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des auteurs de la S.-Barthélemi.

z) Albert de Gondy, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

a) Gaſpard de Tavanne, élevé Page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la S.-Barthélemi, criant: « Saignez, ſaignez; la » ſaignée eſt auſſi bonne au » mois d'Août qu'au mois de » Mai ». Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que ſon père, étant au lit de la mort, fit une confeſſion générale de ſa vie, & que le Confeſſeur lui ayant dit d'un air étonné: « Quoi! vous ne me parlez » point de la S.-Barthélemi? » Je la regarde, répondit le » Maréchal, comme une action » méritoire qui doit effacer » mes autres péchés ».

Excités par la voix des Prêtres ſanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
Et, le bras tout ſouillé du ſang des innocens,
Oſaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent!
Rénel *b*) & Pardaillan chez les morts deſcendirent;
Et *c*) vous, brave Guerchy, vous, ſage Lavardin,
Digne de plus de vie & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marſillac *d*) & Soubiſe *e*) au trépas condamnés,
Défendent, quelque tems, leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & reſpirans à peine,
Juſqu'aux portes du Louvre, on les pouſſe, on les traîne:
Ils teignent de leur ſang ce palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.

---

b) Antoine de Clermont-Rénel, ſe ſauvant en chemiſe, fut maſſacré par le fils du Baron des Adrets, & par ſon propre couſin, Buſſy d'Amboiſe.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

c) Guerchy ſe défendit long-tems dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre; mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

d) Marſillac, Comte de la Rochefoucauld, était favori de Charles IX, & avait paſſé une partie de la nuit avec le Roi. Ce Prince avait eu quelque envie de le ſauver, & lui avait même dit de coucher dans le Louvre; mais enfin il le laiſſa aller, en diſant: « Je vois bien » que Dieu veut qu'il périſſe ».

e) Soubiſe portait ce nom, parce qu'il avait épouſé l'héritière de la maiſon de Soubiſe. Il s'appelait Dupont-Quellenec. Il ſe défendit très-long-tems, & tomba percé de coups ſous les fenêtres de la Reine. Les Dames de la Cour allèrent voir ſon corps nud & tout ſanglant, par une curioſité barbare, digne de cette Cour abominable.

Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loiſir contemplait cette fête;
Ses cruels Favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Étaient de ces héros les pompes triomphales.
Que dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le *f*) Roi, le Roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes ſujets ſouillait ſes mains ſacrées:
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frère,
A ce honteux carnage excitait ſa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main;
Mais l'exemple du crime aſſiégeait ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même était une faibleſſe.
Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins trompèrent les efforts.
De Caumont *g*), jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.

---

f) J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Teſſé, qu'il avait connu dans ſa jeuneſſe un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avait été Page de Charles IX, & lui avait dit pluſieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avait tiré ſur ſes ſujets Proteſtans la nuit de la S.-Barthélemi.

g) De Caumont, qui échappa à la S.-Barthélemi, eſt le fameux Maréchal de la Force, qui depuis ſe fit une ſi grande réputation, & qui vécut juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laiſſé des mémoi-

Son vieux père, accablé ſous le fardeau des ans,
Se livrait au ſommeil entre ſes deux enfans;
Un lit ſeul enfermait & les fils & le père.
Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard:
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Éternel dans nos mains tient ſeul nos deſtinées:
Il ſait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années,
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé;
Un inviſible bras, armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers dérobait ſon enfance;
Son père, à ſon côté, ſous mille coups mourant;
Le couvrait tout entier de ſon corps expirant;
Et du peuple & du Roi trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.

Cependant, que faiſais-je en ces affreux momens?
Hélas! trop aſſûré ſur la foi des ſermens,
Tranquile au fond du Louvre, & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit! nuit effroyable! ô funeſte ſommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait maſſacré mes plus chers domeſtiques,
Le ſang de tous côtés inondait mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venait d'égorger.

---

res, qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la maiſon de la Force. Il dit dans ces mémoires que ſon père & ſon frere furent maſſacrés dans la rue des Petits-Champs: mais ces circonſtances ne ſont point du tout eſſentielles.

Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancèrent,
Leurs parricides mains devant moi ſe levèrent;
Je touchais au moment qui terminait mon ſort;
Je préſentai ma tête, & j'attendis la mort.
Mais, ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs Maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux;
Soit qu'enfin s'aſſûrant d'ùn port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de ſa part on m'apporta des fers.
Coligny, plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins, en ſuccombant, ne perdit que la vie;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit.....
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit:
Tant d'horreur vous ſurprend; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que, du haut de ſon Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le ſignal.
Tout imita Paris; la mort ſans réſiſtance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il eſt trop obéi:
Par cent mille aſſaſſins ſon courroux fut ſervi,
Et des fleuves Français les eaux enſanglantées,
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

Il n'y a que ce ſeul chant dans lequel l'Auteur n'ait jamais rien changé.

ARGUMENT

DU

CHANT TROISIEME.

Le Héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Règne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux Duc de Guiſe, connu ſous le nom de Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guiſe. Extrémités où Henri III eſt réduit. Mayenne eſt le Chef de la Ligue. D'Aumale en eſt le Héros. Réconciliation de Henri III & de Henri Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Élizabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

La Henriade Chant III.

Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noel le Mire 1761.*

CHANT TROISIEME.

QUAND l'arrêt des deſtins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquèrent de victimes;
Le peuple, dont la Reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, & vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccède à ſa furie;
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut faiſi d'horreur;
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du Roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui juſques ſur le trône épouvante les Rois.
Par ſa mère élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'était point, comme elle, endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours:
Dieu, déployant ſur lui ſa vengeance ſévère,
Marqua ce Roi mourant du ſceau de ſa colère,
Et par ſon châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſerait l'imiter.
Je le vis *a*) expirant. Cette image effrayante
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.

a) Il fut toujours malade & mourut environ deux ans depuis la Saint-Barthélemi, après, le 30 Mai 1574, tout

Son ſang, à gros bouillons, de ſon corps élancé,
Vengeait le ſang Français par ſes ordres verſé;
Il ſe ſentait frappé d'une main inviſible;
Et le peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible eſpérance.
Soudain du fond du Nord, au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le ſanglant héritage.
La Pologne *b*) en ce tems avait, d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;
Son nom, plus redouté que les plus puiſſans Princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux:
Valois ne ſoutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le juſtifie;
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui.
Je le plains, je le blâme, & je ſuis ſon appui.
Sa gloire avait paſſé comme une ombre légère.
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.

---

baigné dans ſon ſang, qui lui ſortait par les pores.

b) La réputation qu'il avait acquiſe à Jarnac & à Moncontour, ſoutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire Roi de Pologne en 1573. Il ſuccéda à Sigiſmond II, dernier Prince de la race des Jagellons.

On a vu plus d'un Roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les combats, eſclave dans ſa cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il eſt vaillant, mais faible; &, moins Roi que ſoldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris, flattant ſon indolence,
De ſon cœur, à leur gré, gouvernaient l'inconſtance;
Au fond de ſon palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par ſa voix leurs volontés funeſtes;
Des tréſors de la France ils diſſipaient les reſtes;
Et le peuple accablé, pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſait de leur luxe, & payait leurs plaiſirs.
Tandis que, ſous le joug de ſes maîtres avides,
Valois preſſait l'État du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe *c*), & le peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant.
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui, mieux que la vertu, ſait régner ſur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,

---

c) Henri de Guiſe, le Balafré, né en 1550 de François de Guiſe, & d'Anne d'Eſt. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine ſon oncle, du tems du Concile de Trente, & entamé par François ſon père.

Et ne ſut mieux cacher, ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs :
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la miſère,
Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir & revenait heureux :
Il ſavait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence :
Il ſe faiſait aimer des Grands qu'il haïſſait ;
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſait ;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices ;
Connaiſſant le péril, & ne redoutant rien ;
Heureux Guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.
Quand il eut quelque tems eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de ſon Roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bientôt de la France infecta tout le reſte ;
Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,
Engraiſſé de carnage & fertile en tyrans.
La France dans ſon ſein vit alors deux Monarques :
L'un n'en poſſédait plus que les frivoles marques ;
L'autre inſpirant par-tout l'eſpérance ou l'effroi,
A peine avait beſoin du vain titre de Roi.
Valois ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe,

Ouvrirent un moment ſes yeux appeſantis :
Mais du jour importun ſes regards éblouïs,
Ne diſtinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient ſur ſa tête :
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, & ſe rejettant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes favoris, & parmi les délices,
Tranquile, il s'endormit au bord des précipices.
Je lui reſtais encore ; &, tout près de périr,
Il n'avait plus que moi, qui pût le ſecourir :
Héritier, après lui, du trône de la France,
Mon bras, ſans balancer, s'armait pour ſa défenſe :
J'offrais à ſa faibleſſe un néceſſaire appui ;
Je courais le ſauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guiſe, trop habile, & trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre, en ſecret, ſongeait à nous détruire.
Que dis-je ? il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui le pouvait ſauver.
De la Religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux myſtère.
Par ſa feinte vertu, tout le peuple échauffé,
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des ſectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Égliſe & de Dieu :
« Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu ;
» Il ſuit d'Élizabeth les dangereux exemples ;
» Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples ;

» Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels *d*) ».
Tout le peuple, à ces mots, trembla pour ſes Autels.
Juſqu'au Palais du Roi l'alarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le Roi, trop faible, obéit ſans murmure:
Et, lorſque je volais pour venger ſon injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſait, pour me perdre, avec mes ennemis;
De ſoldats, malgré lui, couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis ſa faibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au-lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi, dans la France, enfantaient des armées:
Joyeuſe, avec ardeur, venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du Roi.
Guiſe, dont la prudence égalait le courage,
Diſperſait mes amis, leur fermait le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les hazards.
Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe (1).
Vous ſavez ſa défaite, & ſa fin malheureuſe:

---

d) On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de *prêches* dans un poëme épique. Il répondit que tout peut y entrer, & que l'épithète de *criminels* releve l'expreſſion de *prêches*.

Je dois vous épargner des récits ſuperflus.
Non, je ne reçois point vos modeſtes refus:
Non, ne me privez point, dit l'auguſte Princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe, & ſon trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros, à ce diſcours flatteur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur;
Et réduit, à regret, à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois *e*),
Qui flattaient ſa molleſſe, & lui donnaient des loix,
Joyeuſe, né d'un ſang chez les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute était le moins indigne:
Il avait des vertus; & ſi de ſes beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits ſon âme accoutumée
Aurait de Guiſe, un jour, atteint la renommée.

---

e) Anne, Duc de Joyeuſe, avait épouſé la ſœur de la femme de Henri III. Dans ſon ambaſſade à Rome, il fut traité comme frère du Roi. Il avait un cœur digne de ſa grande fortune. Un jour, ayant fait attendre trop long-tems les deux Secrétaires d'État dans l'antichambre du Roi, il leur en fit ſes excuſes en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venait de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors Roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparait ſon armée à celle de Darius, & l'armée de Henri IV à celle d'Alexandre. Joyeuſe fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'infanterie, nommés Bordeaux & Deſcentiers.

Mais nourri juſqu'alors au milieu de la cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'oppoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les courtiſans en foule, attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçaient ſur leurs habits les noms de leurs maitreſſes;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur ſuperbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue:
Mon armée, en ſilence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches ſoldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au ſang & couverts de bleſſures;
Leur fer & leurs mouſquets compoſaient leurs parures.
Comme eux vêtu ſans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduiſais aux coups leurs eſcadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſés,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés:
A regret dans leur ſein j'enfonçais cette épée,
Qui du ſang Eſpagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces courtiſans,
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poſte & tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.
Des courtiſans Français tel eſt le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos, ils volent aux hazards ;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuſe,
J'ordonnai, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuſe ;
Je l'apperçus bien-tôt, porté par des ſoldats,
Pâle & déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baiſers du Zéphyr & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou ſous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeler cette triſte victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux ſuccès (2) !
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des Français ;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers ſanglans ſont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois voulait en vain ſortir.
Il fut plus mépriſé, quand on vit ſa diſgrace ;
Paris fut moins ſoumis, la Ligue eut plus d'audace ;

Et la gloire de Guiſe, aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.
Guiſe *f*) dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea, ſur les Germains, la perte de Joyeuſe;
Accabla, dans Auneau, mes alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui, toujours inſultant à ce Prince abattu,
Semblait l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage:
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage;
Il voulut, d'un ſujet réprimant la fierté,
Eſſayer, dans Paris, ſa faible autorité.
Il n'en était plus tems: la tendreſſe, & la crainte,
Pour lui, dans tous les cœurs, était alors éteinte:
Son peuple audacieux, prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un tyran, dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les alarmes;
Tout bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes:
Mille remparts naiſſans qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
Guiſe *g*), tranquile & fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,

f) Dans le même tems que l'armée du Roi étoit battue à Coutras, le Duc de Guiſe faiſait des actions d'un très-habile Général, contre une armée nombreuſe de Reîtres venus au ſecours de Henri IV; & , après les avoir harcelés & fatigués long-tems, il les défit au village d'Auneau.

g) Le Duc de Guiſe, à cette journée des Barricades, ſe con-

De la ſédition gouvernait les reſſorts,
Et faiſait, à ſon gré, mouvoir ce vaſte corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie:
Si Guiſe eût dit un mot, Valois était ſans vie:
Mais, lorſque d'un coup-d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler,
Et des mutins, lui-même, arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa, par pitié, le pouvoir de la fuite.
Enfin Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pu forcer ſon Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guiſe, en ſes grands deſſeins, dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus tems d'offenſer à demi;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au ſupplice.
Enfin, maître abſolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'eſpérance & de témérité,
Appuyé des Romains, ſecouru des Ibères,
Adoré des Français, ſecondé de ſes frères,
Ce ſujet *h*) orgueilleux crut ramener ces tems
Où de nos premiers Rois les lâches deſcendans,

---

tenta de renvoyer à Henry III ſes gardes, après les avoir déſarmés.

h) Le Cardinal de Guiſe, l'un des frères du Duc de Guiſe, avait dit, plus d'une fois, qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ſes jambes, pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpenſier, ſœur des Guiſes, voulait qu'on ſe ſervît de ſes ciſeaux pour ce ſaint uſage. Tout le monde connaît la deviſe de Henri III; c'étaient trois cou-

Déchus preſque en naiſſant de leur pouvoir ſuprême;
Sous un froc odieux cachaient leur diadême,
Et, dans l'ombre d'un cloître en ſecret gémiſſans,
Abandonnaient l'Empire aux mains de leurs tyrans.
Valois, qui cependant différait ſa vengeance,
Tenait alors, dans Blois, les États de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces États:
On propoſa des loix qu'on n'exécuta pas;
De mille Députés l'éloquence ſtérile
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car, de tant de conſeils, l'effet le plus commun
Eſt de voir tous nos maux, ſans en ſoulager un.
Au milieu des États, Guiſe, avec arrogance,
De ſon Prince offenſé vint braver la préſence,
S'aſſit auprès du trône, &, ſûr de ſes projets,
Crut, dans ces Députés, voir autant de ſujets.
Déja leur troupe indigne, à ſon tyran vendue,
Allait mettre en ſes mains la puiſſance abſolue;
Lorſque, las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin ſe venger & régner.

---

ronnes avec ces mots: *Manet ultima cœlo*; auxquels les Ligueurs ſubſtituèrent ceux-ci: *Manet ultima clauſtro.* On connaît auſſi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre:

Qui dedit antè duas, unam abſtulit; altera nutat:
Tertia tonſoris eſt facienda manu.

En voici une traduction que l'auteur a lue dans les manuſcrits de feu M. le Préſident de Meſmes:

Valois qui les Dames n'aime,
Deux couronnes poſſéda.
Bientôt ſa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta,
L'autre va tombant de même,
Grâce à ſes heureux travaux:
Une paire de ciſeaux
Lui baillera la troiſieme.

Son

Son rival, chaque jour, ſoigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſait ſa colère;
Ne ſoupçonnant pas même en ce Prince irrité,
Pour un aſſaſſinat, aſſez de fermeté.
Son deſtin l'aveuglait, ſon heure était venue.
Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vue.
De cent coups de poignard indignement percé *i*),
Son orgueil, en mourant, ne fut point abaiſſé;
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle & tout ſanglant, ſemblait braver ſon Maître.
C'eſt ainſi que mourut ce ſujet tout-puiſſant,
De vices, de vertus aſſemblage éclatant.
Le Roi, dont il ravit l'autorité ſuprême,
Le ſouffrit lâchement, & s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux ſe répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ſes cris.
Les vieillards déſolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guiſe embraſſer les ſtatues.
Tout Paris croit avoir, en ce preſſant danger,
L'Égliſe à ſoutenir, & ſon père à venger.
De Guiſe, au milieu d'eux, le redoutable frère,
Mayenne à la vengeance anime leur colère,

i) Il fut aſſaſſiné dans l'antichambre du Roi au château de Blois, un Vendredi, 23 Décembre 1588, par Lognac, gentilhomme Gaſcon, & par quelques-uns des gardes de Henri III, qu'on nommait les Quarante-cinq. Le Roi leur avait diſtribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les aſſaſſins étaient la Baſtide, Montſivry, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur Capitaine.

Et, plus par intérêt que par reſſentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrâſement.
Mayenne *k*), dès long-tems nourri dans les alarmes,
Sous le ſuperbe Guiſe avait porté les armes (3):
Il ſuccède à ſa gloire, ainſi qu'à ſes deſſeins;
Le ſceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chère,
Le conſole aiſément de la perte d'un frère;
Il ſervait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il ſait, par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur Maître, eſclaves des tyrans:
Il connaît leurs talens, il ſait en faire uſage (4);
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouïſſait les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altière eſpère en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale *l*), au cœur préſomptueux,
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du parti le bouclier terrible:
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'invincible.

---

k) Le Duc de Mayenne, frère puîné du Balafré tué à Blois, avait été long-tems jaloux de la réputation de ſon aîné. Il avait toutes les grandes qualités de ſon frère, à l'activité près.

l) *Voyez* la remarque *b*) au quatrième chant.

Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Eſt l'âme de la Ligue, & l'autre en eſt le bras.
Cependant, des Flamands l'oppreſſeur politique (5),
Ce voiſin dangereux, ce tyran catholique,
Ce Roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien
Ce Roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe *m*), de Mayenne embraſſant la querelle
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle;
Et Rome *n*), qui devait étouffer tant de maux,
Rome, de la diſcorde allume les flambeaux.
Celui qui des Chrétiens ſe dit encor le père,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
Enfin, Roi ſans ſujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance.
Il m'a cru généreux, & ne s'eſt point trompé:
Des malheurs de l'État mon cœur s'eſt occupé;

---

m) Philippe II, Roi d'Eſpagne, fils de Charles-Quint. On l'appelait le Démon du Midi, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Eſpagne eſt ſituée. Il envoya de puiſſans ſecours à la Ligue, dans le deſſein de faire tomber la couronne de France à l'Infante Claire Eugénie, ou à quelque Prince de ſa famille.

n) La Cour de Rome, gagnée par les Guiſes, & ſoumiſe alors à l'Eſpagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII ſecourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença ſon Pontificat par les excès les plus grands, & heureuſement les plus inutiles, contre la Maiſon Royale, comme on peut voir aux remarques ſur le premier chant.

Un danger ſi preſſant a fléchi ma colère ;
Je n'ai plus, dans Valois, regardé qu'un beau-frère :
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai ſubi la loi ;
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans ôtage *o*) :
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage :
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits :
Je ne me flatte point d'avoir pu dans ſon âme
Verſer, par mon exemple, une ſi belle flâme ;
Sa diſgrâce a ſans doute éveillé ſa vertu :
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait beſoin d'un deſtin ſi contraire ;
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.
Tels étaient de Henri les ſincères diſcours.
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours :
Déja du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la Victoire en ſon camp le rappelle ;
Mille jeunes Anglais vont bientôt, ſur ſes pas,
Fendre le ſein des mers, & chercher les combats.
Eſſex *p*) eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance
A des fiers Caſtillans confondu la prudence,

---

o) Henri IV, alors Roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III, ſuivi d'un Page ſeulement, malgré les défiances & les prières de ſes vieux Officiers, qui craignaient pour lui une ſeconde Saint-Barthélemi.

p) Robert d'Évreux, Comte d'Eſſex, fameux par la priſe de Cadix ſur les Eſpagnols, par la tendreſſe d'Élizabeth pour lui, & par ſa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix ſur les Eſpagnols, & les avait battus plus d'une fois ſur mer.

Et qui ne croyait pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueilli ſa main.
Henri ne l'attend point ; ce Chef, que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à ſon départ s'apprête :
Allez, lui dit la Reine, allez, digne Héros,
Mes guerriers ſur vos pas traverſeront les flots.
Non, ce n'eſt point Valois ; c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre ;
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bientôt la Ligue expirer ſous vos coups !
L'Eſpagne ſert Mayenne, & Rome eſt contre vous ;
Allez vaincre l'Eſpagne, & ſongez qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des Nations venger la liberté ;
De Sixte & de Philippe abaiſſez la fierté.
Philippe, de ſon père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, & non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon palais croit dompter l'univers.
Sixte *q*) au trône élevé du ſein de la pouſſière,
Avec moins de puiſſance, a l'âme encor plus fière.

La Reine Élizabeth l'envoya effectivement en France, en 1590, au ſecours de Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

q) Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancone, d'un pauvre vigneron, nommé Peretti) homme dont

Le pâtre de Montalte eſt le rival des Rois ;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix :
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des puiſſans, des faibles oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues,
Et l'univers, qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oſèrent s'élever.
L'un, combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'Océan *r*) ſa fuite & ſes naufrages ;
Du ſang de ſes guerriers ce bord eſt encor teint :
L'autre ſe taît dans Rome, & m'eſtime & me craint.

---

la turbulence égala la diſſimulation. Étant Cordelier, il aſſomma de coups le neveu de ſon Provincial, & ſe brouilla avec tout l'Ordre. Inquiſiteur à Veniſe, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Étant Cardinal, il compoſa en latin la bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V, contre la Reine Élizabeth ; cependant il eſtimait cette Reine, & l'appelait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

r) Cet évènement était tout récent ; car Henri IV eſt ſuppoſé voir ſecrettement Élizabeth en 1589, & c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, deſtinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake, & diſperſée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux une critique ſpécieuſe de cet endroit. Ce n'eſt pas, dit-on, à la Reine Élizabeth de croire que Rome eſt complaiſante pour les Puiſſances, puiſque Rome avait oſé excommunier ſon père.

Mais le critique ne ſongeait pas que le Pape n'avait excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII, que parce qu'il craignait davantage l'Empereur Charles-Quint. Ce n'eſt pas la ſeule faute, qui ſoit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur, déſavoué & condamné par la plupart de ſes confrères, a mis dans ſes cenſures peut-être plus d'injures que de raiſons.

Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entrepriſe :
Si Mayenne eſt dompté, Rome ſera ſoumiſe ;
Vous ſeul pouvez régler ſa haîne ou ſes faveurs.
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs ;
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre ;
C'eſt à vous d'allumer, ou d'éteindre ſa foudre.

VARIANTES
RECUEILLIES
PAR L'ABBÉ LENGLET.

CHANT TROISIEME.

(1) IL y avait dans les anciennes éditions :

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cauſe, en ce jour, protégea la juſtice.
Je combattis Joyeuſe ; il fut vaincu : mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras ;
Et ma brave Nobleſſe, à vaincre accoutumée,
Diſſipa devant moi cette innombrable armée.

Mais ce récit trop court n'avait rien ni de l'intérêt, ni de la majeſté que demande un poëme épique : auſſi faut-il avouer qu'il n'y a aucune comparaiſon à faire de la première édition aux dernières.

(2) On voit bien que l'Auteur a changé ces vers, à cauſe de la prononciation de *François*, qui ne ſe prononce plus comme on faiſait autrefois. Il y avait auparavant :

Des ſuccès trop heureux déplorés tant de fois !
Mon bras n'eſt encor teint que du ſang des François.

Mais l'Auteur a pris le parti d'écrire toujours *Français*, pour les raiſons déja alléguées.

(3) On trouve quatre vers dans l'édition de 1723, qui manquent dans les autres; les voici :

Mais Paris, occupé d'un nom ſi glorieux,
Sur un Chef moins connu n'arrêtait point ſes yeux;
Et ce guerrier ſi craint, que tout un peuple adore,
Si Guiſe était vivant, ne ſerait rien encore.
Il ſuccède, &c.

Il eſt évident que l'Auteur n'a retranché ces vers que parce qu'ils ſemblaient avilir Mayenne, qui doit être un des héros du poëme.

(4) *Il connaît leurs talens, &c.*

Au lieu de ce vers & des trois ſuivans, l'édition de 1723, met ceux-ci :

Mais ſouvent il ſe trompe à force de prudence;
Il eſt irréſolu par trop de prévoyance,
Moins agiſſant qu'habile; & ſouvent la lenteur
Dérobe à ſon parti les fruits de ſa valeur.

(5) L'édition de 1723, moins ample que les autres, met ainſi ces vers :

Voilà quel eſt Mayenne, & quelle eſt ſa puiſſance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France,
L'ennemi de l'Europe, & le vôtre, & le mien,
Ce Roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Philippe, avec ardeur embraſſant ſa querelle,
Soutient des révoltés la cauſe criminelle;
Et Rome, qui devait, &c.

ARGUMENT

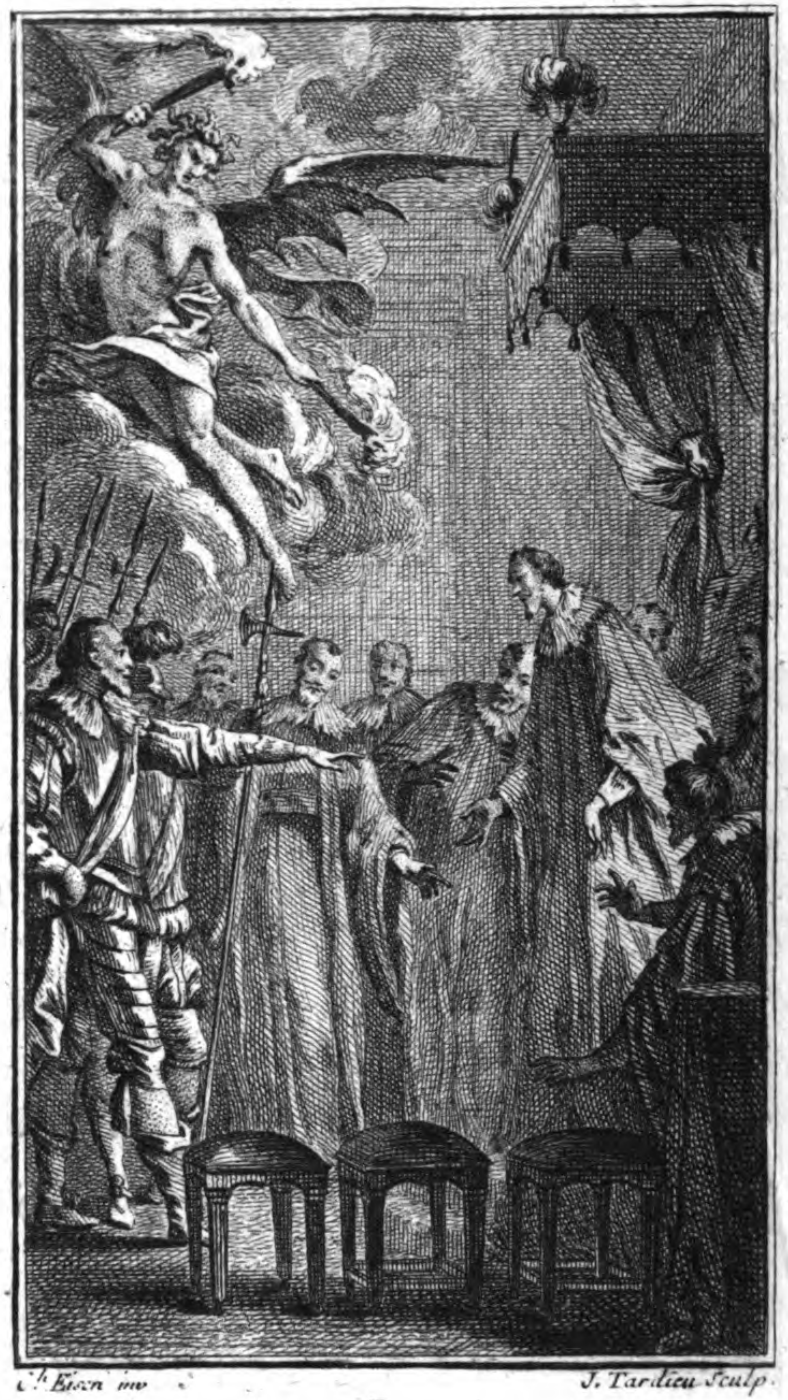
DU

CHANT QUATRIEME.

D'AUMALE était près de ſe rendre maître du camp de Henri III, lorſque le Héros, revenant d'Angleterre, combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.

La Diſcorde conſole Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du ſecours. Deſcription de Rome, où régnait alors Sixte-Quint. La Diſcorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, ſoulève la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, & arme les moines. On livre à la main du bourreau des Magiſtrats, qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles & confuſion horrible dans Paris.

HENRIADE Chant IV.



Ch. Eisen inv. J. Tardieu Sculp.

CHANT QUATRIÈME.

TANDIS que, pourſuivant leurs entretiens ſecrets,
Et peſant à loiſir de ſi grands intérêts,
Ils épuiſaient tous deux la ſcience profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,
La Seine, avec effroi, voit ſur ſes bords ſanglans
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du deſtin des combats craignait l'incertitude.
A ſes deſſeins flottans il fallait un appui;
Il attendait Bourbon, ſûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs légions ſortirent:
Le ſuperbe d'Aumale, & Nemours, & Briſſac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Épouvantaient Valois de leurs ſuccès rapides;
Et ce Roi, trop ſouvent ſujet au repentir,
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.
Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frère *a*) de Joyeuſe oſa long-tems paraître.

a) Henri, Comte de Bouchage, frère puîné du Duc de Joyeuſe, tué à Coutras.

Un jour qu'il paſſait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des Capucins, après avoir paſſé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il ſe fit capucin ſous le nom de frère Ange. Depuis il quitta ſon froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne

Ce fut lui que Paris vit paſſer, tour-à-tour,
Du ſiècle au fond d'un cloître, & du cloître à la cour;
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire.
Du pied des ſaints autels arroſés de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſang de la France éplorée
La main qu'à l'Éternel il avait conſacrée.
Mais, de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale *b*),
Vous né du ſang Lorrain ſi fécond en Héros,
Vous ennemi des Rois, des loix & du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout tems l'accompagne.
Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne:
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris portant par-tout la guerre,
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvrait la terre.

---

le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair, & Maréchal de France. Enfin il fit ſon accommodement avec le Roi: mais un jour ce Prince étant avec lui ſur un balcon, au-deſſous duquel beaucoup de peuple était aſſemblé: *Mon couſin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paraiſſent fort aiſes de voir enſemble un apoſtat & un renégat.* Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuſe dans ſon couvent, où il mourut.

b) Le Chevalier d'Aumale, frère du Duc d'Aumale, de la maiſon de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, était toujours à la tête des ſorties pendant le ſiège de Paris, & inſpirait aux habitans ſa valeur & ſa confiance.

Tels du front du Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre, & les flots,
Les aigles, les vautours aux aîles étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux,
Dans les bois, ſur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes,
Remportent, à grands cris, ces dépouilles vivantes.
Déja plein d'eſpérance, & de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentaient les alarmes:
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes.
Cet orageux torrent, prompt à ſe déborder,
Dans ſon choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître;
Mornay qui précédait le retour de ſon Maître,
Voyait déja les tours du ſuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris;
Il court, il apperçoit dans un déſordre extrême
Les ſoldats de Valois, & ceux de Bourbon méme.
« Juſte Ciel! eſt-ce ainſi que vous nous attendiez?
» Henri va vous défendre; il vient, & vous fuyez!
» Vous fuyez, compagnons »! Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter, arrêter ſes Romains;
Au ſeul nom de Henri, les Français ſe rallient:
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient:

Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons ſous ſes yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête (1).
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le ſuit, il change les deſtins;
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empreſſent;
La victoire revient, les Ligueurs diſparaiſſent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'eſt diſſipé l'éclat des aſtres de la nuit.
C'eſt en vain que d'Aumale arrête ſur ces rives
Des ſiens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De ſon front menaçant la terreur les renverſe;
Leur Chef les réunit, la crainte les diſperſe.
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais que dis-je? il s'arrête, il montre aux aſſiégeans,
Il montre encor ce front redouté ſi long-tems.
Des ſiens qui l'entraînaient, fougueux il ſe dégage;
Honteux de vivre encore, il revole au carnage;
Il arrête un moment ſon vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bientôt il eſt environné.
La mort allait punir ſon audace fatale.
La Diſcorde le vit, & trembla pour d'Aumale:

La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours :
Elle s'élève en l'air, & vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Diſcorde inexorable !
Pour la première fois tu parus ſecourable :
Tu ſauvas un Héros, tu prolongeas ſon ſort,
De cette même main, miniſtre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais juſques-là n'épargna ſes victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point ſentis.
Elle applique à ſes maux une main ſalutaire ;
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire :
Mais, tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle ;
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et, quand ils ſont commis, il le rend au trépas.
Henri ſait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage.
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix ;
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris :
Il veut que les aſſauts ſuccèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.

Valois, plein d'eſpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux ſoldats l'exemple, & le reçoit de lui;
Il ſoutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.
Tous les Chefs ſont unis, tout ſuccède à leurs vœux;
Et bientôt la Terreur, qui marche devant eux,
Des aſſiégés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant?
Mayenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant:
Ici, la fille en pleurs lui redemande un père;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère:
Chacun plaint le préſent, & craint pour l'avenir;
Ce grand corps alarmé ne peut ſe réunir.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre,
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre (z).
Tant le faible vulgaire, avec légèreté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité!
Mayenne, en frémiſſant, voit leur troupe éperdue.
Cent deſſeins partageaient ſon ame irréſolue,
Quand ſoudain la Diſcorde aborde ce Héros,
Fait ſiffler ſes ſerpens, & lui parle en ces mots:
Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi, qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi, nourri ſous mes yeux, & formé ſous mes loix,
Entends ta protectrice, & reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécile & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;

Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains ;
Tu les verras bientôt, ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, & mourir avec joie.
La Diſcorde auſſi-tôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes:
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant, dans ſon germe infecté :
Les épis renverſés ſur la terre languiſſent ;
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent ;
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes piés,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes
Que l'Éridan rapide arroſe de ſes ondes.
Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels,
Rome jadis ſon temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le deſtin, dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les tems maitreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les Rois :
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible :
Elle exerce, en nos jours, un pouvoir plus paiſible :
On la voit (3) ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs ;
Ses avis ſont ſes loix, ſes décrets ſont ſes armes.
Près de ce Capitole où régnaient tant d'alarmes,

Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontiſe eſt aſſis au trône des Céſars;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les tombeaux des Catons & la cendre d'Émile.
Le trône eſt ſur l'autel, & l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre & l'encenſoir (4).
Là, Dieu même a fondé ſon Égliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, & tantôt triomphante:
Là, ſon premier Apôtre avec la vérité
Conduiſit la candeur & la ſimplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque tems l'imitèrent,
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſsèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revétu;
La pauvreté ſoutint leur auſtère vertu;
Et, jaloux des ſeuls biens qu'un vrai Chrétien déſire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le tems, qui corrompt tout, changea bientôt les mœurs:
Le Ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce tems puiſſante & profanée,
Aux conſeils des méchans ſe vit abandonnée;
La trahiſon, le meurtre, & l'empoiſonnement
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les ſucceſſeurs de Chriſt au fond du Sanctuaire
Placèrent ſans rougir l'inceſte & l'adultère;
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans ſacrés, regretta ſes faux dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes;
On ſut ou s'épargner, ou mieux voiler les crimes:

c) De l'Égliſe & du peuple on régla mieux les droits ;
Rome devint l'arbitre, & non l'effroi des Rois (5) ;
Sous l'orgueil impoſant du triple diadême,
La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains,
Eſt, ſur-tout aujourd'hui, la vertu de Romains.
Sixte d) alors était Roi de l'Égliſe & de Rome.
Si, pour être honoré du titre de grand-homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtère, & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte ſera compté.
Il devait ſa grandeur à quinze ans d'artifices :
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus & ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne, afin d'y parvenir.
Sous le puiſſant abri de ſon bras deſpotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'Intérêt & de l'Ambition,
Dont nâquirent la Fraude & la Séduction.
Ce monſtre ingénieux, en détours ſi fertile,
Accablé de ſoucis paraît ſimple & tranquile ;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux ſommeil n'ont ſenti les pavots.
Par ſes déguiſemens à toute heure elle abuſe
Les regards éblouis de l'Europe confuſe :

---

c) *Voyez* l'hiſtoire des Papes.

d) Sixte-Quint, étant Cardinal de Montalte, contrefit ſi bien l'imbécile près de quinze années, qu'on l'appelait communément l'*âne d'Ancone*. On ſait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il régna.

Le Menſonge ſubtil qui conduit ſes diſcours,
De la Vérité même empruntant le ſecours,
Du ſceau du Dieu vivant empreint ſes impoſtures,
Et fait ſervir le Ciel à venger ſes injures.
A peine la Diſcorde avait frappé ſes yeux,
Elle court dans ſes bras d'un air myſtérieux;
Avec un ris malin la flatte, la careſſe;
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de triſteſſe,
Je ne ſuis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux
Où les peuples ſéduits me préſentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir ſoumiſe,
Confondait dans mes loix, les loix de ſon Égliſe.
Je parlais, & ſoudain les Rois humiliés
Du trône, en frémiſſant, deſcendaient à mes piés;
Sur la terre, à mon gré, ma voix ſoufflait les guerres;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie & le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les États.
Cet heureux tems n'eſt plus. Le Sénat *e*) de la France
Éteint preſque en mes mains les foudres que je lance;

---

e) On ſait que, pendant les guerres du treizième ſiècle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardieſſe, non-ſeulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II, mais encore d'offrir la Couronne Impériale à Robert, frère de S. Louis. Le Parlement de France aſſemblé répondit, à nom du Roi, que ce n'était pas au Pape à dépoſſéder un Souverain, ni au frère d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape une couronne ſur laquelle ni lui, ni le S.-Père n'avaient aucun droit. En 1570, le Parlement ſédentaire donna un fameux arrêt contre la bulle IN CŒNA DOMINI.

On connaît ſes Remontrances célèbres ſous Louis XI, au

Plein d'amour pour l'Égliſe, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur :
C'eſt lui qui, le premier, démaſquant mon viſage,
Vengea la Vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Diſcorde, ardente à te ſervir,
Le ſéduire lui-même, ou du moins le punir !
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
Commençons par la France à ravager la terre ;
Que le Prince & l'État retombent dans nos fers.
Elle dit, & ſoudain s'élance dans les airs.
Loin du faſte de Rome, & des pompes mondaines (6),
Des temples conſacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble Religion ſe cache en des déſerts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, & le mépris des Grands.
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court, à ſes autels, adorer la Fortune.

ſujet de la Pragmatique-Sanction ; celles qu'il fit à Henri III contre la bulle ſcandaleuſe de Sixte-Quint, qui appelait la maiſon régnante, *génération bâtarde*, *&c.* & ſa fermeté conſtante à ſoutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome.

Son âme pour Henri brûlait d'un ſaint amour;
Cette fille des Cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la Politique & la Diſcorde impie (7)
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle lève à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs:
Son Dieu, pour l'éprouver, la livre à leurs fureurs.
Ces monſtres, dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.
D'un air inſinuant l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbonne antique;
C'eſt-là que s'aſſemblaient ces ſages révérés,
Des vérités du Ciel interprètes ſacrés,
Qui, des peuples chrétiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidèles,
Conſervaient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il eſt peu de vertu qui réſiſte ſans ceſſe!
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe
Ébranle leurs eſprits par ſes diſcours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs;
Par l'éclat d'une Mitre elle éblouit leur vue:
De l'avare en ſecret la voix lui fut vendue;

Par un éloge adroit le ſavant enchanté,
Pour prix d'un vain encens, trahit la vérité.
Menacé par ſa voix, le faible s'intimide.
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la diſpute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit (8).
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie :
« L'Égliſe fait les Rois, les abſout, les châtie ;
» En nous eſt cette Égliſe, en nous ſeuls eſt ſa loi ;
» Nous réprouvons Valois, il n'eſt plus notre Roi.
» Sermens *f*) jadis ſacrés, nous briſons votre chaîne ».
A peine a-t-il parlé, la Diſcorde inhumaine
Trace en lettres de ſang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, & ſigne ſous ſes yeux.
Soudain elle s'envole, & d'égliſe en égliſe
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe ;
Sous l'habit d'AUGUSTIN, ſous le froc de FRANÇOIS,
Dans les cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix ;
Elle appelle, à grands cris, tous ces ſpectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.

---

f) Le 17 de Janvier de l'an 1589, la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré que les ſujets étaient déliés de leur ſerment de fidélité, & pouvaient légitimement faire la guerre au Roi. Le Fèvre, doyen, & quelques-uns des plus ſages, refuſèrent de ſigner. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de ſon corps. Tous les Ordres Religieux qui, comme la Sorbonne, s'étaient déclarés contre la maiſon Royale, ſe rétractèrent depuis comme elle. Mais ſi la maiſon de Lorraine avait eu le deſſus, ſe ſerait-on rétracté ?

De la Religion reconnaiſſez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains, à vos yeux, étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis.
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos temples:
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples;
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu, que d'immoler leur Roi.
Songez que de Lévi la famille ſacrée,
Du miniſtère ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
Que dis-je? Où ſont ces tems, où ſont ces jours proſpères,
Où j'ai vu les Français maſſacrés par leurs frères?
C'était vous, Prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras;
Coligny par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nâgé dans le ſang; que le ſang coule encore:
Montrez-vous, inſpirez ce peuple qui m'adore.
Le monſtre, au même inſtant, donne à tous le ſignal;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle;
L'étendard *g*) de la croix flottait au milieu d'elle.

---

g) Dès que Henri III & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des Moines endoſſèrent la cuiraſſe, & firent la garde avec les Bourgeois. Cependant cet endroit du poëme déſigne la proceſſion de la Ligue, ou douze-cents Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guil-

Ils

Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte aſſocier les Cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbéciles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infâme milice
Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret, & tout haut l'autoriſe;
Il ſait combien le peuple, avec ſoumiſſion,
Confond le fanatiſme & la Religion;
Il connaît ce grand art, aux Princes néceſſaire,
De nourrir la faibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale enfin il applaudit;
Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit:
Mais le peuple excité, juſques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joie:
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainſi l'Ange des mers, ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.
La Diſcorde *h*) a choiſi ſeize ſéditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.

---

laume Roſe, Évêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne ſoit arrivé qu'après la mort de Henri III.

h) Ce n'eſt point à dire qu'il n'y eût que ſeize particuliers

Miniſtres inſolens de leur Reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle;
L'Orgueil, la Trahiſon, la Fureur, le Trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haîne pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe;
Et juſques ſous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés;
Des jeux de la Diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices *i*).
Ainſi lorſque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'élève, en bouillonnant, ſur la face des ondes;
Ainſi, dans les fureurs de ces embrâſemens,
Qui changent les cités en de funeſtes champs,

ſéditieux, comme l'a marqué l'Abbé le Gendre dans ſa petite Hiſtoire de France; mais on les nomma les Seize, à cauſe des ſeize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences & leurs émiſſaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête ſeize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Buſſy-le-Clerc, gouverneur de la Baſtille, ci-devant maître en fait d'armes; la Bruyère, Lieutenant particulier; le Commiſſaire Louchard; Emmonot & Morin, procureurs; Oudinet, Paſſart; & ſur-tout Senaut, commis au greffe du Parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui le premier développa cette queſtion obſcure & dangereuſe du pouvoir qu'une nation peut avoir ſur ſon Roi. Je dirai, en paſſant, que Senaut, était père du Père Senaut, cet homme éloquent, qui eſt mort Général des Prêtres de l'Oratoire en France.

i) Les Seize furent longtems indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc : *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolliſſent,
Se mêlent, dans la flamme, à l'or qu'ils obſcurciſſent.
Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtait ſeule à la contagion;
La ſoif de s'aggrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avait dans ſes mains fait pencher la balance;
Son temple était ſans tache, & la ſimple Équité
Auprès d'elle, en fuyant, cherchait ſa ſûreté.
Il était dans ce temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des loix de ſon Prince & l'organe & l'appui,
Marchait d'un pas égal entre ſon peuple & lui.
Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France.
Le ſeul bien de l'État fait ſon ambition;
Il hait la tyrannie & la rébellion;
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage;
Et, pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la ſait réprimer.
Des tyrans de la Ligue une affreuſe cohorte
Du temple de Thémis environne la porte:
Buſſi les conduiſait; ce vil gladiateur *k*), (9)
Monté par ſon audace à ce coupable honneur,

k) Le 16 Janvier 1589, Buſſy-le-Clerc, l'un des Seize, qui, de tireur d'armes, était devenu Gouverneur de la Baſtille, & le Chef de cette faction, entra dans la grand'chambre du Parlement, ſuivi de cinquante ſatellites: il préſenta au Parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette

Entre, & parle en ces mots à l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée :
« Mercenaires appuis d'un dédale de loix,
» Plébéiens, qui penſez être tuteurs des Rois,
» Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
» Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
» Obéiſſez au peuple, écoutez ſes décrets.
» Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
» Ce peuple fut long-tems par vous-même abuſé ;
» Il s'eſt laſſé du ſceptre, & le ſceptre eſt briſé.
» Effacez ces grands noms qui vous gênaient ſans doute,
» Ces mots de *plein pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute.
» Jugez au nom du peuple, & tenez, au Sénat,
» Non la place du Roi, mais celle de l'État.
» Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance ».
Le Sénat répondit par un noble ſilence.
Tels, dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés ſous le fardeau des ans,
Attendaient fièrement, ſur leur ſiége immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.
Buſſi, plein de fureur, & non pas ſans effroi :
Obéiſſez, dit-il, tyrans, ou ſuivez-moi....

Compagnie à ne plus reconnaître la maiſon Royale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui étaient oppoſés à ſon parti ; il les y fit jeûner au pain & à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plutôt de ſes mains : voilà pourquoi on l'appelait le grand Pénitencier du Parlement.

Alors Harlay ſe lève, Harlay, ce noble guide,
Ce Chef d'un Parlement, juſte autant qu'intrépide;
Il ſe préſente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Juſtice,
Brûlant de partager l'honneur de ſon ſupplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuſes mains.
Muſe, redites-moi ces noms chers à la France;
Conſacrez ces Héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou *l*), Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juſte, & vous, jeune Longueuil,
Vous, en qui, pour hâter vos belles deſtinées,
L'eſprit & la vertu devançaient les années.
Tout le Sénat, enfin, par les Seize enchainé,
A travers un vil peuple, en triomphe eſt mené
Dans cet affreux *m*) château, palais de la vengeance,
Qui renferme ſouvent le crime & l'innocence.
Ainſi, ces factieux ont changé tout l'État;
La Sorbonne eſt tombée, il n'eſt plus de Sénat.

---

l) Auguſtin de Thou, ſecond du nom, oncle du célèbre hiſtorien. Il eut la charge de Préſident du fameux Pibrac, en 1585.

Molé ne peut être qu'Édouard Molé, Conſeiller au Parlement, mort en 1634.

Scarron était le biſaïeul du fameux Scarron, ſi connu par ſes poéſies, & par l'enjouement de ſon eſprit.

Bayeul était oncle du Surintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion, ſurnommé *de Blancménil*, parce qu'il poſſédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Baſtille avec les autres, mais empriſonné au Louvre, & près d'être condamné à être pendu par les Seize.

m) La Baſtille.

Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
Pourquoi ces inſtrumens de la mort des coupables ?
Qui ſont ces Magiſtrats, que la main d'un bourreau
Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau ?
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon *n*), Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougiſſez pas ;
Vos noms, toujours fameux, vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour ſon Roi, meurt toujours avec gloire.
Cependant la Diſcorde, au milieu des mutins,
S'applaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins.
D'un air fier & content, ſa cruauté tranquile
Contemple les effets de la guerre civile ;
Dans ces murs tout ſanglans, des peuples malheureux
Unis contre leur Prince, & diviſés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte patrie avançant les ruines ;
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, & les morts.

---

n) En 1591, un Vendredi, 15 Novembre, Barnabé Briſſon, homme très ſavant, & qui faiſait les fonctions de premier Préſident en l'abſence d'Achilles de Harlay ; Claude Larcher, Conſeiller aux Enquêtes ; & Jean Tardif, Conſeiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit Châtelet par l'ordre des Seize. Il eſt à remarquer, que Hamilton, Curé de S. Côme, furieux Ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans ſa maiſon, ayant avec lui des Prêtres, qui ſervaient d'archers.

VARIANTES
RECUEILLIES
PAR L'ABBÉ LENGLET.

CHANT QUATRIÈME.

(1) On trouve dans les premières éditions ces vers-ci:

Soudain, pareil aux feux dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une courſe imprévue;
Il arrive, il combat, il change les deſtins;
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Vers ſon indigne cloître on voit s'enfuir Joyeuſe.
Au milieu des mourans on voit tomber Saveuſe.
Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux?
Ne cherchez point la mort, qui s'avance à vos yeux;
Reſpectez de Henri la valeur invincible.
Mais il tombe déja ſous cette main terrible;
Ses beaux yeux ſont noyés dans l'ombre du trépas;
Et ſon ſang, qui le couvre, efface ſes appas, &c.

Il y a encore beaucoup de choſes corrigées dans ce chant, & ſur-tout la plupart des comparaiſons.

(2) *Nul ne veut ſe défendre.*

Après ce vers, l'édition de 1723 met les quatre ſuivans, qui ſont beaux, & qui méritaient de reſter:

Où ſont ces grands guerriers, ces fiers ſoutiens des loix,
Ces Ligueurs redoutés, qui font trembler les Rois?
Paris n'a dans ſon ſein que de lâches complices,
Qu'a déja fait pâlir la crainte des ſupplices:
Tant le faible vulgaire, &c.

Il eſt à croire, que l'Auteur les a retranchés, parce qu'il a craint qu'ils ne ſentiſſent trop la déclamation.

(3) Il y avait,

Elle a ſçu ſous ſon joug.

L'Auteur s'apperçut que cela formait une cacophonie déſagréable.

(4) *Et l'encenſoir, &c.*

Il y a dans l'édition de 1723 cinq vers que l'Auteur a ſagement ſupprimés; les voici cependant:

C'eſt de-là que le Dieu ui pour nous voulut naître,
S'explique aux Nations, par la voix du Grand-Prêtre:
Là, ſon premier diſciple, avec la Vérité,
Conduiſit la Candeur & la Simplicité;
Mais Rome avait perdu ſa trace apoſtolique.
Alors au Vatican régnait la Politique, &c.

(5) Voici les vers curieux qui étaient dans les éditions de Londres:

Sous des dehors plus doux la Cour cacha ſes crimes;
La décence y régna, le Conclave eut ſes loix;
La vertu la plus pure y régna quelquefois:
Des Urſins dans nos jours a mérité des temples:
Mais d'un tel Souverain la terre a peu d'exemples,

Et l'Égliſe a compté, depuis plus de mille ans,
Peu de Paſteurs ſans tache, & beaucoup de tyrans.

Mais comme la piété de ce Pape des Urſins fut accompagnée de peu de prudence, l'Auteur a retranché avec raiſon cet éloge, dans un Poëme qui ne reſpire que la vérité.

(6) Dans les premières éditions de Londres :

Ces monſtres à l'inſtant pénètrent un aſyle
Où la Religion ſolitaire, tranquile,
Sans pompe, ſans éclat, belle de ſa beauté,
Paſſait, dans la prière & dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, &c.

Les dernières éditions ſont bien ſupérieures.

(7) Les premières éditions de Londres portent :

Soudain la Politique, & la Diſcorde impie,
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie ;
Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent, ſans frémir, leur ſacrilèges mains,
Prennent ſes vêtemens, &, fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrés ornent leur tête impure.
C'en eſt fait, & déja leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air inſinuant l'adroite Politique
Pénètre au vaſte ſein de la Sorbonne antique :
Elle y voit à grands flots accourir ces Docteurs,
De leurs faux argumens obſtinés défenſeurs, &c.

(8) Il y avait dans les premieres éditions :

On briſe les liens de cette obéiſſance
Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
La Diſcorde auſſi-tôt, de ſa cruelle main,
Trace en lettres de ſang ce décret inhumain, &c.

(9) Il y avait dans l'édition de Londres:

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par ſon audace à ce coupable honneur;
Il s'avance au milieu de l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée.
Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez, au Sénat,
Non la place du Roi, mais celle de l'État;
Le peuple aſſez long-tems opprimé par vous-mêmes,
Vous inſtruit, par ma voix, de ſes ordres ſuprêmes.
Las du joug des Capets, qui l'ont tyranniſé,
Il leur ôte un pouvoir, dont ils ont abuſé.
Je vous défends ici d'oſer les reconnaître;
Songez que déſormais le peuple eſt votre Maître:
Obéiſſez.... Ces mots, prononcés fièrement,
Portent dans les eſprits un juſte étonnement.
Le Sénat, indigné d'une telle inſolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble ſilence.

LA
HENRIADE,
CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT
DU
CHANT CINQUIÈME.

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.

HENRIADE Chant V.

C. Eisen inv. f. A. aveline

CHANT CINQUIÈME.

CEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles (1),
Qui portaient dans leur ſein la perte des rebelles;
Et le fer, & le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.
Les Seize & leur courroux, Mayenne & ſa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche inſolence,
Des Docteurs de la Loi les ſcandaleux diſcours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain ſecours;
La Victoire, à grands pas, s'approchait ſur ſes traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers:
Ses foudres impuiſſans ſe perdaient dans les airs;
Et du vieux Caſtillan la lenteur ordinaire
Privait les aſſiégés d'un ſecours néceſſaire.
Ses ſoldats dans la France errant de tous côtés,
Sans ſecourir Paris, déſolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuiſée
Pût offrir à ſon bras une conquête aiſée;
Et l'appui dangereux de ſa fauſſe amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié,
Lorſque d'un furieux la main déterminée
Sembla, pour quelque tems, changer la deſtinée.
Vous, des murs de Paris tranquiles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux ſéduits la criminelle hiſtoire.

L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous :
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.
L'Égliſe a, de tout tems, produit des ſolitaires,
Qui, raſſemblés entr'eux ſous des règles ſévères,
Et diſtingués en tout du reſte des mortels,
Se conſacraient à Dieu par des vœux ſolennels.
Les uns ſont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inacceſſible aux vains attraits du monde ;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu ſervir.
Les autres, à l'État rendus plus néceſſaires,
Ont éclairé l'Égliſe, ont monté dans les chaires ;
Mais ſouvent, enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le ſiècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues ;
Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues.
Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.
Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie,
Ont vu long-tems leur ſecte en Eſpagne établie ;
Et, de l'obſcurité des plus humbles emplois,
Ont paſſé tout-à-coup dans les palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puiſſance
Cet Ordre reſpecté fleuriſſait dans la France,
Protégé par les Rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans ſon ſein.
Clément *a*), dans la retraite, avait, dès ſon jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu ſauvage.

a) Jacques Clément, de l'ordre des Dominicains, na-

Eſprit faible & crédule en ſa dévotion,
Il ſuivait le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune inſenſé la Diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné, chaque jour, au pied des ſaints autels,
Il fatiguait les Cieux de ſes vœux criminels.
On dit que, tout ſouillé de cendre & de pouſſière,
Un jour il prononça cette horrible prière :
Dieu qui venges l'Égliſe & punis les tyrans,
Te verra-t-on ſans ceſſe accabler tes enfans ;
Et, d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favoriſer le meurtre, & bénir les parjures ?
Grand Dieu ! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver ;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
Détourne loin de nous la mort & la miſère ;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colère.
Viens, des Cieux irrités abaiſſe la hauteur,
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur ;
Viens, deſcends, arme-toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilège armée ;
Que les Chefs, les ſoldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feuille éparſe au gré des vents ;
Et que, ſauvés par toi, nos ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs cantiques.

---

tif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans & demi, & venait de recevoir l'Ordre de prêtriſe, lorſqu'il commit ce parricide.

La Diſcorde attentive, en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux Enfers (z).
Elle amène à l'inſtant de ces Royaumes ſombres,
Le plus cruel tyran de l'Empire des Ombres.
Il vient; le FANATISME eſt ſon horrible nom:
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et, reçu dans ſon ſein, l'embraſſe & le déchire.
C'eſt lui qui, dans Raba, ſur les bords de l'Arnon *b*),
Guidait les deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des mères gémiſſantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ſerment inhumain:
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems.
A l'affreux Teutâtès *c*) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux préſentaient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il criait aux Païens:
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.

---

b) Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfans dans les flammes au ſon des tambours & des trompettes, en l'honneur de la Divinité qu'ils adoraient ſous le nom de Moloch.

c) Teutâtès était un des Dieux des Gaulois. Il n'eſt pas ſûr que ce fût le même que Mercure; mais il eſt conſtant qu'on lui ſacrifiait des hommes.

Mais lorſqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe,
Du Capitole en cendre il paſſa dans l'Égliſe ;
Et, dans les cœurs Chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De Martyrs qu'ils étaient, les fit perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la ſecte *d*) turbulente (3),
Qui ſur un Roi trop faible a mis ſa main ſanglante.
Dans Madrid, dans Liſbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers ſolennels où des Juifs malheureux
Sont, tous les ans, en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
Toujours il revêtait, dans ſes déguiſemens,
Des Miniſtres des Cieux les ſacrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux, une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunta de Guiſe & la taille & les traits,
De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'État, & le Roi de ſon Maître,
Et qui, toujours puiſſant, même après ſon trèpas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête :
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête ;
Son flanc même eſt percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut maſſacré dans Blois ;

---

d) Les Enthouſiaſtes qui étaient appelés INDÉPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I, Roi d'Angleterre.

Et la voix de ſon ſang qui coule en abondance,
Semble accuſer Valois, & demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa retraite.
La Superſtition, la Cabale inquiète,
Le faux Zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à ſa porte, & l'ouvrent à l'inſtant.
Il *e*) entre, & d'une voix majeſtueuſe & fière:
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle, & des vœux impuiſſans?
Au Dieu que ſert la Ligue, il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith *f*) autrefois, pour ſauver ſon pays,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs & des cris;
Si, craignant pour les ſiens, elle eût craint pour ſa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter.

---

e) On imprima à Paris, & l'on débita publiquement, en 1589, une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on aſſurait qu'un Ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nue, & lui avait ordonné de tuer le Tyran.

Cet écrit ſe trouve dans la SATYRE MÉNIPPÉE.

f) Frère Jacques Clément étant déja à Saint-Cloud, quelques perſonnes qui ſe défiaient de lui, l'épièrent pendant la nuit: ils le trouvèrent dormant d'un profond ſommeil, ſon bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

Mais tu rougis déja de l'avoir différée.....
Cours, vole, & que ta main, dans le ſang conſacrée,
Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris, & Rome, & l'univers, & moi.
Par un aſſaſſinat Valois trancha ma vie :
Il faut d'un même coup punir ſa perfidie ;
Mais du nom d'aſſaſſin ne prends aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui, ſera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Égliſe :
Le meurtre eſt juſte alors, & le Ciel l'autoriſe.
Que dis-je ? il le commande ; il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux, ſi tu pouvais, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France ;
Et ſi de ces deux Rois tes citoyens ſauvés
Te pouvaient !... mais les tems ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor ; le Dieu qu'il perſécute
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands deſſeins,
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains.
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la Haîne avait trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.
Trop aiſément trompé, le jeune ſolitaire
Des intérêts des Cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte préſent,
Il implore à genoux le bras du Tout-puiſſant ;

Et, plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur!
Clément goûtait alors un paiſible bonheur:
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence;
Sa tranquile fureur marche les yeux baiſſés;
Ses g) ſacrilèges vœux au Ciel ſont adreſſés;
Son front de la vertu porte l'empreinte auſtère,
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.
Il marche; ſes amis, inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect, aux portes le conduiſent;
Béniſſent ſon deſſein, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent déja ſon nom parmi les noms ſacrés,
Dans les faſtes de Rome à jamais révérés,
Le nomment, à grands cris, le vengeur de la France,
Et, l'encens à la main, l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſaient, en pleurant, les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, & le Chrétien ſincère,
Ont porté trop ſouvent le même caractère;

g) Il jeûna, ſe confeſſa, pour aller aſſaſſiner le Roi. & communia, avant de partir

Ils ont même courage, ils ont mêmes deſirs.
Le crime a ſes héros; l'erreur a ſes martyrs (4):
Du vrai zèle & du faux vains juges que nous ſommes,
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands-hommes.
Mayenne, dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit, ſans en être complice:
Il laiſſe avec adreſſe aux plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduiſait le perfide,
Des Seize en même tems le ſacrilège effort
Sur cet évènement interrogeait le ſort.
Jadis de Médicis *h*) l'audace curieuſe
Chercha de ces ſecrets la ſcience odieuſe,
Approfondit long-tems cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique, & toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur ſervile,
Épris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.

---

h) Catherine de Médicis avait mis la magie ſi fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé Séchelles, qui fut brûlé en Grève ſous Henri III, pour *ſorcellerie*, accuſa douze-cents perſonnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la ſtupidité étaient pouſſées ſi loin dans ces tems-là, qu'on n'entendait parler que d'exorciſmes & de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes aſſez ſots pour ſe croire magiciens, & des Juges ſuperſtitieux, qui les puniſſaient de bonne foi comme tels.

Dans l'ombre de la nuit, ſous une voûte obſcure,
Le Silence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dreſſé ſur un tombeau :
C'eſt-là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacrilèges mains ont mêlé, ſur l'autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Éternel.
Sur ces murs ténébreux des lances ſont rangées (5),
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont plongées ;
Appareil menaçant de leur myſtère affreux.
Le Prêtre de ce temple eſt un de ces Hébreux
Qui, proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur miſère profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.
D'abord, autour de lui, les ligueurs en furie
Commencent, à grands cris, ce ſacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang ;
De Valois ſur l'autel ils vont percer le flanc ;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image ;
Et penſent *i*) que la mort, fidelle à leur courroux,
Va tranſmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.

---

i) Pluſieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui repréſentaient Henri III & le Roi de Navarre : ils les mettaient ſur l'autel, les perçaient pendant la Meſſe quarante jours conſécutifs, & le quarantième jour les perçaient au cœur.

L'Hébreu *k*) joint cependant la prière au blaſphême :
Il invoque l'abîme, & les Cieux, & Dieu même ;
Tous ces impurs eſprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.
Tel fut, dans Gelboa, le ſecret ſacrifice
Qu'à ſes dieux infernaux offrit la Pythoniſſe,
Alors qu'elle évoqua, devant un Roi cruel,
Le ſimulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainſi, contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophètes menteurs tonnait la bouche impie :
Ou tel, chez les Romains, l'inflexible Atéius *l*)
Maudit, au nom des dieux, les armes de Craſſus.
Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du Ciel attendre la réponſe ;
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer :
Le Ciel, pour les punir, voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature ;
De ces antres muets ſort un triſte murmure ;
Les éclairs, redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.

---

k) C'était, pour l'ordinaire, des Juifs que l'on ſe ſervait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne ſuperſtition vient des ſectets de la cabale dont les Juifs ſe diſaient ſeuls dépoſitaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres, employèrent des Juifs à ces prétendus ſortilèges.

l) Atéïus, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Craſſus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brâſier ardent à la porte de la ville par où Craſſus ſortait, y jeta certaines herbes, & maudit l'expédition de Craſſus, en invoquant des Divinités infernales.

Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparait à leurs yeux ſur un char de victoire;
Des lauriers couronnaient ſon front noble & ſerein,
Et le ſceptre des Rois éclatait dans ſa main.
L'air s'embrâſe à l'inſtant par les traits du tonnerre;
L'autel, couvert de feux, tombe, & fuit ſous la terre;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.
Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu, du haut de ſon trône, avait compté ſes jours;
Il avait loin de lui retiré ſon ſecours.
La Mort impatiente attendait ſa victime,
Et, pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément, au camp royal, a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon Roi;
Il dit que, dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au Roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve long-tems;
On craint ſous cet habit un funeſte myſtère.
Il ſubit ſans alarme un examen ſévère;
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité.
Chacun, dans ſes diſcours, croit voir la vérité.
La garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.
L'aſpect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble & tranquile il fléchit les genoux:
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups,

Et le menſonge adroit, qui conduiſait ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.
Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait régner les Rois;
Permettez, avant tout, que mon cœur le béniſſe
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier *m*), le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay *n*), le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs,
Raſſemble vos ſujets, & confond les Ligueurs.
Dieu, qui, bravant toujours les puiſſans & les ſages,
Par la main la plus faible accomplit ſes ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de ſa lumière, & par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon Prince, & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidelles mains Harlay vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empreſſement.
Il béniſſait les Cieux d'un ſi prompt changement.

---

m) Potier, Préſident du Parlement, dont il eſt parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été Secrétaire d'État ſous Henri III, & qui avait pris le parti de la Ligue pour avoir été inſulté en préſence du Roi par le Duc d'Épernon.

n) Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Baſtille par Buſſy-le-Clerc. Jacques Clément préſenta au Roi une lettre de la part de ce Magiſtrat. On n'a point ſu ſi la lettre était contrefaite ou non; c'eſt ce qui eſt étonnant dans un fait de cette importance; & c'eſt ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, & qu'on l'aurait ſurpriſe au P. P. de Harlay; autrement on aurait fait ſonner bien haut cette fauſſeté contre la Ligue.

Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Récompenſer ton zèle & payer ton ſervice ?
En lui diſant ces mots, il lui tendait les bras :
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie :
Mille bras ſont levés pour punir l'aſſaſſin :
Lui, ſans baiſſer les yeux, les voit avec dédain ;
Fier de ſon parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompenſe :
De la France & de Rome il croit être l'appui ;
Il penſe voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ;
Et, demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion,
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion,
Et de la mort du Roi moins coupable, peut-être,
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon,
D'un faible ſolitaire égara la raiſon !
Déja Valois touchait à ſon heure dernière,
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reſte de lumière ;
Ses courtiſans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs deſſeins divers en ſecret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou ſincères, ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'eſpoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeaient faiblement ;

Les autres qu'occupait leur crainte intéreſſée,
Pleuraient, au lieu du Roi, leur fortune paſſée.
Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés ſenſibles
Sont aiſément émus dans ces momens horribles.
Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié;
En vain ſon intérêt combattait ſa pitié;
Ce Héros vertueux ſe cachait à lui-même,
Que la mort de ſon Roi lui donne un diadême.
Valois tourna ſur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appeſantis qu'allait fermer la mort;
Et, touchant de ſa main ſes mains victorieuſes:
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes;
L'univers indigné doit plaindre votre Roi:
Vous, Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi;
Je meurs, & je vous laiſſe au milieu des orages,
Aſſis ſur un écueil couvert de mes naufrages;
Mon trône vous attend, mon trône vous eſt dû;
Jouïſſez de ce bien par vos mains défendu:
Mais ſongez que la foudre en tout tems l'environne;
Craignez, en y montant, ce Dieu qui vous le donne.
Puiſſiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains ſon culte & ſon autel!
Adieu, régnez heureux; qu'un plus puiſſant Génie
Du fer des aſſaſſins défende votre vie.
Vous connaiſſez la Ligue, & vous voyez ſes coups:
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous;

Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare.
Juſte Ciel ! épargnez une vertu ſi rare.
Permettez !..... A ces mots l'impitoyable Mort
Vient *o*) fondre ſur ſa tête, & termine ſon ſort.
Au bruit de ſon trépas, Paris ſe livre en proie
Aux tranſports odieux de ſa coupable joie ;
De cent cris de victoire ils rempliſſent les airs :
Les travaux ſont ceſſés, les Temples ſont ouverts ;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;
Ils conſacrent ce jour à d'éternelles fêtes (*6*).
Bourbon n'eſt à leurs yeux qu'un Héros ſans appui,
Qui n'a plus que ſa gloire & ſa valeur pour lui.
Pourra-t-il réſiſter à la Ligue affermie,
A l'Égliſe en courroux, à l'Eſpagne ennemie,
Aux traits du Vatican ſi craints, ſi dangereux,
A l'or du nouveau monde encor plus puiſſant qu'eux ?
Déja quelques guerriers, funeſtes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés Catholiques,
D'un ſcrupule affecté colorant leur deſſein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin ;
Mais le reſte enflammé d'une ardeur plus fidelle,
Pour la cauſe des Rois redouble encor ſon zèle.

---

o) Henri III mourut de ſa bleſſure, le 3 d'Août, à deux heures du matin, à S.-Cloud ; mais non point dans la même maiſon, où il avait pris avec ſon frère la réſolution de la Saint-Barthélemi, comme l'ont écrit pluſieurs Hiſtoriens ; car cette maiſon n'était point encore bâtie du tems de la Saint-Barthélemi.

Ces amis éprouvés, ces généreux ſoldats,
Que long-tems la Victoire a conduits ſur ſes pas,
De la France incertaine ont reconnu le Maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves Chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre:
Moins faits pour diſputer, que formés pour la guerre.
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
C'eſt l'honneur qui leur parle; ils marchent à ſa voix.
Mes amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des héros de mon ſang me rendra l'héritage;
Les Pairs, & l'huile ſainte, & le ſacre des Rois,
Font les pompes du trône, & ne font pas mes droits.
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers Maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux Nations donner leurs Souverains.
C'eſt ainſi qu'il s'explique; & bientôt il s'apprête
A mériter ſon trône, en marchant à leur tête.

VARIANTES
RECUEILLIES
PAR L'ABBÉ LENGLET.

CHANT CINQUIÈME.

(1) *CEPENDANT s'avançaient, &c.*

Ce vers, dans l'édition de 1723, eſt précédé des huit vers ſuivans, retranchés dans les autres éditions :

De la Nobleſſe Anglaiſe une nombreuſe élite,
Par le vaillant Eſſex, en nos climats conduite ;
Prête à nous ſecourir pour la première fois,
S'étonnait, en marchant, de ſervir ſous nos Rois :
Ils ſuivaient nos drapeaux dans les champs de Neuſtrie ;
C'eſt-là qu'ils ſoutenaient l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Cependant s'avançaient, &c.

(2) Après ce vers on lit, dans l'édition de 1723, les dix vers ſuivans :

Les Enfers ſont émus de ces accens funèbres ;
Un monſtre en ce moment ſort du fond des ténèbres,
Monſtre, qui de l'abîme & de ſes noirs Démons
Réunit dans ſon ſein la rage & les poiſons ;

Cet enfant de la Nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, ſait embellir les vices;
Sait donner par l'éclat de ſes pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands, les plus nobles couleurs.
C'eſt lui qui, ſous la cendre & couvert du cilice,
Saintement aux mortels enſeigne l'injuſtice.

(3) Il y avait dans la première édition de Londres :

Dans Londre il inſpira ce peuple de Sectaires,
Trembleurs, Indépendans, Puritains, Unitaires.

(4) Il y a dans la première édition de Londres :

On ne diſtingue point le vrai zèle & le faux :
Comme la Vérité, l'Erreur a ſes Héros.

(5) L'édition de 1723 met ainſi ce vers & les ſuivans:

Là, ſont les inſtrumens de ces ſombres myſtères,
Des métaux conſtellés, d'inconnus caractères,
Des vaſes pleins de ſang & de ſerpens affreux.
Le Prêtre de ce temple eſt un de ces Hébreux
Qui, proſcrits ſur la terre, & citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur miſère profonde, &c.

Mais il eſt aiſé de voir, que les vers de l'édition de Londres & de celle-ci ſont beaucoup plus parfaits.

(6) Il y avait dans toutes les éditions, & même dans celle de 1751, les vers ſuivans, qui terminaient le chant.

Inſenſés qu'ils étaient! ils ne découvraient pas
Les abîmes profonds qu'ils creuſaient ſous leurs pas;
Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs miſères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères.

Ce vainqueur, ce Héros, qu'ils oſaient défier ;
Henri, du haut du Trône, allait les foudroyer.
Le Sceptre, dans ſa main rendu plus redoutable ;
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux ;
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
Et, certains déſormais du deſtin de la guerre,
Ils jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre.

Mais il n'y a pas de comparaiſon entre ce morceau & celui de la préſente edition.

LA
HENRIADE,
CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT

DU

CHANT SIXIÈME.

APRÈS la mort de Henri III, les États de la Ligue s'aſſemblent dans Paris pour choiſir un Roi. Tandis qu'ils ſont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un aſſaut à la ville; l'aſſemblée des États ſe ſépare : ceux qui la compoſaient vont combattre ſur les remparts : deſcription de ce combat. Apparition de S. Louis à Henri IV.

HENRIADE Chant VI.

C. Eisen inv. *F. Chenu Sculp.*

CHANT SIXIÈME.

C'EST un uſage antique, & ſacré parmi nous,
Quand la mort ſur le trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des Rois, ſi cher à la patrie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt tarie;
Le peuple au même inſtant rentre en ſes premiers droits,
Il peut choiſir un Maître, il peut changer ſes loix.
Les États aſſemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent ſa puiſſance.
Ainſi de nos aïeux les auguſtes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La Ligue audacieuſe, inquiette, aveuglée,
Oſe de ces États ordonner l'aſſemblée *a*),
Et croit avoir acquis par un aſſaſſinat
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'État.
Ils penſaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs deſſeins;
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeraient plus ſaints;
Qu'injuſtement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, quel qu'il ſoit, le Français veut un Maître.

a) Comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du deſſin, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III, les États de Paris, qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après.

Bientôt à ce Conſeil accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obſtinés qu'un fol orgueil conduit;
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'Ambaſſadeur de Rome, & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, où, par un nouveau choix,
Ils allaient inſulter aux Mânes de nos Rois.
Le luxe, toujours né des miſères publiques,
Prépare avec éclat ces États tyranniques.
Là, ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs;
De nos antiques Pairs auguſtes ſucceſſeurs,
Qui, près des Rois aſſis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
Là, de nos Parlemens les ſages Députés
Ne défendirent point nos faibles libertés;
On n'y vit point des Lys l'appareil ordinaire.
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangère.
Là, le Légat de Rome eſt d'un ſiège honoré:
Près de lui, pour Mayenne, un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſait ces mots épouvantables:
« Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables
» Oſent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner ».
On s'aſſemble, & déja les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'Erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
S'adreſſe au Légat ſeul, & devant lui déclare
Qu'il eſt tems que les Lys rempent ſous la Tiare;

Qu'on érige à Paris ce ſanglant tribunal,
Ce monument *b*) affreux du pouvoir monacal,
Que l'Eſpagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre;
Qui venge les autels, & qui les déshonore,
Qui, tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Égorge les mortels avec un fer ſacré:
Comme ſi nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiſer par le ſang des humains.
Celui-ci, corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Eſpagnol qu'il hait, veut vendre ſa patrie.
Mais un parti puiſſant, d'une commune voix,
Plaçait déja Mayenne au trône de nos Rois.
Ce rang manquait encore à ſa vaſte puiſſance;
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance
Dévorait en ſecret, dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.
Soudain Potier *c*) ſe leve, & demande audience;
La rigide vertu faiſait ſon éloquence.
Dans ce tems malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte, & pourtant reſpecté.

---

b) L'INQUISITION, que les Ducs de Guiſe voulurent établir en France.

c) Potier de Blanc-Ménil, Préſident du Parlement, dont il eſt queſtion dans le quatrième & le cinquième chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permiſſion de ſe retirer vers Henri IV. (Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, lui dit-il; mais je ne puis vous regarder comme mon Maître).—

Souvent on l'avait vu, par ſa mâle conſtance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et, conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il élève ſa voix; on murmure, on s'empreſſe (1);
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte ceſſe.
Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'eſt plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend, d'un cours heureux, la mer obéiſſante.
Tel paraiſſait Potier dictant ſes juſtes loix,
Et la Confuſion ſe taiſait à ſa voix.
« Vous deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême :
» Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
» Et je le choiſirais, ſi je pouvais choiſir.
» Mais nous avons nos loix, & ce Héros inſigne,
» S'il prétend à l'Empire, en eſt dès-lors indigne ».
Comme il diſait ces mots, Mayenne entre ſoudain,
Avec tout l'appareil qui ſuit un Souverain.
Potier le voit entrer, ſans changer de viſage :
« Oui, Prince, pourſuit-il d'un ton plein de courage
» Je vous eſtime aſſez pour oſer contre vous,
» Vous adreſſer ma voix pour la France & pour nous.
» En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître
» Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper,
» Pour ſoutenir leur trône, & non pour l'uſurper.

» Guiſe, du ſein des morts, n'a plus rien à prétendre ;
» Le ſang d'un Souvérain doit ſuffire à ſa cendre ;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'État que le Ciel a changé :
» Périſſe avec Valois votre juſte colère ;
» Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frère.
» Le Ciel, ce juſte Ciel, qui vous chérit tous deux ;
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
» Mais j'entends le murmure, & la clameur publique.
» J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
» Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
» Qui, le fer à la main .... Malheureux, arrêtez !
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage ?
» Le fils de Saint Louis, parjure à ſes ſermens,
» Vient-il de nos Autels briſer les fondemens ?
» Au pied de ces Autels il demande à s'inſtruire ;
» Il aime, il ſuit les loix dont vous bravez l'empire.
» Il ſait dans toute ſecte honorer les vertus,
» Reſpecter votre culte, & même vos abus.
» Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous ſommes,
» Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes.
» Comme un Roi, comme un père, il vient vous gouverner ;
» Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner.
» Tout eſt libre avec lui ; lui ſeul ne peut-il l'être ?
» Quel droit vous a rendu Juges de votre Maître ?
» Infidèles Paſteurs, indignes Citoyens,
» Que vous reſſemblez mal à ces premiers Chrétiens ;

» Qui, bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
» Marchaient, ſans murmurer, ſous un Maître idolâtre,
» Expiraient ſans ſe plaindre, & ſur les échaffauds,
» Sanglans, percés de coups, béniſſaient leurs bourreaux!
» Eux ſeuls étaient Chrétiens; je n'en connais point d'autres.
» Ils mouraient pour leurs Rois; vous maſſacrez les vôtres:
» Et Dieu, que vous peignez inplacable & jaloux,
» S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous ».
A ce hardi diſcours aucun n'oſait répondre;
Par des traits trop puiſſans ils ſe ſentaient confondre;
Ils repouſſaient en vain de leur cœur irrité
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs penſées,
Quand ſoudain mille voix juſqu'au Ciel élancées,
Font par-tout retentir, avec un bruit confus:
Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.
Les nuages épais que formait la pouſſière,
Du ſoleil dans les champs dérobaient la lumiere.
Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur;
De la Mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés ſur la terre,
Précédés par les vents, & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui, laſſe du repos, & de ſang affamée,
Faiſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, & marchait vers Paris.

Bourbon n'employait point ces momens ſalutaires
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans:
Ses mains ne chargeaient point ces rives déſolées,
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure & des tems & du ſort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon Ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple, après l'avoir ſoumis.
Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des États conſternés le Conſeil ſe ſépare:
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts;
Le ſoldat raſſemblé vole à ſes étendards:
Il inſulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, & tout pour la défenſe.
Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâti la Fureur & la Crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermait ſon enceinte.
Ces fauxbourgs, aujourd'hui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la Paix tient ouverts en tout tems,
D'une immenſe cité ſuperbes avenues,
Où nos palais dorés ſe perdent dans les nues,
Étaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un foſſé profond de Paris ſéparés.

Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la Mort le devance.
Le fer, avec le feu, vole de toutes parts,
Des mains des aſſiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroûlent ſous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus & renverſés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres diſperſés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains ſuffiſait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort induſtrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces *d*) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le ſalpêtre enflammé
Vole avec la priſon qui le tient renfermé:
Il la briſe, & la mort en ſort avec furie.
Avec plus d'art encore, & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a ſu renfermer
Des foudres ſouterrains tout prêts à s'allumer.

---

d) C'eſt dans les guerres de Flandres, ſous Philippe II, qu'un Ingénieur Italien fit uſage des bombes pour la première fois. Preſque tous nos arts ſont dus aux Italiens.

Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le ſoldat valeureux ſe fie à ſon courage,
On voit en un inſtant des abîmes ouverts,
Des noirs torrents de ſoufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis ſous la terre.
Ce ſont-là les dangers où Bourbon va s'offrir :
C'eſt par-là qu'à ſon trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes :
Mais la Gloire, à leurs yeux, vole à côté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent ſans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur.
D'un œil ferme & ſtoïque, il regarde la guerre (2)
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais néceſſaire.
Il marche en Philoſophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint ſon Maître, & le ſuit.
Ils deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de ſang rendait inacceſſible :
C'eſt-là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts :
Sur ces morts entaſſés ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité ſur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.

Il monte ; il a déja, de ſes mains triomphantes ;
Arboré de ſes Lys les enſeignes flottantes.
Les Ligueurs, devant lui, demeurent plein d'effroi ;
Ils ſemblaient reſpecter leur vainqueur & leur Roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'inſtant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'oſaient ſoutenir les regards.
Sur le mur, avec eux, la Diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat, à ſon gré, ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche ſilence, enfant de la Fureur,
A ces bruyans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage ;
Parmi ſes ennemis, chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort ;
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains, la Victoire incertaine,
Tient encor, près des Lys, l'étendard de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſés ;
Pareils à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes rivages.
Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre rival,
N'avaient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal.

Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même tems,
Et conduit d'un coup-d'œil ces affreux mouvemens.
Cependant, des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchait ſous nos drapeaux pour la première fois,
Et ſemblait s'étonner de ſervir ſous nos Rois.
Ils viennent ſoutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Eſſex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis, tout ſanglans, ſont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient enſemble.
Ange, qui conduiſiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Eſſex, & ſon rival,
Aſſiégeans, aſſiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage;
Les Ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.

Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des Vallons les Nymphes conſternées;
Les digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux,
Soutiennent quelque tems ſon choc impétueux:
Mais bientôt, renverſant ſa barrière impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante;
Déracine, en paſſant, ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, & qui touchaient les cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et pourſuit les troupeaux fuyans dans les campagnes:
Tel Bourbon deſcendait à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés;
Tel, d'un bras foudroyant, fondant ſur les rebelles,
Il moiſſonne, en courant, leurs troupes criminelles.
Les Seize, avec effroi, fuyaient ce bras vengeur,
Égarés, confondus, diſperſés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris, ſuivi de ſes cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs ſanglans ſe répandent ſoudain.
Du ſoldat effréné la valeur tourne en rage;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point; ſon vol impétueux
Pourſuivait l'ennemi fuyant devant ſes yeux.
Sa victoire l'enflamme, & ſa valeur l'emporte;
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux.

Comme il parlait ainſi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vue :
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendait vers Bourbon ſur les ailes des vents :
De la Divinité les vives étincelles
Étalaient ſur ſon front des beautés immortelles ;
Ses yeux ſemblaient remplis de tendreſſe & d'horreur :
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur !
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois, tes aïeux, l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes tréſors,
Égorger tes ſujets, & régner ſur des morts :
Arrête.... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le ſoldat s'épouvante, il embraſſe la terre,
Il quitte le pillage : Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans ſon cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaiſe & qui gronde :
O fatal habitant de l'inviſible monde ! (3)
Que viens-tu m'annoncer dans ce ſéjour d'horreur ?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
Je ſuis cet heureux Roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père ;
Ce Louis qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire & qui t'aime.
Dieu ſur ſon trône un jour te conduira lui-même ;
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur.

C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, & c'eſt Dieu qui m'envoie.
Le Héros, à ces mots, verſe des pleurs de joie.
La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux:
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon âme eſt pénétrée:
Trois fois il tend les bras à cette Ombre ſacrée;
Trois fois ſon père échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte, cependant, de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Étrangers & Français, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir ſur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triſte & tranquile.
Français, s'écria-t-il, & toi, fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible & ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi?
Alors, ainſi que l'aſtre, auteur de la lumière,
Après avoir rempli ſa brûlante carrière,
Au bord de l'horiſon brille d'un feu plus doux,
Et, plus grand à nos yeux, paraît fuir loin de nous;
Loin des murs de Paris le Héros ſe retire,
Le cœur plein du ſaint Roi, plein du Dieu qui l'inſpire.
Il marche vers Vincenne, où Louis, autrefois,
Au pied d'un chêne aſſis, dicta ſes juſtes loix.

Que

Que vous êtes changé, ſéjour jadis aimable !
Vincenne, *e*) tu n'es plus qu'un donjon déteſtable,
Qu'une priſon d'État, qu'un lieu de déſeſpoir,
Où tombent ſi ſouvent du faîte du pouvoir
Ces Miniſtres, ces Grands, qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppreſſeurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt leur amour.
Bientôt de l'Occident où ſe forment les ombres,
La nuit vint ſur Paris porter ſes voiles ſombres,
Et cacher aux mortels, en ce ſanglant ſéjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vu l'œil du jour.

---

e) On ſait combien d'illuſtres priſonniers d'État les Cardinaux de Richelieu & Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorſqu'on travaillait à la Henriade, le Secretaire d'État *le Blanc* était priſonnier dans ce château, & il y fit enſuite enfermer ſes ennemis.

VARIANTES
RECUEILLIES
PAR L'ABBÉ LENGLET.

CHANT SIXIÈME.

(1) On ne trouve pas ces vers dans les premières éditions.

(2) Il y avait dans les dernières éditions :

D'un œil ferme & ſtoïque il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la Terre ;
Et ſon rare courage, au milieu des combats,
Sait affronter la mort & ne la donner pas.

L'Auteur a préféré l'autre leçon : la rime eſt moins riche, mais le ſens eſt plus fort ; &, en ce cas, il n'y a pas à balancer. A l'égard des deux derniers vers, il eſt difficile de décider quelle leçon l'on doit préférer.

(3) Il y a dans l'édition de 1727.

O fatal habitant de l'inviſible Monde !
Répond-il, quel deſſein te tranſporte en ces lieux ?
Sors-tu du noir abîme, ou deſcends-tu des Cieux ?
Faut-il que je t'encenſe, ou bien que je t'abhorre ?

LA HENRIADE,

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT
DU
CHANT SEPTIÈME.

SAINT LOUIS tranſporte Henri IV en eſprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir, dans le Palais des Deſtins, ſa Poſtérité, & les Grands-Hommes que la France doit produire.

La Henriade Chant VII.

C. Vison inv. *J. Alhamet Sculp.*

CHANT SEPTIÈME.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie, (1)
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaiſans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, tréfors dans l'indigence;
L'un eſt le doux Sommeil, & l'autre eſt l'Eſpérance:
L'un, quand l'homme accablé ſent de ſon faible corps
Les organes vaincus ſans force & ſans reſſorts,
Vient par un calme heureux ſecourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos deſirs,
Et, même en nous trompant, donne de vrais plaiſirs:
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidelle joie;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui;
Elle eſt inébranlable, & pure comme lui.
Louis, près de Henri, tous les deux les appelle;
Approchez vers mon fils, venez, couple fidèle.
Le Sommeil l'entendit de ſes antres ſécrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les Vents, à ſon aſpect, s'arrêtent en ſilence;
Les Songes fortunés, enfans de l'Eſpérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.
Louis, en ce moment, prenant ſon diadême,
Sur le front du vainqueur il le poſa lui-même:

Règne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils ;
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis :
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire ;
Des préſens de Louis, le moindre eſt ſon Empire.
C'eſt peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi ;
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile,
Un dangereux éclat qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenſer, bien moins que pour t'inſtruire.
Viens, obéis, ſuis-moi par de nouveaux chemins :
Vole au ſein de Dieu même, & remplis tes deſtins.
L'un & l'autre, à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux, en un moment, traverſent la carrière.
Tels, on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviſer les airs :
Et, telle s'éleva cette nue embrâſée
Qui, dérobant aux yeux le maître d'Éliſée,
Dans un céleſte char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné. (2)
Dans le centre éclatant de ces orbes immenſes,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs diſtances,
Luit cet aſtre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflammé.
De lui, partent ſans fin des torrens de lumière ;
Il donne, en ſe montrant, la vie à la matière,

Et diſpenſe les jours, les ſaiſons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces aſtres, aſſervis à la loi qui les preſſe,
S'attirent dans leur courſe *a*), & s'évitent ſans ceſſe,
Et, ſervant l'un à l'autre & de règle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin de cet eſpace,
Où la matière nâge, & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des Soleils ſans nombre, & des mondes ſans fin.
Dans cet abîme immenſe il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces Cieux, le Dieu des Cieux réſide.
C'eſt-là que le Héros ſuit ſon céleſte guide;
C'eſt-là que ſont formés tous ces Eſprits divers
Qui rempliſſent les corps, & peuplent l'univers.
Là ſont, après la mort, nos ames replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées.
Un Juge incorruptible y raſſemble à ſes piés
Ces immortels Eſprits que ſon ſouffle a créés.
C'eſt cet Être infini qu'on ſert & qu'on ignore:
Sous des noms différens, le monde entier l'adore:
Du haut de l'Empyrée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits inſenſés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de ſa ſageſſe immenſe.

---

a) Que l'on admette, ou non, l'attraction de M. Newton, toujours demeure-t-il certain que les globes céleſtes, s'approchant & s'éloignant tour-à-tour, paraiſſent s'attirer & s'éviter.

La Mort auprès de lui, fille affreuſe du Tems,
De ce triſte univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les Bonzes, les Bracmanes,
Du grand Confucius les diſciples profanes;
Des antiques Perſans les ſecrets ſucceſſeurs,
De Zoroaſtre *b*) encore aveugles ſectateurs;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'affiégent de glaçons les mers hyperborées;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables ſujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiette,
A la droite de Dieu cherche en vain ſon Prophète.
Le Bonze, avec des yeux ſombres & pénitens,
Y vient vanter en vain ſes vœux & ſes tourmens. (3)
Éclairés à l'inſtant, ces morts dans le ſilence
Attendent, en tremblant, l'éternelle ſentence.
Dieu qui voit à la fois, entend & connaît tout,
D'un coup-d'œil les punit, d'un coup-d'œil les abſout.
Henri n'approcha point vers le Trône inviſible
D'où part à chaque inſtant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ſes arrêts éternels,
Qu'oſent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
« Quelle eſt, diſait Henri, s'interrogeant lui-même,
» Quelle eſt de Dieu ſur eux la juſtice ſuprême?

b) En Perſe, les Guèbres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroaſtre, & qui paraît moins folle que les autres ſuperſtitions humaines, puiſqu'ils rendent un culte ſecret au Soleil, comme à une image du Créateur.

» Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
» Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux ?
» Pourrait-il les juger, tel qu'un injuſte Maître,
» Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître ?
» Non. Dieu nous a créés, Dieu nous veut ſauver tous.
» Par-tout il nous inſtruit, par-tout il parle à nous ;
» Il grave en tous les cœurs la Loi de la nature,
» Seule à jamais la même, & ſeule toujours pure.
» Sur cette Loi, ſans doute, il juge les Païens ;
» Et, ſi leur cœur fut juſte, ils ont été Chrétiens ».
Tandis que du Héros la raiſon confondue
Portait ſur ce myſtère une indiſcrette vue,
Au pied du Trône même une voix s'entendit ;
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit ;
Ses accens reſſemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la Terre.
Le chœur des Immortels ſe tut pour l'écouter ;
Et chaque aſtre en ſon cours alla le répéter.
« A ta faible raiſon garde-toi de te rendre.
» Dieu t'a fait pour l'aimer, & non pour le comprendre.
» Inviſible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur ;
» Il confond l'injuſtice, il pardonne à l'erreur ;
» Mais il punit auſſi toute erreur volontaire.
» Mortel, ouvre les yeux quand ſon Soleil t'éclaire ».
Henri, dans ce moment, d'un vol précipité
Eſt par un tourbillon dans l'eſpace emporté,
Vers un ſéjour informe, aride, affreux, ſauvage,
De l'antique Chaos abominable image,

Impénétrable aux traits de ces Soleils brillans,
Chef-d'œuvres du Très-Haut, comme lui bienfaiſans.
Sur cette terre horrible & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La Mort, l'affreuſe Mort, & la Confuſion,
Y ſemblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu! quels cris épouvantables!
Quels torrens de fumée! & quels feux éffroyables!
Quels monſtres, dit Bourbon, volent dans ces climats!
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvent ſous nos pas!
O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme
Creuſé par la Juſtice, habité par le Crime.
Suivez-moi, les chemins en ſont toujours ouverts.
Ils marchent auſſi-tôt aux portes des Enfers *c*). (4)
Là, gît la ſombre Envie, à l'œil timide & louche,
Verſant ſur des lauriers les poiſons de ſa bouche.
Le jour bleſſe ſes yeux dans l'ombre étincelans:
Triſte amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, ſe détourne & ſoupire.
Auprès d'elle eſt l'Orgueil, qui ſe plaît & s'admire;
La Faibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, & détruit les vertus;
L'Ambition ſanglante, inquiette, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée;

c) Les Théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'Enfer fût au centre de la Terre, ainſi qu'il était dans la Théologie Païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le Soleil. On l'a mis ici dans un globe deſtiné uniquement à cet uſage.

La tendre Hypocriſie aux yeux plein de douceur,
(Le Ciel eſt dans ſes yeux, l'Enfer eſt dans ſon cœur;)
Le faux Zèle étalant ſes barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces Tyrans effrénés,
A l'aſpect de Henri, paraiſſent conſternés;
Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de ſon âme à la vertu nourrie:
Quel mortel, diſaient-ils, par ce Juſte conduit,
Vient nous perſécuter dans l'éternelle nuit?
Le Héros, au milieu de ces Eſprits immondes,
S'avançait à pas lents ſous ces voûtes profondes.
Louis guidait ſes pas: Ciel! qu'eſt-ce que je voi?
L'aſſaſſin de Valois! Ce monſtre devant moi!
Mon père: il tient encor ce couteau parricide,
Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide.
Tandis que, dans Paris, tous ces prêtres cruels
Oſent de ſon portrait ſouiller les ſaints Autels;
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue *d*),
Ici dans les tourmens l'Enfer les déſavoue.
Mon fils, reprit Louis, de plus ſévères loix
Pourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.

---

d) Le Parricide Jacques Clément fut loué, à Rome, dans la chaire où l'on aurait dû prononcer l'oraiſon funèbre de Henri III. On mit ſon portrait à Paris ſur les autels avec l'Euchariſtie. Le Cardinal de Retz rapporte que, le jour des Barricades, ſous la minorité de Louis XIV, il vit un bourgeois portant un hauſſe-col, ſur lequel était gravé ce moine, avec ces mots: SAINT JACQUES CLÉMENT.

Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puiſſans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La Mort leur a ravi leurs grandeurs paſſagères,
Ce faſte, ces plaiſirs, ces flatteurs mercénaires,
De qui la complaiſance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la Vérité.
La Vérité terrible ici fait leurs ſupplices :
Elle eſt devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à ſa voix tremblent ces Conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu Tyrans ;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrâſe,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour, les écrâſe.
Auprès d'eux ſont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un trône avili fantômes impuiſſans.
Henri voit près des Rois leurs inſolens Miniſtres :
Il remarque ſur-tout ces Conſeillers ſiniſtres,
Qui, des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs ;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'ineſtimable prix des vertus de nos pères.
Êtes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs, (5)
Qui, livrés aux plaiſirs, & couchés ſur les fleurs,
Sans fiel & ſans fierté couliez dans la pareſſe
Vos inutiles jours filés par la molleſſe ?
Avec les ſcélérats ſeriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaiſans, vous, amis des vertus ;

Qui, par un ſeul moment de doute ou de faibleſſe,
Avez ſéché le fruit de trente ans de ſageſſe ?
Le généreux Henri ne put cacher ſes pleurs.
Ah ! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs,
La race des humains ſoit en foule engloutie ;
Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux, s'ils expiraient dans le ſein de leur mère ;
Ou ſi ce Dieu, du moins, ce grand Dieu ſi ſévère,
A l'homme, hélas ! trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui déſobéir !

Ne crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes,
Ni que ce juſte Dieu, créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains :
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes :
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans ;
Mais ici c'eſt un père, il punit ſes enfans ;
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe ;
Il ne ſait point punir des momens de faibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui *e*).

Il dit, & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'Innocence.

---

e) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles & le purgatoire. Les Anciens eux-mêmes en admettaient un, & on le trouve expreſſément dans Virgile.

Ce n'eſt plus des Enfers l'affreuſe obſcurité ;
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain, à leur vue,
Sent couler dans ſon âme une joie inconnue ;
Les Soins, les Paſſions n'y troublent point les cœurs ;
La Volupté tranquile y répand ſes douceurs.
Amour, en ces climats tout reſſent ton empire :
Ce n'eſt point cet amour que la molleſſe inſpire ;
C'eſt ce flambeau divin, ce feu ſaint & ſacré,
Ce pur enfant des Cieux ſur la terre ignoré.
De lui ſeul à jamais tous les cœurs ſe rempliſſent ;
Ils deſirent ſans ceſſe, & ſans ceſſe ils jouiſſent,
Et goûtent, dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaiſirs ſans regrets, du repos ſans langueur.
Là, règnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges ;
Là, ſont les vrais Héros ; là, vivent les vrais Sages ;
Là, ſur un trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux ſur l'Empire des Lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverſaires,
Réunis dans ces lieux, n'y ſont plus que des frères.
Le ſage Louis *f*) douze, au milieu de ces Rois,
S'élève comme un cédre, & leur donne des loix.
Ce Roi, qu'à nos aïeux donna le Ciel propice,
Sur ſon trône avec lui fit aſſeoir la Juſtice ;
Il pardonna ſouvent, il régna ſur les cœurs,
Et des yeux de ſon peuple il eſſuya les pleurs.

---

f) LOUIS XII eſt le ſeul Père du Peuple, Roi qui ait eu le ſurnom de

D'Amboiſe *g*) eſt à ſes piés, ce Miniſtre fidèle,
Qui ſeul aima la France, & fut ſeul aimé d'elle;
Tendre ami de ſon Maître, & qui, dans ce haut rang,
Ne ſouilla point ſes mains de rapine & de ſang.
O jours! ô mœurs! ô tems d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le Roi couvert de gloire:
De ſes aimables loix chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux tems, ſous un autre Louis.

Plus loin, ſont ces guerriers prodigues de leur vie;
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie;
La Trémoille *h*), Cliſſon, Montmorency, de Foix,
Gueſclin *i*), le deſtructeur & le vengeur des Rois;
Le vertueux Bayard *k*), & vous, brave Amazone *l*),
La honte des Anglais, & le ſoutien du Trône. (6)

---

g) Sur ces entrefaites mourut GEORGE D'AMBOISE, qui fut juſtement aimé de la France & de ſon Maître, parce qu'il les aimait tous deux également. (MEZERAY, *grande hiſtoire*).

h) Parmi pluſieurs grands-hommes de ce nom, on a eu ici en vue GUY DE LA TRÉMOILLE, ſurnommé LE VAILLANT, qui portait l'oriflamme, & qui refuſa l'épée de Connétable ſous Charles VI.

CLISSON, (le Connétable de) ſous Charles VI.

MONTMORENCY. Il faudrait un volume pour ſpécifier les ſervices rendus à l'État par cette Maiſon.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, neveu de Louïs XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

i) GUESCLIN, (le Connétable du). Il ſauva la France ſous Charles V, conquit la Caſtille, mit Henri de Tranſtamare ſur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Caſtille.

k) BAYARD, (Pierre du Terrail, ſurnommé le Chevalier ſans peur & ſans reproche). Il arma François I Chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

l) JEANNE D'ARC, (connue ſous le nom de la Pucelle

Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux :
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère ;
Mais, enfans de l'Égliſe, ils ont chéri leur mère :
Leur cœur ſimple & docile aimait la vérité :
Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?
Comme il diſait ces mots d'une voix gémiſſante,
Le Palais des Deſtins devant lui ſe préſente :
Il fait marcher ſon fils vers ces ſacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.
Le Tems, d'une aîle prompte, & d'un vol inſenſible,
Fuit, & revient ſans ceſſe à ce palais terrible ;
Et de-là ſur la terre il verſe à pleines mains
Et les biens & les maux deſtinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable.
La main de l'Éternel y marqua nos deſirs,
Et nos chagrins cruels, & nos faibles plaiſirs.
On voit la Liberté, cette eſclave ſi fière,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſonnière :
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tyranniſer ;

---

d'Orléans), ſervante d'hôtelierie, née au village de Domremy ſur Meuſe, qui, ſe trouvant une force de corps, & une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe, fut employée par le Comte de Dunois pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut priſe dans une ſortie à Compiegne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme ſorcière par un Tribunal eccléſiaſtique, également ignorant & barbare, & brulée par les Anglais, qui auraient dû honorer ſon courage.

A ſes ſuprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée;
Qu'en obéiſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux Deſtins penſe donner des loix.
Mon cher fils, dit Louis, c'eſt de-là que la Grâce
Fait ſentir aux humains ſa faveur efficace:
C'eſt de ces lieux ſacrés, qu'un jour ſon trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embrâſer ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu ſeul eſt le maître.
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ſes enfans!
Que tu dois éprouver de faibleſſes honteuſes!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuſes!
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.
Mais dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe?
Elle entre à tout moment, & s'écoule ſans ceſſe.
Vous voyez, dit Louis, dans ce ſacré ſéjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour:
Des ſiècles à venir ces vivantes images
Raſſemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les tems,
Aux yeux de l'Éternel à jamais ſont préſens.
Le Deſtin marque ici le lieu de leur naiſſance,
L'abbaiſſement des uns, des autres la puiſſance,
Les divers changemens attachés à leur ſort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, & leur mort.

Approchons-nous : le Ciel te permet de connaître
Les Rois & les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'eſt ton auguſte fils ;
Il ſoutiendra long-tems la gloire de nos Lys,
Triomphateur heureux du Belge & de l'Ibère :
Mais il n'égalera ni ſon fils ni ſon père.
Henri, dans ce moment, voit ſur des fleurs de Lys
Deux mortels orgueilleux auprès du Trône aſſis :
Ils tiennent ſous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;
Tous deux ſont revétus de la pourpre Romaine ;
Tous deux ſont entourés de gardes, de ſoldats ;
Il les prend pour des Rois.... Vous ne vous trompez pas ;
Ils le ſont, dit Louis, ſans en avoir le titre ;
Du Prince & de l'État l'un & l'autre eſt l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, Miniſtres immortels,
Juſqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la Fortune & de la Politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir deſpotique.
Richelieu, grand, ſublime, implacable ennemi ;
Mazarin, ſouple, adroit, & dangereux ami :
L'un *m*) fuyant avec art, & cédant à l'orage ;
L'autre aux flots irrités oppoſant ſon courage :
Des Princes de mon ſang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, & tous deux admirés ;

---

m) Le Cardinal Mazarin fut obligé de ſortir du Royaume en 1651, malgré la Reine Régente qu'il gouvernait ; mais le Cardinal de Richelieu ſe maintint toujours, malgré ſes ennemis, & même malgré le Roi, qui était dégoûté de lui.

Enfin, par leurs efforts, ou par leur induſtrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.
O toi, moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins,
Toi, dans le ſecond rang, le premier des humains,
Colbert, c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager, *n*)
En le rendant heureux, tu ſauras t'en venger;
Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphéme.
Ciel! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
Eſt aux piés de ce Roi *o*) qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels reſpects! jamais Roi dans la France
N'accoutuma ſon peuple à tant d'obéiſſance.
Je le vois, comme vous, par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes;
De vingt peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie, & plus grand dans ſa mort.
Siecle heureux de Louis, ſiècle que la Nature
De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure,
C'eſt toi qui dans la France amenes les Beaux-Arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards;

---

n) Le peuple, ce monſtre féroce & aveugle, déteſtait le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer ſon corps; mais la voix des gens ſenſés, qui prévaut à la longue, a rendu ſa mémoire à jamais chère & reſpectable.

o) LOUIS XIV.

Les Muſes à jamais y fixent leur empire ;
La toile eſt animée, & le marbre reſpire.
Quels Sages, *p*) raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
Meſurent l'Univers, & liſent dans les Cieux ;
Et, dans la nuit obſcure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la Nature entière ?
L'Erreur préſomptueuſe, à leur aſpect, s'enfuit,
Et vers la Vérité le Doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi puiſſante Harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous ſavez vaincre, & chanter vos conquêtes ;
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un peuple de Héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé *q*) paraître,
Tour-à-tour la terreur & l'appui de ſon Maître ;

---

p) L'ACADÉMIE DES SCIENCES, dont les Mémoires ſont eſtimés dans toute l'Europe.

q) LOUIS DE BOURBON, appelé communément le grand Condé, & HENRI, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur tems ; tous deux ont remporté de grandes victoires, & acquis de la gloire, même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé ſemblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au-moins eſt-il certain que M. de Turenne remporta des avantages ſur le grand Condé à Gien, à Étampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes ; cependant on n'oſe point décider quel était le plus grand homme.

Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus ſage, & du moins ſon égal.
Catinat *r*) réunit, par un rare aſſemblage,
Les talens du Guerrier & les vertus du Sage.
Vauban, *s*) ſur un rempart, un compas à la main, (7)
Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg *t*) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.
Regardez, dans Denain, l'audacieux Villars *u*),
Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars,

---

r) Le Maréchal de CATINAT, né en 1637. Il gâgna les batailles de Staffarde & de la Marſaille, & obéit enſuite, ſans murmurer, au Maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres ſans le conſulter. Il quitta le commandement ſans peine, ne ſe plaignit jamais de perſonne, ne demanda rien au Roi, mourut en Philoſophe dans une petite maiſon de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté, ni diminué ſon bien, & n'ayant jamais démenti un moment ſon caractère de modération.

s) Le Maréchal de VAUBAN, né en 1633, le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, ſelon ſa nouvelle manière, 300 places anciennes, & en a bâti 33. Il a conduit 53 ſiéges, & s'eſt trouvé à 140 actions. Il a laiſſé 12 volumes manuſcrits, pleins de projets pour le bien de l'État, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que perſonne, en faiſant ſervir les Mathématiques à l'avantage de ſa Patrie.

t) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gâgna la bataille de Caſſel, ſous les ordres de MONSIEUR, frère de Louis XIV; remporta en chef les fameuſes victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde, & conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Baſtille, & reçut mille dégoûts des Miniſtres.

u) On s'était propoſé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant; on ne s'eſt écarté de cette règle qu'en fa-

Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de ſon Roi, digne rival d'Eugène.
Quel eſt ce jeune Prince *x*) en qui la majeſté
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne?
La Mort, autour de lui, vole ſans s'arrêter;
Il tombe au pied du trône, étant près d'y monter.
O mon fils! des Français vous voyez le plus juſte;
Les Cieux le formeront de votre ſang auguſte.
Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur paſſagère, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cette âme vertueuſe?
La France ſous ſon règne eût été trop heureuſe;

---

veur du Maréchal Duc de Villars.

Il a gâgné la bataille de Frédelingue, & celle du premier Hochſtet. Il eſt à remarquer qu'il occupa dans cette bataille le même terrein où ſe poſta, depuis, le Duc de Marlborough, lorſqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du ſecond Hochſtet, ſi fatale à la France. Depuis, le Maréchal de Villars, ayant repris le commandement des armées, donna la fameuſe bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal eut été bleſſé.

Enfin, en 1712, lorſque les ennemis menaçaient de venir à Paris, & qu'on délibérait ſi Louïs XIV quitterait Verſailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugène à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le ſiége de *Landrecy*, prit *Douay*, *Queſnoy*, *Bouchain*, &c. à diſcrétion, & fit enſuite la paix à Radſtad au nom du Roi, avec le même Prince Eugène, Plénipotentiaire de l'Empereur.

x) Feu Monſieur le Duc de Bourgogne.

Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
Mon fils, il eût compté ſe jours par ſes bienfaits,
Il eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'alarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand ſous la même tombe ils verront réunis,
Et l'époux & la femme, & la mère & le fils !
Un faible rejetton *y*) ſort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ſes racines.
Les enfans de Louis deſcendus au tombeau,
Ont laiſſé dans la France un Monarque au berceau ;
De l'État ébranlé douce & frêle eſpérance.
O toi, prudent Fleury, veille ſur ſon enfance, (8)
Conduis ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il eſt, inſtruis-le à ſe connaître ;
Qu'il ſache qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître ;
Qu'aimé de ſes ſujets, ils ſoient chers à ſes yeux :
Apprends-lui qu'il n'eſt Roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
France, reprends ſous lui ta majeſté première,
Perce la triſte nuit qui couvrait ta lumière ;
Que les Arts, qui déja voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan te demande, en ſes grottes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottaient ſur ſes ondes.
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes ports,
Le commerce t'appelle, & t'ouvre ſes tréſors.

---

y) Ce Poëme fut compoſé dans l'enfance de Louis XV.

Maintiens l'ordre & la paix, ſans chercher la victoire,
Sois l'arbitre des Rois, c'eſt aſſez pour ta gloire:
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune Roi s'avance avec ſplendeur
(1) Un Héros que de loin pourſuit la Calomnie,
Facile & non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaiſirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'Univers du ſein des voluptés.
Par des reſſorts nouveaux, ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, & tranquile.
Les Arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un Chef, d'un ſoldat, d'un citoyen, d'un Maître: (9)
Il n'eſt pas Roi, mon fils; mais il enſeigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs;
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains briſait la tête altière.
O mon père! quel eſt ce ſpectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, & tout a ſon tombeau.
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée.
Du puiſſant Charles-Quint la race eſt retranchée.
L'Eſpagne, à nos genoux, vient demander des Rois:
C'eſt un de nos neveux, qui leur donne des loix.
Philippe.... A cet objet, Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.

(1) Vrai portrait de Philippe Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

Modérez,

Modérez, dit Louïs, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand évènement:
Oui, du ſein de Paris Madrid reçoit un Maître:
Cet honneur, à tous deux, eſt dangereux peut-être.
O Rois nés de mon ſang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis!
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques *aa*),
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques?
Il dit: en ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus:
Du temple des Deſtins les portes ſe fermèrent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipſèrent.
L'Aurore, cependant, au viſage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du Soleil:
La Nuit en d'autres lieux portait ſes voiles ſombres:
Les Songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le Prince, en s'éveillant, ſent au fond de ſon cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inſpiraient le reſpect & la crainte;
Dieu rempliſſait ſon front de ſa majeſté ſainte.
Ainſi, quand le vengeur des peuples d'Iſraël
Eut, ſur le mont Sina, conſulté l'Éternel,
Les Hébreux, à ſes pieds, couchés dans la pouſſière,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumière.

---

aa) Dans le tems que cela fut écrit, la branche de France & la branche d'Eſpagne ſemblaient déſunies.

VARIANTES
RECUEILLIES
PAR L'ABBÉ LENGLET.

CHANT SEPTIÈME.

(1) TOUT le commencement de ce Chant eſt entiérement différent dans l'édition de 1723. Le voici :

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs ;
Un ſilence profond régnait dans l'Univers.
Henri près d'affronter de nouvelles alarmes,
Endormi dans ſon camp, repoſait ſur ſes armes.
Un Héros deſcendu de la voûte des Cieux,
Miniſtre de Dieu même, apparut à ſes yeux :
C'était ce ſaint Guerrier qui, loin du bord Celtique,
Alla vaincre & mourir ſur les ſables d'Afrique ;
Le généreux Louis, le père des Bourbons,
A qui Dieu prodigua ſes plus auguſtes dons.
Sur ſa tête éclatait un brillant diadême ;
Au front du nouveau Prince, il le poſa lui-même :
Recevez-le, dit-il, de la main de Louis.
Acceptez-moi pour père, & devenez mon fils.
La Vertu, qui toujours vous guida ſur ma trace,
Du tems qui nous ſépare a rapproché l'eſpace ;

Je reconnais mon ſang, que Dieu vous a tranſmis ;
Tout l'eſpoir de ma race en vous ſeul eſt remis.
Mais ce Sceptre, mon fils, ne doit point vous ſuffire :
Poſſedez ma ſageſſe, ainſi que mon Empire.
C'eſt peu qu'un vain éclat, qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit ;
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile.
D'un bien plus précieux oſez être jaloux :
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerrière,
Comme ſous ſon appui, marcher à ſa lumière ?
Mais qu'ils ſont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit vous compter au rang de ſes enfans !
Que vous éprouverez de faibleſſes honteuſes !
Et que vous marcherez dans des routes trompeuſes !
Oſez ſuivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les deſtins.
Henri crut, à ces mots, dans un char de lumière ;
Des Cieux en un moment pénétrer la carrière ;
Comme on voit, dans la nuit, la foudre & les éclairs
Courir d'un pole à l'autre & diviſer les airs.

(2) On trouve immédiatement après dans l'édition de Londres de 1727.

Parmi ces tourbillons que, d'une main féconde,
Diſpoſa l'Éternel au premier jour du monde,
Eſt un globe élevé dans le faîte des Cieux,
Dont l'éclat ſe dérobe à nos profanes yeux ;

C'eſt-là que le Très-Haut forme à ſa reſſemblance
Ces eſprits immortels, enfans de ſon eſſence,
Qui, ſoudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, & peuplent l'Univers.
Là ſont, après la mort, nos ames replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées.
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en ſon ſein;
D'une courſe rapide, elles vôlent ſoudain.
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus, tomber du haut des chênes,
Lorſque les Aquilons, meſſagers des hivers,
Ramènent la froidure, & ſifflent dans les airs;
Ainſi la Mort entraîne en ces lieux redoutables
Des mortels paſſagers les troupes innombrables.

(3) Il y a dans l'édition de 1727, après ces vers :

Leurs tourmens & leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme ſans châtiment reſtent ſans récompenſe;
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuſte Maître,
Sur les chrétiennes Loix qu'ils n'ont point pu connaître,
Sur le zèle emporté de leurs ſaintes fureurs,
Mais ſur la ſimple Loi qui parle à tous les cœurs.
La Nature ici-bas, ſa fille, & notre mère,
Nous inſtruit en ſon nom, nous guide, nous éclaire;
De l'inſtinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enſeigne à rougir;

Mais pure en notre enfance, & par l'âge altérée,
Elle pleure ſes fils dont elle eſt ignorée :
Elle pleure, & ſes cris, que nous n'entendons pas,
S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

Mais ce qui ſe trouve dans les éditions ſuivantes, & dans celle-ci, eſt fort ſupérieur à tous ces morceaux.

(4) Au lieu de ce vers, & des onze vers ſuivans, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

D'abord de tous côtés s'offrent ſur leur paſſage,
Le Déſeſpoir, la Mort, la Fureur, le Carnage,
Et ces Vices affreux, ſuivis par les Douleurs,
Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs ;
L'Orgueil au front d'airain, la lâche Perfidie,
Qui d'abord, en rempant, ſe cache & s'humilie ;
Puis, tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait ſiffler ſes ſerpens, & porte le trépas.
L'Avarice au teint pâle, & la Haine & l'Envie,
Le Menſonge, & ſur-tout ſa ſœur l'Hypocriſie,
Qui, les regards baiſſés, l'encenſoir à la main,
Diſtile en ſoupirant ſa rage & ſon venin.
Le Faux-Zèle éclatant, &c.

Et, s'il m'eſt permis de le dire, je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'Auteur a mis en leur place, ſoit dans les éditions de Londres, ſoit dans celles de 1737 & 1740.

N. B. Il n'y a qu'à comparer ; on verra ſi M. Lenglet ne ſe trompe pas.

(5) *Êtes-vous en ces lieux, &c.*

Au lieu de ce vers & des ſept qui le ſuivent, en voici huit autres, qu'on lit dans l'édition de 1723.

Le ſujet révolté, le lâche adulateur,
Le juge corrompu, l'infâme délateur,
Ceux-mêmes qui, nourris au ſein de la molleſſe,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faibleſſe;
Ceux qui, livrés ſans crainte à des penchans flatteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Tous enfin, de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui ſurpaſſent leurs crimes.
Le généreux Henri, &c.

Et dans celle de 1737, voici comme ces derniers vers ſont tournés :

Il eſt, il eſt auſſi, dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Des foules de mortels noyés dans la molleſſe,
Qu'entraîna le plaiſir, qu'endormit la pareſſe, &c.

On voit par tous ces différens changemens avec quelle extrême attention, & avec quelle ſévérité l'Auteur a revu ſon ouvrage; c'eſt ainſi que doit en uſer quiconque travaille pour la poſtérité.

(6) L'édition de 1723 met ici une longue ſuite de vers, que l'Auteur a ſupprimés dans les autres éditions; les voici donc :

Antoine de Navarre, avec des yeux ſurpris,
Voit Henri qui s'avance, & reconnaît ſon fils :

Le Héros, attendri, tombe aux pieds de ſon père ;
Trois fois il tend les bras à cette Ombre ſi chère,
Trois fois ſon père échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette Ombre charmée,
Sa grandeur, ſes deſſeins, l'ordre de ſon armée,
Et ſes premiers travaux, & ſes derniers exploits.
Tous les Héros en foule accouraient à ſa voix :
Les Martels, les Pepins l'écoutaient en ſilence,
Et reſpectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le ſaint Guerrier, pourſuivant ſes deſſeins :
Suivez mes pas, dit-il, au temple des Deſtins ;
Avançons, il eſt tems de vous faire connaître
Les Rois & les Héros qui de vous doivent naître.
De ce temple déja vous voyez les remparts.
Et ſes portes d'airain, &c.

(7) Il y avait dans les précédentes éditions :

Ce Héros dont la main raffermit nos remparts,
C'eſt Vauban, c'eſt l'ami des vertus & des arts.

(8) Au lieu de ce vers & des dix-huit qui le ſuivent, voici ce que met l'édition de 1723.

De l'Empire Français douce & frêle eſpérance.
O vous, qui gouvernez les jours de ſon enfance,
Vous, Villeroi, Fleury, conſervez, ſous nos yeux,
Du plus pur de mon ſang le dépôt précieux ;
Conduiſez par la main ſon enfance docile ;
Le ſentier des vertus à cet âge eſt facile ;

Age heureux, où ſon cœur, exempt de paſſion;
N'a point du vice encor reçu l'impreſſion;
Où d'une cour trompeuſe, ardente à nous ſéduire;
Le ſouffle empoiſonné ne peut encor lui nuire;
Age heureux, où lui-même, ignorant ſon pouvoir,
Vit tranquile & ſoumis aux règles du devoir.
Qu'au ſortir de l'enfance il puiſſe ſe connaître,
Qu'il ſonge qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître;
Qu'attentif aux beſoins des Peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux;
Qu'il aime à pardonner; qu'il donne avec prudence
Aux ſervices rendus leur juſte récompenſe;
Qu'il ne permette pas qu'un Miniſtre inſolent
Change ſon règne aimable en un joug accablant;
Que la ſimple vertu, de ſoutiens dépourvue,
Par ſes ſages bienfaits ſoit toujours prévenue;
Que de l'amitié même il chériſſe les loix,
Bien pur, préſent du Ciel, & peu connu des Rois;
Et que, digne en effet de la grandeur ſuprême,
Il imite, s'il peut, Henri IV & moi-même.

A l'exception de ce dernier vers, tout ce que l'Auteur a retranché ici n'eſt pas moins bien que ce qu'il a mis en ſa place.

(9) Il y a dans l'édition de 1727.

Malheureux toutefois dans le cours de ſa vie,
D'avoir reçu du Ciel un trop vaſte génie.

C'était-là une vérité dure.

LA
HENRIADE,
CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT

DU

CHANT HUITIÈME.

Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Eſpagne au ſecours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne eſt défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri le Grand.

La Henriade Chant VIII.me

Ch. Eisen Inv. *Gravé par Noël le Mire 1760.*

CHANT HUITIÈME.

DES États dans Paris la confuſe aſſemblée (1)
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au ſeul nom de Henri, les Ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un Roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
Et, n'oſant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
Ce *a*) Lieutenant ſans Chef, ce Roi ſans diadême,
Toujours dans ſon parti garde un pouvoir ſuprême.
Un peuple obéiſſant, dont il ſe dit l'appui,
Lui promet de combattre, & de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel eſpoir, au Conſeil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux vengeurs de ſa querelle;
Les Lorrains *b*), les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconſtant Joyeuſe *c*), & Saint-Paul, & Briſſac:

---

a) Il ſe fit déclarer, par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'État & Royaume de France.

b) LES LORRAINS. Le Chevalier d'Aumale dont il eſt ſi ſouvent parlé, & ſon frère le Duc, étaient de la maiſon de Lorraine.

CHARLES-EMMANUEL, Duc de NEMOURS, frère utérin du Duc de Mayenne.

LA CHASTRE était un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appelait des bâtards qui ſe feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet la Châtre fit ſa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

c) JOYEUSE eſt le même dont il eſt parlé au quatrième Chant, remarque *a*).

SAINT-PAUL, ſoldat de fortune, fait Maréchal par le

Ils viennent : la fierté, la vengeance, la rage,
Le déſeſpoir, l'orgueil, ſont peints ſur leur viſage.
Quelques-uns, en tremblant, ſemblaient porter leurs pas
Affaiblis par leur ſang verſé dans les combats ;
Mais ces mêmes combats, leur ſang, & leurs bleſſures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous, auprès de Mayenne, ils viennent ſe ranger :
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la Terre on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers, & menaçant les cieux,
Ivre du fol eſpoir de détrôner les Dieux.
La Diſcorde à l'inſtant, entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vue :
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir ;
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale, le premier, ſe lève à ces paroles ;
Il court, il voit de loin les lances Eſpagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-tems, & différé toujours :
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France.
Il dit : Mayenne alors vers les portes s'avance.

Duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guiſe, fils du Balafré.

BRISSAC s'était jeté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III, qui avait dit, qu'il n'était bon ni ſur terre, ni ſur mer. Il négocia depuis ſecrettement avec Henri IV, & lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de Maréchal de France.

Le ſecours paraiſſait vers ces lieux révérés
Qu'aux tombes de nos Rois la Mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du ſoleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie;
Ils béniſſent le Chef que Madrid leur envoie:
C'était le jeune Egmont *d*), ce guerrier obſtiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné:
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie;
Son père, qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut ſur l'échaffaud, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamands opprimés par leurs Rois.
Le fils, courtiſan lâche, & guerrier téméraire,
Baiſa long-tems la main qui fit périr ſon père,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, & ſecourut Paris.
Philippe l'envoyait ſur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire au ſecours de Mayenne:

---

d) Le Comte d'EGMONT, fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le Prince de Horn.

Le fils, étant reſté dans le parti de Philippe II, Roi d'Eſpagne, fut envoyé au ſecours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cents lances. A ſon entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville; celui qui le haranguait ayant mêlé dans ſon diſcours les louanges de l'Amiral d'Egmont ſon père: « Ne parlez pas de lui, » dit le Comte; il méritait la » mort; c'était un rebelle ». Paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, & dont il venait défendre la cauſe.

Et, Mayenne avec lui, crut aux tentes du Roi
Rapporter à ſon tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaiſir, grand Roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où ſemblaient attachés les deſtins de l'État! (2)
Près des bords de *e*) l'Iton & des rives de l'Eure,
Eſt un champ fortuné, l'amour de la Nature: (3)
La guerre avait long-tems reſpecté les tréſors
Dont Flore & les Zéphyrs embelliſſaient ces bords.
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles,
Les Bergers de ces lieux coulaient des jours tranquiles:
Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des ſoldats braver l'avidité,
Et, ſous leurs toîts de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;
La déſolation par-tout marche avec eux.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Les Bergers, pleins d'effroi, dans les bois ſe cachèrent;
Et, leurs triſtes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans gémiſſans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes:
S'il cherche les combats, c'eſt pour donner la paix:
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits:

e) Ce fut dans une plaine, entre l'Iton & l'Eure, que ſe donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.

Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un courſier fougueux, plus léger que les vents,
Qui, fier de ſon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & reſpire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de ſa gloire & ceints de ſes lauriers:
D'Aumont *f*), qui ſous cinq Rois avait porté les armes;
Biron *g*), dont le ſeul nom répandait les alarmes;
Et ſon fils *h*), jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis..... mais alors il était vertueux:
Sully *i*), Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteſte, & que la Ligue eſtime:

---

f) JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la chambre, & de Françoiſe de Sully, héritière de l'ancienne maiſon de Sully. Il ſervit ſous les Rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III, & Henri IV.

g) HENRI DE GONTAUD DE BIRON, Maréchal de France, grand-Maître de l'artillerie, était un grand-homme de guerre: il commandait à Ivry le corps de réſerve, & contribua au gain de la bataille en ſe préſentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand, après la victoire: « Sire: vous » avez fait ce que devait faire » Biron; & Biron ce que de» vait faire le Roi ». Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon, en 1592, au ſiège d'Épernai.

h) CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal, & Duc & Pair, fils du précédent, conſpira depuis contre Henri IV, & fut décapité dans la cour de la Baſtille, en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui ſervirent à l'échaffaud.

i) ROSNY, depuis Duc de SULLY, Surintendant des finances, grand-Maître de l'artillerie, fait Maréchal de France

Turenne *k*), qui, depuis, de la jeune Bouillon
Mérita, dans Sedan, la puiſſance & le nom;
Puiſſance malheureuſe & trop mal conſervée,
Et par Armand détruite auſſi-tôt qu'élevée. (4)
Eſſex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier ſourcilleux,
A nos ormes touffus, mêlant ſa tête altière,
Paraît s'énorgueillir de ſa tige étrangère.
Son caſque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamans,
Dons chers & précieux, dont ſa fière Maitreſſe
Honora ſon courage, ou plutôt ſa tendreſſe.

---

après la mort de Henri IV, reçut ſept bleſſures à la bataille d'Ivry.

NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu : il avait conſeillé à Henri III de ne point faire aſſaſſiner le Duc de Guiſe, mais d'avoir le courage de le juger ſelon les loix.

CRILLON était ſurnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III de ſe battre contre ce même Duc de Guiſe. C'eſt à ce Crillon, que Henri le Grand écrivit : « Pends-toi, brave » Crillon : nous avons combattu à Arques, & tu n'y » étais pas.... Adieu, brave » Crillon : je vous aime à » tort & à travers ».

k) HENRI DE LA TOUR D'ORLIEGUES, Vicomte de TURENNE, Maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, Princeſſe de Sedan, en 1591. La nuit de ſes noces, le Maréchal alla prendre Stenay d'aſſaut.

Cette Souveraineté, acquiſe par Henri de Turenne, fut perdue par Fréderic Maurice, Duc de Bouillon, ſon fils, qui, ayant trempé dans la conſpiration de Cinq-Mars contre Louis XIII, ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conſerver ſa vie : il eut en échange de ſa Souveraineté, de très-grandes terres plus conſidérables en revenus, mais qui donnaient plus de richeſſes, & moins de puiſſance.

Ambitieux Eſſex, vous étiez à la fois,
L'amour de votre Reine, & le ſoutien des Rois.
Plus loin ſont la Trémoille *l*), & Clermont, & Feuquières,
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguières *m*);
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Héros en foule attendaient le ſignal;
Et, rangés près du Roi, liſaient ſur ſon viſage
D'un triomphe certain l'eſpoir & le préſage.
Mayenne, en ce moment, inquiet, abattu,
Dans ſon cœur étonné cherche en vain ſa vertu;
Soit que de ſon parti connaiſſant l'injuſtice,
Il ne crût point le Ciel à ſes armes propice;
Soit que l'âme, en effet, ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands évènemens:
Ce Héros, cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe allégreſſe.
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,

---

l) CLAUDE, Duc de la TRÉMOILLE, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage & une ambition démeſurée, de grandes richeſſes, & était le Seigneur le plus conſidérable parmi les Calviniſtes. Il mourut à 38 ans.

m) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux: il commença par être ſimple ſoldat, & finit par être Connétable ſous Louis XIII.

BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, oncle de la fameuſe Marquiſe de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry; Feuquières & de Neſle, Capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués auſſi.

Impatient déja d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſait la lenteur.
Tel qu'échappé du ſein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vôle & bondit ſur l'herbe;
Tel paraiſſait Egmont : une noble fureur
Éclate dans ſes yeux, & brûle dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire;
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire:
Hélas! il ne ſait point que ſon fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adreſſant aux ſiens, qu'enflammait ſa préſence:
« Vous êtes nés Français, & je ſuis votre Roi *n*);
» Voilà nos ennemis, marchez & ſuivez-moi.
» Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
» Ce panache éclatant qui flotte ſur ma tête;
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur ».
A ces mots, que ce Roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ſes troupes enflammées,
Et marche, en invoquant le grand Dieu des armées.

---

n) On a tâché de rendre en vers les propres paroles, que dit Henri IV à la journée d'Ivry : « Ralliez-vous à mon » panache blanc; vous le verrez toujours au chemin de » l'honneur & de la gloire ».

Sur les pas des deux Chefs alors en même tems,
On voit des deux partis vôler les combattans.
Ainſi, lorſque des monts ſéparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chûte du Monde.
Au mouſquet réuni, le ſanglant coutelas
Déja de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme *o*) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le Démon de la guerre,
Raſſemble en même tems, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flamme & le fer.
On ſe mêle, on combat; l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente ſoif du ſang,
Le déſeſpoir, la mort, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La Nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur ſang malheureux.
Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De bataillons ſanglans, de troupes renverſées,

---

o) La Baïonnette au bout du fuſil ne fut en uſage que long-tems après. Le nom de *baïonnette* vient de Baïonne, où l'on fit les premières baïonnettes.

Henri pouſſe, s'avance & ſe fait un chemin.
Le grand Mornay *p*) le ſuit, toujours calme & ſerein:
Il veille autour de lui tel qu'un puiſſant Génie: (5)
Tel qu'on feignait jadis, aux champs de la Phrygie,
De la terre & des cieux les moteurs éternels,
Mêlés dans les combats ſous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les Miniſtres terribles,
Ces Puiſſances des cieux, ces êtres impaſſibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'âme d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le deſtin;
Aux Chefs des Légions il les porte ſoudain;
L'Officier les reçoit; ſa troupe impatiente
Règle, au ſon de ſa voix, ſa rage obéiſſante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un eſprit ſeul préſide à ces vaſtes reſſorts.
Mornay revôle au Prince, il le ſuit, il l'eſcorte;
Il pare, en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à ſes ſtoïques mains
De ſe ſouiller du ſang des malheureux humains.
De ſon Roi ſeulement ſon âme eſt occupée:
Pour ſa défenſe ſeule il a tiré l'épée;

---

p) DU PLESSIS MORNAY eut deux chevaux tués ſous lui à cette bataille. Il avait effectivement, dans l'action, le ſang-froid dont on le loue ici.

Et, ſon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.
De Turenne déja la valeur indomptée
Repouſſait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte & le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats;
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré ſon âge, une force nouvelle.
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçans:
C'eſt un jeune Héros à la fleur de ſes ans, (6)
Qui, dans cette journée illuſtre & meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des Amours, il ſortait de leurs bras.
Honteux de n'être encor fameux que par ſes charmes;
Avide de la gloire, il vôlait aux alarmes.
Ce jour ſa jeune épouſe, en accuſant le Ciel,
En déteſtant la Ligue, & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, &, d'une main tremblante;
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante,
Et couvrit, en pleurant, d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grace, & ſi cher à ſes yeux.
Il marche vers d'Ailly dans ſa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de pouſſière,
A travers les bleſſés, les morts & les mourans,
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs;
Tous deux ſur l'herbe unie, & de ſang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une courſe aſſurée:

Sanglans, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils ſe frappent ſoudain.
La terre en retentit, leurs lances ſont rompues :
Comme en un Ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui, portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, & vôlent ſur les vents ;
De leur mélange affreux les éclairs rejailliſſent ;
La foudre en eſt formée, & les mortels frémiſſent :
Mais loin de leurs courſiers, par un ſubit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Diſcorde accourut ; le Démon de la guerre,
La Mort pâle & ſanglante étaient à ſes côtés.
Malheureux ! ſuſpendez vos coups précipités.
Mais un deſtin funeſte enflamme leur courage ;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne conaiſſent pas.
Le fer qui les couvrait, brille & vôle en éclats ;
Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle ;
Leur ſang, qui rejaillit, rougit leur main cruelle ;
Leur bouclier, leur caſque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, & repouſſe la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectait ſon rival, admirait ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière ;
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière,

D'Ailly voit ſon viſage ; ô déſeſpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraſſe : hélas ! c'était ſon fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur ;
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur ;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire ;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.
Là, ſoit que le ſoleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſait redire aux échos attendris
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune & tendre amante,
Par la Terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords :
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue ;
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue :
Eſt-ce toi, cher amant ? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus ;
Elle r'ouvre les yeux, ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore :
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire, & meurt en l'embraſſant.
Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable,

Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!
Mais qui fait fuir ainſi ces Ligueurs diſperſés?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renverſés?
C'eſt le jeune Biron; c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux:
Arrêtez, revenez.... lâches, où courez-vous?
Vous fuir! vous compagnons de Mayenne & de Guiſe!
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Égliſe!
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime, en marchant, du feu de ſes regards.
La Fortune avec lui revient d'un pas rapide:
Biron ſoutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ſes côtés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſière:
Percé de coups lui-même, il eſt près de périr....
C'était ainſi, Biron, que tu devais mourir.
Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle (7).

Le

Le généreux Bourbon ſut bientôt le danger
Où Biron, trop ardent, venait de s'engager.
Il l'aimait, non en Roi, non en Maître ſévère,
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'infléxible orgueil
Croit le Sang d'un ſujet trop payé d'un coup-d'œil.
Henri de l'amitié ſentit les nobles flammes :
Amitié ! don du Ciel, plaiſir des grandes âmes;
Amitié ! que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.
Il court le ſecourir ; ce beau feu qui le guide
Rend ſon bras plus puiſſant, & ſon vol plus rapide.
Biron *q*), qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aſpect de ſon Roi, fait un dernier effort ;
Il rappelle, à ſa voix, les reſtes de ſa vie ;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie :
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces ſoldats
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis : ſonge du moins à lui reſter fidèle.
Un bruit affreux s'entend. La Diſcorde cruelle,
Aux vertus du Héros oppoſant ſes fureurs,
D'une rage nouvelle embrâſe les Ligueurs.
Elle vôle à leur tête, & ſa bouche fatale
Fait retentir au loin ſa trompette infernale.

---

q) Le Duc de BIRON fut bleſſé à Ivry ; mais ce fut au combat de Fontaine-Françaiſe, que Henri le Grand lui ſauva la vie. On a tranſporté à la bataille d'Ivry cet évènement, qui, n'étant point un fait principal, peut être aiſément déplacé.

Par ces ſons trop connus d'Aumale eſt excité.
Auſſi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le Héros, ſur lui ſeul il s'élance;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance:
Tels, au fond des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage:
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent:
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent;
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible;
Il eſt comme un rocher, qui, menaçant les airs,
Rompt la courſe des vents & repouſſe les mers.
Qui pourrait exprimer le ſang & le carnage
Dont l'Eure, en ce moment, vit couvrir ſon rivage?
O vous, Mânes ſanglans du plus vaillant des Rois!
Éclairez mon eſprit, & parlez par ma voix.
Il voit vôler vers lui ſa Nobleſſe fidelle;
Elle meurt pour ſon Roi, ſon Roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort ſuivait ſes coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux (8).
Long-tems cet étranger, trompé par ſon courage,
Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage:

Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait ſon orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire;
Combattons; c'eſt à nous de fixer la victoire.
Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les plaines de l'air:
L'Arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre;
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent ſa cauſe, & combattent pour lui;
Que la Nature entière, attentive à ſa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait ſa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déja d'avoir verſé ſon ſang.
Le Roi, qu'il a bleſſé, voit ſon péril ſans trouble;
Ainſi que le danger, ſon audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit, d'avoir, au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite:
D'Egmont d'un coup plus ſûr eſt renverſé ſoudain;
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ſes yeux s'enveloppèrent,
Et, ſon ame en courroux s'envôla chez les morts,
Où l'aſpect de ſon père excita ſes remords. (9)
Eſpagnols tant vantés, troupe jadis ſi fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;

Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur
S'empare, en ce moment, de leur troupe alarmée :
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée ;
Les Chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent ;
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent ;
Les uns, ſans réſiſtance, à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſent les genoux, & demandent des fers.
D'autres, d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite ;
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.
Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquile, & maître encor de ſoi,
Voit d'un œil aſſuré ſa fortune cruelle,
Et, tombant ſous ſes coups, ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accuſait les Flamands, la Fortune & les cieux.
Tout eſt perdu, dit-il : mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit ſon Chef, une fureur ſi vaine.
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur :
Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeſte,
De nos ſoldats épars aſſemblent ce qui reſte.

Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris;
De la Ligue en marchant ramaſſez les débris;
De Coligny vaincu ſurpaſſons le courage.
D'Aumale, en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter;
Semblable au fier lion qu'un Maure a ſu dompter,
Qui, docile à ſon maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît ſoumet ſa tête horrible,
Le ſuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et, paraît menacer, même en obéiſſant.
Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher ſa honte.
Henri victorieux, voyait de tous côtés
Les Ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés (10).
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent:
Les Mânes des Bourbons dans les airs deſcendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il ſaurait uſer de la victoire,
Et, s'il acheverait de mériter ſa gloire.
Ses ſoldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs, en tremblant, conduits en ſa préſence,
Attendaient leur arrêt dans un profond ſilence.
Le mortel déſeſpoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna ſur eux des regards pleins de grâce,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace:

Soyez libres, dit-il; vous pouvez déſormais
Reſter mes ennemis, ou vivre mes ſujets.
Entre Mayenne & moi reconnaiſſez un Maître;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être:
Eſclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi:
Choiſiſſez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au ſein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, honteux d'être vaincus.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haînes;
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaîne;
Et, s'honorant déja du nom de ſes ſoldats,
Pour expier leur crime, ils marchent ſur ſes pas.
Le généreux vainqueur a ceſſé le carnage;
Maître de ſes guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion qui, tout couvert de ſang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'eſt un Dieu bienfaiſant, qui, laiſſant ſon tonnerre,
Enchaîne la tempête & conſole la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,
La Paix a mis les traits de la ſérénité.
Ceux à qui la lumière était preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie;
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ſes ſoins.
Du vrai, comme du faux, la prompte meſſagère,
Qui s'accroît dans ſa courſe, & d'une aîle légère,

Plus prompte que le tems vôle au-delà des mers,
Paſſe d'un pole à l'autre, & remplit l'univers.
Ce monſtre compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la Curioſité,
L'Eſpoir, l'Effroi, le Doute, & la Crédulité,
De ſa brillante voix, trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Éridan le bruit en fut porté;
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix treſſaillit d'allégreſſe;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de triſteſſe.
O malheureux Paris, infidèles Ligueurs!
O Citoyens trompés, & vous, Prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre, en ce moment, vos têtes ſe couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos eſprits.
Vaincu, mais plein d'eſpoir, & maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſait ſa défaite.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer;
En cachant ſa diſgrace, il croit la réparer.
Par cent bruits menſongers il ranimait leur zèle:
Mais malgré tant de ſoins, la Vérité cruelle,
Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Vôlait de bouche en bouche, & glaçait tous les cœurs.
La Diſcorde en frémit, & redoublant ſa rage:
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,

Dit-elle, & n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Verſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affaiblir;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.
Elle dit; & ſoudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la Haîne,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vôle, & va trouver l'Amour.

VARIANTES
RECUEILLIES
PAR L'ABBÉ LENGLET.

CHANT HUITIÈME.

(1) VOICI le commencement de ce chant dans l'édition de 1723.

Paris, toujours injuſte & toujours furieux,
De la mort de ſon Roi rendait grâces aux cieux:
Le Peuple, qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de ſa vaine eſpérance;
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ſes États pour la première fois:
Il voyait des Bourbons les forces réunies;
Du trône ſous leurs pas les routes applanies;
Un Chef infatigable & plein de fermeté,
Inſtruit par le travail & par l'adverſité;
Et qui pouvait bientôt, conduit par la Vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France:
Il crut qu'il était tems d'envoyer un ſecours
Demandé ſi long-tems, & différé toujours.
Des rives de l'Eſcaut ſur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint ſe joindre à Mayenne.

Preſque tous ces vers ſont retranchés dans les autres éditions.

(2) Il manque ces quatre vers-ci qui ſont dans l'édition de 1723, & qu'on doit reſtituer.

Henri, loin des remparts de la ville alarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduiſit ſon armée,
Attirant ſur ſes pas Mayenne & ſes Ligueurs,
Que leur aveuglement pouſſait à leurs malheurs.

N. B. L'Auteur les a retranchés, afin que ces mots, *loin des remparts*, ne nuiſiſſent pas à l'unité de lieu.

(3) Après ce vers, on lit les ſuivans dans l'édition de 1723, dont la plupart ſont changés dans les autres éditions.

Là, ſouvent les bergers, conduiſant leurs troupeaux,
Du ſon de leur muſette éveillaient les échos;
Là, les Nymphes d'Anet, d'une courſe rapide,
Suivaient le daim léger & le chevreuil timide;
Les tranquiles Zéphyrs habitaient ſur ces bords;
Cérès y répandait ſes utiles tréſors.
C'eſt-là que le Deſtin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées;
Cérès, en un moment, vit leurs fiers bataillons
Ravager ſes bienfaits naiſſans dans les ſillons.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Dans le fond des forêts les Nymphes ſe cachèrent;
Le berger plein d'effroi, chaſſé de ces beaux lieux,
Du ſein de ſon foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux, &c.

(4) On voit dans l'édition de 1723, ce qui ſuit :

Sanci, brave Guerrier, Miniſtre, Magiſtrat,
Eſtimé dans l'Armée, à la Cour, au Sénat ;
La Tremoille, Clermont, Tournemine & d'Angenne ;
Et ce fier ennemi de la Pourpre Romaine,
Mornay, dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paraiſſaient Givri, Noailles, & Feuquières ;
Le malheureux de Neſle, & l'heureux Leſdiguières, &c.

Ces vers méritent d'être conſervés.

(5) Il y a dans l'édition de 1727, & les autres :

Il veille autour de lui, tel qu'un puiſſant Génie :
Voyez-vous, lui dit-il, cet eſcadron qui plie ?
Ici près de ce bois Mayenne eſt arrêté ;
D'Aumale vient à nous ; marchons de ce côté.
Ainſi dans la mêlée il l'aſſiſte, il l'eſcorte, &c.

Les vers de la préſente édition ſont bien ſupérieurs.

(6) Cet épiſode eſt bien moins orné & moins touchant dans les premières éditions.

(7) L'édition de 1727 porte ce qui ſuit :

Que vois-je ? c'eſt ton Roi, qui vôle à ton ſecours ;
Il ſait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le ſait, il y vôle, il laiſſe la pourſuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite ;
Il arrive, il paraît comme un Dieu menaçant ;
D'Aumale, à ſon aſpect, recule en frémiſſant ;
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie, &c.

(8) Voici les vers qui ſe trouvent à la ſuite de celui-ci dans l'édition de 1723.

Egmont, courtiſan lâche & ſoldat téméraire ;
Eſclave du Tyran qui fit périr ſon père ;
Malheureux, il oſait ſur un bord étranger,
Chercher dans les combats la gloire & le danger ;
Et, de ſes fers honteux chériſſant l'infamie,
Il n'oſait point venger ſon père & ſa patrie.
Il parut, le Héros le fit tomber ſoudain ;
Le fer étincelant, &c.

(9) Il y avait dans la première édition & dans celle d'Évreux :

Sur ſon corps tout ſanglant, le Roi, ſans réſiſtance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance ;
Il l'attaque, il l'étonne, il le preſſe, & ſon bras
A chaque inſtant ſur lui ſuſpendait le trépas.
Ce bras, vaillant Mayenne, allait trancher ta vie ;
La Ligue en pâliſſait, la guerre était finie ;
Mais d'Aumale & S.-Paul accourent à l'inſtant ;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je ? au moment même une main inconnue
Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue.
C'eſt ainſi qu'autrefois dans ces tems fabuleux,
Que l'amour du menſonge a rendu trop fameux,
Au pied de ces remparts qu'Hector ne put défendre ;
Dans ces combats ſanglans, aux rives du Scamandre ;
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer ſacrilège oſer bleſſer les Dieux.

Mais ce que l'Auteur y a ſubſtitué eſt incomparablement mieux.

(10) Après ce vers, voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723.

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire.
Henri voulait vous vaincre, & non pas vous détruire:
C'eſt la ſeule vertu qui doit vous déſarmer.
Vivez; c'eſt trop me craindre: apprenez à m'aimer;
Il dit; & dans l'inſtant arrêtant le carnage,
Maître de ſes ſoldats, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion, &c.

ARGUMENT
DU
CHANT NEUVIÈME.

DESCRIPTION du Temple de l'Amour : la Diſcorde implore ſon pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros eſt retenu quelque tems auprès de Madame D'ESTRÉES, *ſi célèbre ſous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à ſon amour, & le Roi retourne à ſon Armée.*

La Henriade Chant IX.

C. Eisen inv. J. Aliamet Sculp.

CHANT NEUVIÈME.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, & commence l'Aſie,
S'élève un vieux Palais *a*) reſpecté par les tems :
La Nature en poſa les premiers fondemens;
Et l'Art, ornant depuis ſa ſimple architecture,
Par ſes travaux hardis ſurpaſſa la Nature.
Là, tous les champs voiſins, peuplés de myrthes verds,
N'ont jamais reſſenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore
Et les fruits de Pomone & les préſens de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons (1).
L'homme y ſemble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfaiſante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la ſeule innocence.

a) Cette deſcription du temple de l'Amour, & la peinture de cette paſſion perſonnifiée, ſont entiérement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la ſcène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique; parce que les peuples de l'Iſle de Chypre ont de tout tems paſſé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus, & comme un Dieu de la Fable; mais comme une paſſion repréſentée avec tous les plaiſirs & tous les déſordres qui l'accompagnent.

On entend, pour tout bruit, des concerts enchanteurs ;
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs ;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maitreſſes,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faibleſſes.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et, dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe Eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple ſacré, les Grâces, demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle Volupté, ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquile, écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le Myſtère en ſilence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaiſance ;
Les Plaiſirs amoureux, & les tendres Deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſans encor que les Plaiſirs.
De ce Temple fameux telle eſt l'aimable entrée :
Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée,
On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux !
Ce n'eſt plus des Plaiſirs la troupe aimable & tendre :
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre.
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre Jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide ;

La Haîne, & le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas, un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un ſouris perfide
Applaudit, en paſſant, à leur troupe homicide.
Le Repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.
C'eſt-là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre (z),
Donne avec un ſouris, ou la paix, ou la guerre,
Et, répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
La Diſcorde ſoudain, conduite par la Rage,
Écarte les Plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,
Secouant dans ſes mains ſes flambeaux allumés,
Le front couvert de ſang, & les yeux enflammés:
Mon frère, lui dit-elle, où ſont tes traits terribles?
Pour qui réſerves-tu tes flèches invincibles?
Ah! ſi de la Diſcorde allumant le tiſon,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poiſon;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la Nature;
Viens, vôle ſur mes pas, viens venger mon injure;

Un Roi victorieux écrâſe mes ſerpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La Clémence, avec lui, marchant d'un pas tranquile,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Va ſous ſes étendards, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi ſeule écartés.
Encore une victoire, & mon trône eſt en poudre.
Aux remparts de Paris, Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner;
De cent chaînes d'airain ſon bras va m'enchaîner.
C'eſt à toi d'arrêter ce torrent dans ſa courſe.
Va de tant de hauts faits empoiſonner la ſource.
Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe, abattu;
Va dompter ſon courage au ſein de la vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'univers,
Fuyant devant Auguſte, & te ſuivant ſur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'Empire du Monde?
Henri te reſte à vaincre, après tant de guerriers;
Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers;
Va du myrthe amoureux ceindre ſa tête altière;
Endors entre tes bras ſon audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoutien.
Viens, ma cauſe eſt la tienne, & ton règne eſt le mien.
Ainſi parlait ce monſtre, & la voûte tremblante
Répétait les accens de ſa voix effrayante.

L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un ſouris fier & doux répond à ſes fureurs.
Il s'arme cependant de ſes flèches dorées;
Il fend des vaſtes cieux les voûtes azurées;
Et, précédé des Jeux, des Grâces, des Plaiſirs,
Il vôle aux champs Français ſur l'aîle des Zéphyrs.
Dans ſa courſe, d'abord il découvre avec joie
Le faible Simoïs, & les champs où fut Troie (3).
Il rit en contemplant, dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ſes mains conſumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.
Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduiſit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuſe,
Dans les champs de Provence il vôle vers Vaucluſe *b*),
Aſyle encor plus doux, lieux où, dans ſes beaux jours,
Pétrarque ſoupira ſes vers & ſes amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.

---

b) VAUCLUSE, *Valliſclauſa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le ſéjour que fit Pétrarque dans les environs. On voit même encore près de ſa ſource une maiſon qu'on appelle la maiſon de Pétrarque.

Par ſes adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane *c*) y ſont encor tracés.
Sur ſa tombe, en paſſant, les Plaiſirs & les Grâces
Répandirent les fleurs qui naiſſaient ſur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi, près d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſait pour un moment repoſer ſon tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guérêts,
Pourſuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour ſent, à ſa vue, une joie inhumaine;
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne;
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle; on voit ſoudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages,
De verſer ces torrens ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les Aquilons, à ſes ordres fidèles,
Dans les cieux obſcurcis ont déployé leurs aîles;
La plus affreuſe nuit ſuccède au plus beau jour;
La Nature en gémit, & reconnaît l'Amour.
Dans les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide:

---

c) ANET fut bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, dont les chiffres ſont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'eſt pas loin de la plaine d'Ivry.

L'Amour, en ce moment, allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des ſiens, le Roi, dans ces bois ſombres,
Suit cet aſtre ennemi, brillant parmi les ombres;
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux, dont la vapeur maligne & paſſagère,
Conduit au précipice, à l'inſtant qu'elle éclaire.
Depuis peu la Fortune en ces triſtes climats
D'une illuſtre mortelle avoit conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquile & ſolitaire,
Loin du bruit des combats, elle attendait ſon père,
Qui, fidèle à ſes Rois, vieilli dans les hazards,
Avait du grand Henri ſuivi les étendards.
D'Eſtrée *d*) était ſon nom; la main de la Nature
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas (4),
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante & moins belle à Tarſe on vit paraître
Celle *e*) qui des Romains avait dompté le maître,

---

d) GABRIELLE D'ESTRÉES, d'une ancienne maiſon de Picardie, fille & petite-fille d'un grand-Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Ducheſſe de Beaufort, &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles; il ſe dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il ſe déguiſa en payſan, paſſa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle, non ſans courir riſque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'hiſtoire des amours du grand Alcandre, écrite par une Princeſſe de Conti.

e) CLÉOPATRE allant à Tarſe, où Antoine l'avait

Lorſque les habitans des rives du Cydnus,
L'encenſoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des paſſions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux;
Semblable en ſon printems à la roſe nouvelle,
Qui renferme, en naiſſant, ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ſerein.
L'Amour, qui cependant s'apprête à la ſurprendre,
Sous un nom ſuppoſé vient près d'elle ſe rendre;
Il paraît ſans flambeau, ſans flèches, ſans carquois;
Il prend d'un ſimple enfant la figure & la voix.
On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il gliſſait dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un deſir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
L'Amour s'applaudiſſait en la voyant ſi belle;

---

mandée, fit ce voyage ſur un vaiſſeau brillant d'or, & orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or & de ſoie. Cléopâtre était habillée, comme on repréſentait alors la Déeſſe Vénus; ſes femmes repréſentaient les Nymphes & les Grâces; la poupe & la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguiſés en Amours. Elle avançait dans cet équipage ſur le fleuve Cydnus, au ſon de mille inſtrumens de muſique. Tout le peuple de Tarſe la prit pour la Déeſſe. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au-devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, & en devint éperdûment amoureux. (PLUTARQUE).

Que n'eſpérait-il point, aidé de tant d'appas ?
Au-devant du Monarque il conduiſit ſes pas (5).
L'art ſimple, dont lui-même a formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits l'effet de la nature.
L'or de ſes blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge, & ſes tréſors naiſſans;
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche & triſte auſtérité,
Qui fait fuir les Amours, & même la Beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflamme les deſirs,
Et, de qui la peut vaincre, augmente les plaiſirs.
Il fait plus; (à l'Amour tout miracle eſt poſſible :)
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrthes enlacés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe;
Les amans fortunés, pleins d'une douce ivreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour, dans tous ces lieux, fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les cœurs y ſoupirent :
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent;

Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le moiſſonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiette, & pouſſe des ſoupirs;
Son cœur eſt étonné de ſes nouveaux deſirs;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe, en ſoupirant, ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui, la bergère, oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pu faire d'Eſtrée?
Par un charme indomptable elle était attirée;
Elle avait à combattre, en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon cœur, un Héros, & l'Amour.
Quelque tems de Henri la valeur immortelle
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle:
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & ſon ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée (6).
Loin de lui cependant tous ſes Chefs étonnés
Se demandent leur Prince, & reſtent conſternés.
Ils tremblaient pour ſes jours: aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût, dans ce moment, dû craindre pour ſa gloire:
On le cherchait en vain; ſes ſoldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui, ſemblaient déja vaincus.
Mais le Génie heureux qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas long-tems ſa dangereuſe abſence.

Il deſcendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte hémiſphère,
Pour y trouver un Sage, il regarda la terre;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrés;
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence,
Où du ſoldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'Ange heureux des Français fixa ſon vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay; c'était pour nous inſtruire;
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire,
Ainſi qu'elle guida, chez des peuples païens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des Chrétiens.
Non moins prudent ami que Philoſophe auſtère,
Mornay ſut l'art diſcret de reprendre & de plaire.
Son exemple inſtruiſait bien mieux que ſes diſcours;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours.
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour, & ſon ſouffle infecté
N'altéra de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée
Un cryſtal toujours pur, & des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornay, conduit par la Sageſſe,
Part, & vôle en ces lieux où la douce Molleſſe

Retenait dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maitriſait les deſtins.
L'Amour, à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire ;
Les plaiſirs, qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageaient ſes momens & rempliſſaient ſes jours.
L'Amour, au milieu d'eux, découvre avec colère,
A côté de Mornay, la Sageſſe ſévère ;
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur :
Mais Mornay mépriſait ſa colère & ſes charmes ;
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſaient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrthe amoureux, aſyle du myſtère,
D'Eſtrée à ſon amant prodiguait ſes appas ;
Il languiſſait près d'elle, il brûlait dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes ;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui ſont les plaiſirs des amans :
Ils ſentaient cette ivreſſe & ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres Plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins déſarmaient ce Héros :
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,

Et riait, en tenant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.
La Diſcorde de loin inſulte à ſa faibleſſe;
Elle exprime, en grondant, ſa barbare allégreſſe.
Sa fière activité ménage ces inſtans:
Elle court de la Ligue irriter les ſerpens;
Et, tandis que Bourbon ſe repoſe & ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.
Enfin dans ces jardins, où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paraître: il le voit & rougit.
L'un de l'autre, en ſecret, ils craignaient la préſence.
Le Sage, en l'abordant, garde un morne ſilence;
Mais ce ſilence même, & ſes regards baiſſés
Se font entendre au Prince, & s'expliquent aſſez.
Sur ce viſage auſtère, où régnait la triſteſſe,
Henri lut aiſément ſa honte & ſa faibleſſe.
Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le ſoin (7).
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère;
Qui m'apprend mon devoir eſt trop ſûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi;
Je t'ai vu, c'en eſt fait, & tu me rends à moi:
Je reprends ma vertu, que l'Amour m'a ravie:
De ce honteux repos fuyons l'ignominie:
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné:
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la Gloire;

Et bientôt, vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornay connut ſon Maître.
C'eſt vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous, de la France entière auguſte défenſeur,
Vous, vainqueur de vous-même, & roi de votre cœur;
L'Amour à votre gloire ajoûte un nouveau luſtre:
Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre.
Il dit: le Roi s'appréte à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ſes adieux!
Plein de l'aimable objet, qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs, il en verſait encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.
Il part; en ce moment d'Eſtrée évanouie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts;
L'Amour, qui l'apperçoit, jette un cri dans les airs:
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à ſon Empire une Nymphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient, dans la France, allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras; & bientôt cette Amante
R'ouvre, à ſa douce voix, ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon Amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle;

D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
Mornay, toujours ſévère, & toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon Maître trop ſenſible.
La Force & la Vertu leur montrent le chemin;
La Gloire les conduit les lauriers à la main;
Et l'Amour indigné, que le Devoir ſurmonte,
Va cacher, loin d'Anet, ſa colère & ſa honte.

VARIANTES
RECUEILLIES
PAR L'ABBÉ LENGLET.

CHANT NEUVIÈME.

(1) Au lieu des huit vers ſuivans, on trouve dans l'édition de 1723, ceux que voici :

Dans ces climats charmans habite l'Indolence.
Les peuples pareſſeux, ſéduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
Leurs corps appeſantis qu'énerve le repos.
Dans un loiſir profond, aux ſoins inacceſſible,
La Molleſſe entretient un ſilence paiſible.
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les ſons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille Amans, &c.

(2) Voici comme l'édition de 1723, a mis ces deux vers :

Sans ceſſe armé de traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre.

(3) L'édition de 1723, met ainſi ce vers :

La campagne où jadis on vit les murs de Troie.

(4) Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de 1723.

Jamais rien de plus beau ne parut ſous les cieux,
Et ſeule elle ignorait le pouvoir de ſes yeux.

(5) Voici ce que met l'édition de 1723, au lieu de ce vers, & de quelques-uns des ſuivans :

Au devant du Monarque, il conduiſit ſes pas :
Armé de tous ſes traits, préſent à l'entrevue,
Il allume en leur âme une crainte inconnue,
Leur inſpire ce trouble & ces émotions
Que forment, en naiſſant, les grandes paſſions.

(6) *N'aime, ne voit, n'entend, &c.*

Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723 :

C'eſt alors que l'on vit dans les bras du Repos,
Les folâtres Plaiſirs déſarmer ce Héros ;
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait, en voyant dans ſes débiles mains,
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des humains.
Tandis que de l'Amour Henri goûtait les charmes,
Son abſence en ſon camp répandait les alarmes,
Et ſes Chefs étonnés, ſes ſoldats abattus, &c.

(7) Ces deux vers ſont ainſi dans l'édition de 1723 :

Tout autre eût, d'un cenſeur, haï le front ſévère.
Cher ami, dit le Roi, tu ne peux me déplaire.
Viens, le cœur de ton Prince, &c.

ARGUMENT

DU

CHANT DIXIÈME.

RETOUR du Roi à ſon Armée : il recommence le Siège. Combat ſingulier du Vicomte de Turenne, & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans qu'il aſſiège. Le Ciel récompenſe enfin ſes vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, & la guerre eſt finie.

TAYLOR INST.
OXFORD

La Henriade Chant X.

Ch Eisen Inv. *Gravé par Noel le Mire 1751.*

CHANT DIXIÈME.

Ces momens dangereux, perdus dans la molleſſe (1),
Avaient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enivré.
Leur eſpoir les trompait ; Bourbon, que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Patis épouvanté revit ſes étendards ;
Le Héros reparut aux pieds de ſes remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put ſe réſoudre,
Quand l'Ange de la France, appaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur, & ſuſpendit ſes coups.
Déja le camp du Roi jette des cris de joie ;
D'un œil d'impatience il dévorait ſa proie.
Les Ligueurs, cependant, d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous raſſemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encore appris à nous cacher ;
L'ennemi vient à nous, c'eſt-là qu'il faut marcher,
C'eſt-là qu'il faut porter une fureur heureuſe :
Je connais des Français la fougue impétueuſe ;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu ;
Souvent le déſeſpoir a gâgné des batailles :
J'attends tout de nous ſeuls, & rien de nos murailles.

Héros qui m'écoutez, vôlez aux champs de Mars;
Peuple qui nous ſuivez, vos Chefs ſont vos remparts.
Il ſe tut à ces mots; les Ligueurs en ſilence
Semblaient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut, en frémiſſant, leur crainte & leur refus.
Eh bien! pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers; ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.
De Paris, à l'inſtant, il fait ouvrir la porte;
Du Peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte;
Il s'avance: un Hérault, miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du Roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix: Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire:
D'Aumale vous attend; ennemis, paraiſſez.
Tous les Chefs, à ces mots, d'un beau zèle pouſſés,
Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage:
Tous briguaient près du Roi cet illuſtre avantage;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence;
Combats pour ton pays, pour ton Prince, & pour toi,
Et reçois, en partant, les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots, lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée.

Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux :
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit ; le Roi l'embraſſe, & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ſes yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangèrent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent :
Chacun, dans l'un des deux, voyant ſon défenſeur,
Du geſte & de la voix excitait ſa valeur.
Cependant, ſur Paris, s'élevait un nuage,
Qui ſemblait apporter le tonnerre & l'orage ;
Ses flancs noirs & brûlans, tout-à-coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des Enfers,
Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche,
La ſombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des combats reſpirant les fureurs,
Dieux enivrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs :
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent ;
En faveur de d'Aumale, au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même inſtant, du haut des Cieux ouverts,
Un Ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,
Couronné de rayons, nâgeant dans la lumière,
Sur des aîles de feu parcourant ſa carrière,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenait d'une main cette olive ſacrée,
Préſage conſolant d'une paix deſirée :

Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur;
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Éternel à la Mort dévorante
Livra les premiers nés d'une race inſolente.
A l'aſpect de ce glaive interdits, déſarmés,
Les monſtres infernaux ſemblent inanimés;
La Terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainſi de ſon autel teint du ſang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du DIEU des Dieux, en ſon temple apportée,
A ſes yeux éblouis l'Arche fut préſentée.
Paris, le Roi, l'Armée, & l'Enfer, & les Cieux,
Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Éclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée; &, ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Deſcends, juge ſa cauſe, & combats avec moi;
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même, & tout de ta juſtice.

D'Aumale répondit : J'attends tout de mon bras ;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats ;
En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprême ;
Tranquile au haut du Ciel il nous laiſſe à nous même ;
Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur ;
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.
Il dit : &, d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance.
Mais la trompette ſonne. Ils s'élancent tous deux ;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'inſtant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite ;
L'autre d'un pas léger ſe détourne, & l'évite :
Tantôt, plus rapprochés, ils ſemblent ſe ſaiſir ;
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir ;
On ſe plaît à les voir s'obſerver & ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre :
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné (2).
Telle on voit du Soleil la lumière éclatante
Briſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et, ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce cryſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire ;

D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne eſt plus adroit, & moins impétueux;
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur:
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, apperçoit ſa faibleſſe;
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe:
Enfin, d'un coup mortel, il lui perce le flanc;
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang:
Il tombe, & de l'Enfer tous les monſtres frémirent;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
« De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé;
» Tu l'emportes, Bourbon; notre règne eſt paſſé ».
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain;
Sa redoutable épée échappe de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche.
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris, & meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.
Cependant des ſoldats, dans les murs de Paris *a*);

a) Le Chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à S.-Denis, & ſa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue.

Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit, en tremblant, ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Étouffent leurs ſanglots, & retiennent leur plainte :
Tout ſe taît, & tout tremble : un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce ſilence augmente la terreur.
Les cris des aſſiégeans juſqu'au Ciel s'élevèrent ;
Les Chefs & les ſoldats près du Roi s'aſſemblèrent :
Ils demandent l'aſſaut : mais l'auguſte Louis (3),
Protecteur des Français, protecteur de ſon fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainſi des Élémens le moteur inviſible
Contient les Aquilons ſuſpendus dans les airs,
Et poſe la barrière où ſe briſent les mers :
Il fonde les Cités, les diſperſe en ruines,
Et les cœurs des humains ſont dans ſes mains divines.

Son duel avec le Vicomte de Turenne n'eſt qu'une fiction ; mais ces combats ſinguliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les Chartreux, entre le ſieur de Marivaux qui tenait pour les Royaliſtes, & le ſieur Claude de Marolles qui tenait pour les Ligueurs. Ils ſe battirent en préſence du peuple & de l'armée, le jour même de l'aſſaſſinat de Henri III, mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

Que n'oſent point tenter les extrêmes miſères!
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs pères.
Ce déteſtable mets *c*) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les miſères publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivaient dans l'abondance, à l'ombre des autels *d*);
Du Dieu qu'ils offenſaient atteſtant la ſouffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la conſtance.
Aux uns, à qui la Mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déja les Cieux:
Aux autres ils montraient, d'un coup-d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé ſur un Prince hérétique,
Paris bientôt ſauvé par des ſecours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promeſſes ſtériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles.
Par les Prêtres ſéduits, par les Seize effrayés,
Soumis, preſque contens, ils mouraient à leurs piés.

---

c) Ce fut l'Ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la Ligue, qui donna le conſeil de faire du pain avec des os de morts: conſeil qui fut exécuté, & qui ne ſervit qu'à avancer les jours de pluſieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faibleſſe de l'imagination humaine. Ces aſſiégés n'auraient pas oſé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'être tués, mais ils en mangeaient volontiers les os.

d) On fit la viſite, dit Mézeray, dans les logis des Eccléſiaſtiques & dans les Couvens, qui ſe trouvèrent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie!
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos aïeux nourriſſaient dans leur ſein;
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques;
Les autres, des rochers & des monts Helvétiques;
Barbares *e*), dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes;
Aux hôtes effrayés préſentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à ſa tremblante mère;
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Fait expirer en eux tout autre ſentiment;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuſe
Était l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.
Une femme, (grand Dieu! faut-il à la mémoire *f*)
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire?)

---

e) Les Suiſſes qui étaient dans Paris à la ſolde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Hiſtoriens du tems; c'eſt ſur eux ſeuls que tombe ce mot de *Barbares*, & non ſur leur nation, pleine de bon-ſens & de droiture, & l'une des plus reſpectables nations du monde, puiſqu'elle ne ſonge qu'à conſerver ſa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

f) Cette hiſtoire eſt rapportée dans tous les mémoires du

Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'oſe,
Des Ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains;
Tu le ſais, je tendais les bras à ces mutins;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne, à ſon gré, s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des déſaſtres ſi grands,
A la néceſſité, l'excuſe des Tyrans:
De mes ſujets ſéduits qu'il comble la miſère;
Il en eſt l'ennemi, j'en dois être le père.
Je le ſuis, c'eſt à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans:
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Duſſé-je, en le ſauvant, perdre mon Diadême,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le, malgré lui, de ſes vrais ennemis;
Et, ſi trop de pitié me coûte mon Empire,
Que du moins ſur ma tombe un jour on puiſſe lire:
« Henri, de ſes ſujets ennemi généreux,
» Aima mieux les ſauver que de régner ſur eux ».
Il dit *g*), & dans l'inſtant il veut que ſon armée
Approche ſans éclat de la ville affamée,

---

g) HENRI IV fut ſi bon, qu'il permettait à ſes Officiers d'envoyer (comme le dit Mézeray) des rafraîchiſſemens à leurs anciens amis & aux Dames. Les ſoldats en faiſaient autant, à l'exemple des Officiers. Le Roi avait de plus la généroſité de laiſſer ſortir de Paris preſque tous ceux qui ſe préſentaient. Par-là, il arriva effectivement que les aſſiégeans nourrirent les aſſiégés.

Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et, qu'au lieu de vengeance, on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ſes troupes obéiſſent.
Les murs, en ce moment, de peuple ſe rempliſſent:
On voit ſur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblans,
Tels qu'on feignait jadis que des Royaumes ſombres
Les Mages, à leur gré, faiſaient ſortir les Ombres,
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelait les Enfers, & les Mânes errans.
Quel eſt de ces mourans l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-méme.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenſeurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs perſécuteurs.
Tous ces évènemens leurs ſemblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inſtrumens des cruautés du ſort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.
Sont-ce-là, diſaient-ils, ces monſtres ſi cruels?
Eſt-ce-là ce tyran ſi terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant c'eſt la brillante image;
C'eſt un Roi bienfaiſant, le modèle des Rois;
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance!

Trop dignes du trépas, dont il nous a ſauvés;
Conſacrons-lui ces jours qu'il nous a conſervés.
De leurs cœurs attendris tel était le langage:
Mais qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui, quelquefois s'élève, & retombe toujours?
Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui conſumaient la France,
Vont ſe montrer en pompe à ce peuple abattu.
« Combattans ſans courage, & Chrétiens ſans vertu,
» A quel indigne appas vous laiſſez-vous ſéduire?
» Ne connaiſſez-vous plus les palmes du martyre?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu, du haut des Cieux, nous montre la Couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne:
» Dans ſa coupable ſecte il veut nous réunir:
» De ſes propres bienfaits ſongeons à le punir.
» Sauvons nos temples ſaints de ſon culte hérétique »,
C'eſt ainſi qu'ils parlaient, & leur voix fanatique,
Maitreſſe du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faiſait taire la voix;
Et, déja quelques-uns reprenant leur furie,
S'accuſaient en ſecret de lui devoir la vie.
A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis, qui, du plus haut de la voûte divine,
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,

Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis (5),
Et que le Roi des Rois adopterait ſon fils.
Auſſi-tôt de ſon cœur il chaſſa les alarmes;
La Foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes;
Et la douce Eſpérance, & l'Amour paternel,
Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Éternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
Dieu mit, avant les tems, ſon trône inébranlable.
Le Ciel eſt ſous ſes pieds; de mille aſtres divers
Le cours, toujours réglé, l'annonce à l'univers.
La Puiſſance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis & diviſés compoſent ſon eſſence.
Ses Saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enivrés à jamais,
Pénétrés de ſa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent, à l'envi, ſa Majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'univers il commet les deſtins.
Il parle, & de la terre ils vont changer la face;
Des Puiſſances du ſiècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.
Ce ſont eux dont la main, frappant Rome aſſervie,
Aux fiers enfans du Nord a livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solyme aux Ottomans.
Tout Empire eſt tombé, tout peuple eut ſes tyrans:
Mais cette impénétrable & juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence;

Quelquefois ſa bonté, favorable aux humains,
Met le ſceptre des Rois dans d'innocentes mains.
Le père des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante :
Père de l'univers, ſi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les Peuples & les Rois,
Vois le peuple Français à ſon Prince rebelle ;
S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidèle.
Aveuglé par ſon zèle, il te déſobéit,
Et penſe te venger, alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre ;
Avec tant de vertus, n'as-tu formé ſon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A ſon Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?
Ah ! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connaître :
Donne à l'Égliſe un fils, donne à la France un Maître.
Des Ligueurs obſtinés confonds les vains projets,
Rends les ſujets au Prince, & le Prince aux ſujets ;
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice.
L'Éternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer,
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer,
A ſa divine voix les aſtres s'ébranlèrent ;
La terre en treſſaillit, les Ligueurs en tremblèrent.

Le Roi qui dans le Ciel avait mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſait pour lui.
Soudain la Vérité, ſi long-tems attendue,
Toujours chère aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du Roi, deſcend du haut des Cieux:
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux:
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent:
Bientôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin ſa lumière immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion (6)
Eſt au-deſſus de l'homme, & confond la raiſon.
Il reconnaît l'Égliſe ici-bas combattue,
L'Égliſe toujours une, & par-tout étendue,
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.
Son cœur obéiſſant ſe ſoumet, s'abandonne
A ces myſtères ſaints dont ſon eſprit s'étonne.
Louis, dans ce moment qui comble ſes ſouhaits;
Louis, tenant en main l'olive de la paix;
Deſcend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.

Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à ſa voix ;
Il entre *h*), au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes.
Les Prêtres ſont muets ; les Seize, épouvantés,
En vain cherchent, pour fuir, des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour ſalutaire,
Reconnaît ſon vrai Roi, ſon Vainqueur & ſon Père.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Juſtement déſarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit ;
Et, ſoumettant enfin ſon cœur & ſes Provinces,
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des Princes.

---

h) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, & Henri IV n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait Catholique en Juillet 1593 ; mais il a fallu rapprocher ces trois grands évènemens, parce qu'on écrivait un poëme, & non une hiſtoire.

FIN.

VARIANTES
RECUEILLIES
PAR L'ABBÉ LENGLET.

CHANT DIXIÈME.

(1) *Ces momens dangereux, &c.*

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723.

Le tems vôle, & ſa perte eſt toujours dangereuſe.
En vain du grand Bourbon la main victorieuſe
Fit dans les champs d'Ivry triompher ſa vertu;
Négliger ſes lauriers, c'eſt n'avoir point vaincu.
Ces jours, ces doux momens perdus dans la molleſſe,
Rendaient aux ennemis l'audace & l'allégreſſe.
Déja dans leur aſyle oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

(2) Tous ces vers n'étaient pas dans les premières éditions.

(3) *Ils demandaient l'aſſaut, &c.*

Au lieu de ce vers, & des neuf qui le ſuivent, voici ce que met l'édition de 1723.

Mais d'un peuple barbare ennemi généreux,
Henri retint ſes traits déja tournés ſur eux;
Il voulait les ſauver de leur propre furie:
Haï de ſes ſujets, il aimait ſa patrie;

Armé pour les punir, prompt à les épargner, &c.

(4) *Mais le faux zèle, hélas! &c.*

Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1723.

Mais il ne prévit pas, en cette occaſion,
Ce que pouvaient les Seize & la Religion.

(5) Au lieu de ce vers, & des treize qui ſuivent, il y avait dans l'édition de 1727.

Malgré tant de clameurs & de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux, &c.
Par des coups effrayans ſouvent ce Dieu jaloux
A, ſur les Nations, étendu ſon courroux;
Mais toujours, pour le Juſte, il eut des yeux propices:
Il le ſoutient lui-méme au bord des précipices,
Épure ſa vertu dans les adverſités,
Combat pour ſa défenſe, & marche à ſes côtés.

Et quelques vers après.

Enfin les tems affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le Ciel avait prédits;
Le ſaint Roi, qui, du haut de la voûte divine,
Veillait ſur le Héros dont il eſt l'origine,
Touché de ſa vertu, ſaiſi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Éternel apporte ſes douleurs.

Mais l'Auteur a eu raiſon de les changer.

(6) Il y avait dans l'édition de 1727.

Il abjure avec foi ces dogmes ſéducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux Docteurs.

FIN DES VARIANTES.

AUTRES NOTES
TIRÉES DE L'ÉDITION
DE L'ABBÉ LENGLET,
Et de quelques Éditions précédentes.

CHANT PREMIER.

Vers 30, Page 44.

Les peuples à ſes pieds, &c.

LE Duc d'Anjou fut élu Roi de Pologne, par les mouvemens que ſe donna Jean de *Montluc*, Évêque de Valence, Ambaſſadeur de France en Pologne; & Henri n'alla qu'à regret recevoir cette Couronne: mais ayant appris, en 1574, la mort de ſon frère, il ne tarda point à revenir en France.

Vers 35, Page 44.

Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon.

La note de l'édition de 1723 eſt très-étendue, & contient même beaucoup de vérités & de curioſités hiſtoriques.

Maugiron, Saint-Maigrin, Joyeuſe & d'Eſpernon.

C'étaient eux qu'on appelait les Mignons de Henri III. S. Luc, Livarot, Villequier, Duguaſt, & ſur-tout Quélus, eurent part auſſi & à ſa faveur & à ſes débauches. Il eſt certain qu'il eut pour ce dernier une paſſion capable des plus grands excès. Dans ſa première jeuneſſe on lui avait déja reproché ſes goûts; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même Duc de Guiſe, qu'il fit depuis tuer à Blois. Le Docteur Boucher, dans ſon livre, *De juſtâ Henrici*

Tertii abdicatione, oſe avancer que la haîne de Henri III pour le Cardinal de Guiſe, n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait eſſuyés dans ſa jeuneſſe: mais ce conte reſſemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher eſt rempli.

Henri III mêlait avec ſes Mignons la Religion à la débauche; il faiſait avec eux des retraites, des pélerinages, & ſe donnait la diſcipline. Il inſtitua la Confrérie de la mort, ſoit pour la mort d'un de ſes Mignons, ſoit pour celle de la Princeſſe de Condé, ſa maîtreſſe; les Capucins & les Minimes étaient les Directeurs des Confrères, parmi leſquels il admit quelques Bourgeois de Paris; ces Confrères étaient vétus d'une robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans une autre Confrérie toute contraire, qui était celle des Pénitents blancs, il n'admit que ſes Courtiſans. Il était perſuadé, auſſi-bien que certains Théologiens de ſon tems, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude: on tient que les ſtatuts de ces Confrères, leurs habits, leurs règles, étaient des emblêmes de ſes amours, & que le poète Deſportes, Abbé de Tyron, l'un des plus fins Courtiſans de ce tems-là, les avait expliqués dans un livre, qu'il jeta depuis au feu.

Henri III vivait, d'ailleurs, dans la molleſſe & dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchait avec des gants d'une peau particulière, pour conſerver la beauté de ſes mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de ſa Cour; il mettait ſur ſon viſage une pâte préparée, & une eſpèce de maſque par deſſus: c'eſt ainſi qu'en parle le livre des Hermaphrodites, qui circonſtancie les moindres détails ſur ſon coucher, ſur ſon lever, & ſur ſes habillemens. Il avait une exactitude ſcrupuleuſe ſur la propreté dans la parure: il était ſi attaché à ces petiteſſes, qu'il chaſſa un jour le Duc d'Eſpernon de ſa préſence, parce qu'il s'était préſenté devant lui ſans eſcarpins blancs & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron, Baron d'Ampus, dont il eſt ici queſtion, était l'un des Mignons pour qui Henri III eut le plus de faibleſſe: c'était un jeune homme d'un grand courage & d'une grande eſpérance. Il avait fait de fort belles actions au ſiège d'Iſſoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette diſgrace lui laiſſait encore aſſez de charmes pour être infiniment du goût du Roi; on le comparait à la Princeſſe d'Éboli, qui étant borgne comme lui, était dans le même tems maîtreſſe de Philippe II, Roi d'Eſpagne. On dit que ce fut pour cette Princeſſe & pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvelés depuis.

Lumine Acon dextro, capta eſt Leonida ſiniſtro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos.
Parve puer, lumen, quod habes, concede puellæ;
Sic tu cæcus Amor, ſic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27 d'Avril 1578, en ſervant Quélus dans ſa querelle.

Paul Stuard de Cauſſade de Saint-Maigrin, Gentil-homme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Henri III autant que Quélus & Maugiron, & mourut d'une manière auſſi tragique; il fut aſſaſſiné le 21 Juillet de la même année, dans la rue S.-Honoré, ſur les onze heures du ſoir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boiſſy, où étaient morts ſes deux amis, & il y mourut le lendemain de 34 bleſſures qu'il avait reçues la veille. Le Duc de Guiſe le Balafré fut ſoupçonné de cet aſſaſſinat, parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la Ducheſſe de Guiſe. Les mémoires du tems rapportent que le Duc de Mayenne fut reconnu parmi les aſſaſſins, à ſa barbe large & à ſa main faite en épaule de mouton. Le Duc de Guiſe ne paſſait pourtant point pour un homme trop ſévère ſur la conduite de ſa femme, & il n'y a pas d'apparence que le Duc de Mayenne, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, ſe fût avili juſqu'à ſe mêler dans une troupe de vingt aſſaſſins pour tuer un ſeul homme.

Le Roi baiſa Saint-Maigrin, Quélus & Maugiron après leur mort, les fit râſer, & garda leurs blonds cheveux; il ôta de ſa main à Quélus des boucles d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'Étoile dit que ces trois Mignons moururent ſans aucune Religion, Maugiron en blaſphémant, Quélus en diſant à tout moment: Ah! mon Roi, mon Roi! *ſans dire un ſeul mot de Jéſus-Chriſt, ni de la Vierge.* Ils furent enterrés à S.-Paul; le Roi leur fit élever dans cette Égliſe trois tombeaux de marbre, ſur leſquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en proſe & en vers, en latin & en Français; on y comparait Maugiron à Horatius-Coclès & à Annibal, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne ſe trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées ſous le règne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur eſt l'épitaphe de Quélus.

Non injuriam, ſed mortem patienter tulit:

Il ne put ſouffrir un outrage,
Et ſouffrit conſtamment la mort.

(*Tiré de l'édition de 1723.*)

Vers 39, Page 45.

Des Guiſes cependant, &c.

C'étaient deux frères, l'un Henri, Duc de Guiſe, fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot, & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III, en 1588. L'autre était Louis de Lorraine, Cardinal de Guiſe, tué à Blois auſſi-bien que ſon frère. Le Duc de Guiſe ſurtout était le Chef de la Ligue, & contraignit Henri III d'abandonner & le Louvre & Paris, à la journée des Barricades. C'eſt ce qui eſt exprimé par le quarante-ſixième vers: *Du Louvre, &c.*

Vers 149, Page 49.

Comme le nom de M. de Sully ſe trouve dans l'édition de 1723, je place ici une remarque fort curieuſe ſur ce Seigneur, que M. de Voltaire y avait jointe.

On a choiſi, dit M. de Voltaire, le Duc de Sully, parce qu'il était de la Religion prétendue Réformée, qu'il fut toujours inſéparablement attaché à ſa Religion & à ſon Maître, & que depuis même il alla Ambaſſadeur en Angleterre. Il naquit à Roſny, en 1559, & mourut à Villebon, en 1641. Ainſi il avait vu Henri II & Louis XIV. Il fut grand-Voyer & grand-Maître de l'Artillerie, grand-Maître des ports de France, Surintendant des finances, Duc & Pair & Maréchal de France. C'eſt le ſeul homme à qui on ait jamais donné le bâton de Maréchal, comme une marque de diſgrâce. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-Maître de l'Artillerie, que la Reine Régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, & encore meilleur Miniſtre, incapable de tromper le Roi, & d'être trompé par les Financiers; il fut inflexible pour les Courtiſans, dont l'avidité eſt inſatiable, & qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appellaient le *Négatif*, & l'on diſait que le mot de *oui* n'était jamais dans ſa bouche. Avec cette vertu ſévère, il ne plut jamais qu'à ſon Maître, & le moment de la mort de Henri IV, fut celui de ſa diſgrâce. Le Roi Louis XIII le fit revenir à la Cour quelques années après, pour lui

demander ſes avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes Courtiſans, qui gouvernaient Louis XIII, voulurent, ſelon l'uſage, donner des ridicules à ce vieux Miniſtre, qui reparaiſſait dans une jeune Cour avec des habits & des airs de mode paſſés depuis long-tems. Le Duc de Sully, qui s'en apperçut, dit au Roi : Sire, quand le Roi votre père, de glorieuſe mémoire, me faiſait l'honneur de me conſulter, nous ne commencions à parler d'affaire, qu'au préalable on n'eût fait paſſer dans l'antichambre les baladins & les bouffons de la Cour.

Il compoſa dans la ſolitude de Sully des mémoires, dans leſquels règne un air d'honnête-homme, avec un ſtyle naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de ſa façon, qui ne valent pas plus que ſa proſe. Voici ceux qu'il compoſa en ſe retirant de la Cour, ſous la Régence de Marie de Médicis.

Adieu maiſons, châteaux, armes, canons du Roi ;
Adieu conſeils, tréſors dépoſés à ma foi ;
Adieu munitions, adieu grands équipages,
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages ;
Adieu faveurs, grandeurs ; adieu le tems qui court ;
Adieu les amitiés & les amis de Cour, &c.

Il ne voulut jamais changer de Religion ; cependant il fut des premiers à conſeiller à Henri IV d'aller à la Meſſe. Le Cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le Calviniſme, il lui répondit : Je me ferai Catholique, quand vous aurez ſupprimé l'Évangile ; car il eſt ſi contraire à l'Égliſe Romaine, que je ne peux pas croire que l'un & l'autre aient été inſpirés par le même Eſprit.

Le Pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges ſur la ſageſſe de ſon Miniſtère ; le Pape finiſſait ſa lettre comme un bon Paſteur ; par prier Dieu qu'il ramenât ſa brebis égarée, & conjurait le Duc de Sully de ſe ſervir de ſes lumières pour entrer dans la bonne voie. Le Duc lui répondit ſur le même ton ; il l'aſſura qu'il priait Dieu tous les jours pour la converſion de Sa Sainteté. Cette lettre eſt dans ſes mémoires. (*Tiré de l'édit. de 1723.*) Mais la ſubſtitution du nom de Mornay, que le Poëte a mis à la place de celui de Sully, a obligé l'Auteur d'y mettre une autre remarque, qu'on trouve dans les variantes, p. 63, & dans les notes, p. 49.

Vers 293, Page 55.

En voyant l'Angleterre, en ſecret il admire, &c.

Dans l'édition de 1723, la rencontre du Vieillard ſe fait en Angleterre, au-lieu que dans les autres éditions elle ſe fait dans l'île de Jerſey; & voici la note de M. de Voltaire ſur cet endroit, dans ſon édition de 1723, qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cet épiſode, peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainſi le menſonge à la vérité, dans une hiſtoire ſi récente; que les ſavans dans l'hiſtoire de France en doivent être choqués, & les ignorans peuvent être induits en erreur; que, ſi les fictions ont droit d'entrer dans un poème épique, il faut que le lecteur les reconnaiſſe aiſément pour telles; que, quand on perſonnifie les paſſions, que l'on peint la Politique & la Diſcorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant Henri IV, &c. perſonne ne peut être trompé à ces peintures; mais que, lorſque l'on voit Henri IV paſſer la mer pour demander du ſecours à une Princeſſe de ſa Religion, on peut croire facilement que ce Prince a fait effectivement ce voyage; qu'en un mot un tel épiſode doit être moins regardé comme une imagination de poète, que comme un menſonge d'Hiſtorien.

Ceux qui ſont du ſentiment contraire, peuvent oppoſer à ces raiſons, que non-ſeulement il eſt permis à un Poète d'altérer l'hiſtoire dans les faits, qui ne ſont pas des faits principaux, mais qu'il eſt impoſſible de ne le pas faire; qu'il n'y a jamais eu d'évènement dans le monde tellement diſpoſé par le hazard, qu'on pût en faire un poème épique ſans y rien changer; qu'il ne faut pas avoir plus de ſcrupule dans le poème, que dans la tragédie, où l'on pouſſe beaucoup plus loin la liberté de ces changemens: car ſi l'on était trop ſervilement attaché à l'hiſtoire, on tomberait dans le défaut de Lucain, qui a fait une gazette en vers, au lieu d'un poème épique. A la vérité, il ſerait ridicule de tranſporter des évènemens principaux & dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la S.-Barthélemi avec les Barricades. Mais l'on peut bien faire paſſer ſecrettement Henri IV en Angleterre, ſans que ce voyage, qu'on ſuppoſe ignoré des Pariſiens mêmes, change en rien la ſuite des évènemens hiſtoriques. Les mêmes Lecteurs qui ſont choqués qu'on lui faſſe faire un trajet de mer de quelques lieues, ne ſeraient point étonnés qu'on le fît aller en

Guyenne, qui eſt quatre fois plus éloignée. Que ſi Virgile a fait venir en Italie Énée, qui n'y alla jamais; s'il l'a rendu amoureux de Didon, qui vivait trois-cents ans après lui; on peut ſans ſcrupule faire rencontrer enſemble Henri IV & la Reine Élizabeth, qui s'eſtimaient l'un l'autre, & eurent toujours un grand deſir de ſe voir. Virgile, dira-t-on, parlait d'un tems très-éloigné : il eſt vrai; mais ces évènemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade & l'hiſtoire de Carthage étaient auſſi familières aux Romains, que nous le ſont les hiſtoires les plus récentes : il eſt auſſi permis à un Poète Français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à Virgile de ſe tromper de trois-cents ans. Enfin ce mélange de l'Hiſtoire & de la Fable eſt une regle établie & ſuivie, non-ſeulement dans tous les Poèmes, mais dans tous les Romans. Ils ſont remplis d'aventures, qui, à la vérité, ne ſont pas rapportées dans l'Hiſtoire, mais qui ne ſont pas démenties par elle. Il ſuffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un tems, où l'Hiſtoire ne donne point à ce Prince d'autres occupations. Or il eſt certain, qu'après la mort des Guiſes, Henri a pu faire ce voyage, qui n'eſt que de quinze jours au plus, & qui peut aiſément être de huit. D'ailleurs cet épiſode eſt d'autant plus vraiſemblable, que la Reine Élizabeth envoya effectivement ſix mois après à Henri le Grand, quatre mille Anglais; de plus, il faut remarquer qu'il n'y a que Henri IV, le Héros du Poème, qui puiſſe conter dignement l'hiſtoire de la Cour de France, & qu'il n'y a guère qu'Élizabeth qui puiſſe l'entendre. Enfin, il s'agit de ſavoir ſi les choſes que ſe diſent Henri IV & la Reine Elizabeth, ſont aſſez bonnes pour excuſer cette fiction dans l'eſprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriſer ceux qui l'approuvent.

Vers 313, Page 56.

Aux murs de Weſtminſter.

C'était anciennement une Abbaye & une ville unie à celle de Londres, & où il y a maintenant un Chapitre de Chanoines. (*Voyez au Poème la note h.*)

Vers 331, Page 57.

Du vainqueur des Anglais il apperçoit la Tour.

La Tour de Londres eſt un vaſte bâtiment flanqué de pluſieurs tours, bâti ſur les bords de la Tamiſe par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie, & depuis Roi d'Angleterre. C'eſt dans ce vieux château qu'eſt l'arſenal, la garde des archives de la Couronne, la monnaie, & même la priſon des criminels d'État. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*)

CHANT SECOND.

Vers 5, Page 67.

Je ne décide point, &c.

QUELQUES lecteurs, peu attentifs, pourront s'effaroucher de la hardieſſe de ces expreſſions. Il eſt juſte de ménager ſur cela leur ſcrupule, & de leur faire conſidérer que les mêmes paroles, qui ſeraient une impiété dans la bouche d'un Catholique, ſont très-ſéantes dans celle d'un Roi de Navarre. Il était alors Calviniſte; beaucoup de nos Hiſtoriens même nous le peignent flottant entre les deux Religions; & certainement, s'il ne jugeait de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait ſe défier des deux cultes, qui n'étaient ſoutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce poème pour un homme de bien qui cherche de bonne-foi à s'éclaircir; par-là on ſatisfait à l'obligation de tout Écrivain, qui doit être moral & inſtructif. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Vers 88, Page 71.

Mon père malheureux, à la Cour enchaîné.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, père du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé; il était Huguenot, & ſa femme Catholique. Ils changèrent tous deux de Religion preſqu'en même tems.

Jeanne d'Albret fut depuis Huguenote opiniâtre; mais Antoine chancela toujours dans ſa Catholicité, juſques-là même qu'on douta dans quelle Religion il mourut. Il porta les armes contre les Proteſtans, qu'il aimait; & ſervit Catherine de Médicis, qu'il déteſtait.

Il ſongea à la Régence après la mort de François II. La Reine-Mère l'envoya chercher : « Je ſais, lui dit-elle, » que vous prétendez au Gou» vernement, je veux que vous » me le cédiez tout à l'heure » par un écrit de votre main, » & que vous vous engagiez à » me remettre la Régence, ſi » les États vous la déferent ». Antoine de Bourbon donna l'écrit que la Reine lui demandait, & ſigna ainſi ſon déshonneur. C'eſt à cette occaſion que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manuſcrits de M. le Premier Préſident de Meſmes;

Marc-Antoine, qui pouvait être
Le plus grand Seigneur & le Maître
De ſon pays, s'oublia tant,
Qu'il ſe contenta d'être Antoine;
Servant lâchement une Royne.
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuſe conjuration d'Amboiſe, un nombre infini de Gentils-hommes vinrent offrir leurs ſervices & leurs vies à Antoine de Navarre : il ſe mit à leur tête; mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grâce pour eux. Songez ſeulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux Capitaine; la nôtre eſt au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de 44 ans d'un coup d'arquebuſe, reçu dans l'épaule gauche au ſiége de Rouen où il commandait. Sa mort arriva le 17 Novembre 1562, le trente cinquième jour de ſa bleſſure. L'incertitude qu'il avait eue pendant ſa vie, le troubla dans ſes derniers momens : & quoiqu'il eût reçu ſes Sacremens ſelon l'uſage de l'Égliſe Romaine, on douta s'il ne mourut point Proteſtant. Il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le tems qu'il piſſait. Auſſi lui fit-on cette épitaphe.

Ami Français, le Prince ici giſſant
Vécut ſans gloire, & mourut en piſſant.

Il y en a une dans M. le Laboureur qui reſſemble à celle-là, & finit par le même hémiſtiche. M. Jurieu aſſure que, lorſque Louis, Prince de Condé, était en priſon à Orléans, le Roi de Navarre, ſon frère, allait ſolliciter le Cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevait aſſis & couvert le Roi de Na-

varre, qui lui parlait debout, & nu-tête : je ne ſais où M. Jurieu a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Vers 93, Page 72.

Condé, qui vit en moi le ſeul fils de ſon frère.

La remarque de l'édition de 1723, eſt trop curieuſe, pour ne la pas mettre ici. La voici donc.

Louis de Condé, frère d'Antoine, Roi de Navarre, le ſeptieme & dernier des enfans de Charles de Bourbon, Duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur, & pour la gloire de leur patrie. Il fut long-tems le Chef des Réformés, & mourut, comme l'on ſait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du Comte de la Rochefoucault, ſon beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui caſſa la jambe. Ce Prince, ſans daigner ſe plaindre, s'adreſſa aux Gentils-hommes qui l'accompagnaient: Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuiſent plus qu'ils ne ſervent dans une armée. Un moment après, il leur dit, avec un bras en écharpe & une jambe caſſée: « Le Prince de Condé ne craint » point de donner la bataille, » puiſque vous le ſuivez »; & chargea dans le moment.

Brantôme dit, qu'après que le Prince ſe fut rendu priſonnier à Dargence dans cette bataille, arriva un très-honnête & très-brave Gentil-homme, nommé Monteſquiou, qui, ayant demandé qui c'était; comme on lui dit que c'était Monſieur le Prince de Condé: *Tuez, tuez, mordieu!* dit-il, & lui tira un coup de piſtolet dans la tête. Ce Prince était boſſu & petit; & cependant plein d'agrémens, ſpirituel, galant, aimé des femmes. On fit ſur lui ce vaudeville.

Ce petit homme tant joli
Toujours cauſe & toujours rit,
Et toujours baiſe ſa mignonne.
Dieu gard' de mal ce petit homme.

La Maréchale de S.-André ſe ruina pour lui, & lui donna, entr'autres préſens, la terre de Vallerey, qui, depuis, eſt devenue la ſépulture des Princes de la maiſon de Condé.

Jamais Général ne fut plus aimé de ſes ſoldats; on en vit à Pont-à-Mouſſon un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ſes troupes, & ſur-tout pour les Reîtres qui étaient

venus à ſon ſecours, & qui menaçaient de l'abandonner. Il oſa propoſer à ſon armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire; &, ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de Religion, & ſous un Général tel que lui, toute ſon armée ſe cottiſa, juſqu'au moindre goujat.

Il fut condamné ſous François II, à Orléans, à perdre la tête; mais on ignore ſi l'arrêt fut ſigné. La France fut étonnée de voir un Pair, Prince du Sang, qui ne pouvait être jugé que par la Cour des Pairs, les Chambres aſſemblées, obligé de répondre devant des Commiſſaires; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces Commiſſaires mêmes fuſſent tirés du corps du Parlement. C'étaient Chriſtophe de Thou, depuis premier Préſident, & père de l'Hiſtorien; Barthélemi Faye, Jacques Viole, Conſeillers; Bourdin, Procureur Général; & du Tillet, Greffier, qui tous, en acceptant cette commiſſion, dérogeaient à leurs priviléges, & s'ôtaient par-là la liberté de réclâmer leurs droits, ſi jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes dans l'occaſion d'autres Juges que leurs Juges naturels. On prétend que Madame Renée de France, fille de Louis XII, & Ducheſſe de Ferrare, qui arriva en France dans ce même tems, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de Cour, dont on ſe ſervit pour perdre ce Prince, qui ſe nommait Louis. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le repréſentait: il y avait pour légende *Louis XIII, Roi de France.* On fit tomber cette médaille entre les mains du Connétable de Montmorency, qui la montra tout en colère au Roi, perſuadé que le Prince de Condé l'avait fait frapper. (*Tiré preſque tout de l'édition de 1723.*) Il eſt parlé de cette médaille dans *Brantôme*, & dans *Vigneul de Marville.*

Vers 107, Page 72.

Coligni, de Condé le digne ſucceſſeur, &c.

Gaſpard de Coligni, Amiral de France, &c. après la mort du Prince de Condé, fut déclaré Chef du parti des Réformés en France. Catherine de Médicis & Charles IX ſurent l'attirer à la Cour pour le mariage de Henri IV & de Marguerite de Valois, ſœur de Charles IX & de Henri III. Il fut maſſacré le jour de la S.-Barthélemi; c'était principalement à ce Seigneur qu'on en voulait. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*) Mais je ne veux pas omettre ici la remar-

ſuader de répudier ſa femme, dont il avait des enfans, pour épouſer leur nièce & ſe donner entiérement à eux. Peu s'en fallut que le Roi de Navarre ne donnât dans ce piège. Jeanne d'Albret mourut à 44 ans, le 9 Juin 1572.

M. Bayle, dans ſes réponſes aux queſtions d'un Provincial, dit qu'on avait vu de ſon tems, en Hollande, le fils d'un Miniſtre, nommé Goyon, qui paſſait pour petit-fils de cette Reine. On prétendait qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'était mariée en ſecret à un Gentil-homme, nommé Goyon, dont elle avait eu ce Miniſtre. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Vers 236, Page 78.

On l'inſulte, on l'outrage encore après ſa mort.

Il eſt impoſſible de ſavoir s'il eſt vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'Amiral à Rome, comme l'aſſûrent les Proteſtans. Mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels était l'hiſtoire du tems, écrite de la main de Coligny. La populace traîna ſon corps par les rues, & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Mont-Faucon.

Le Roi eut la cruauté d'aller lui-même avec ſa Cour à Mont-Faucon, jouir de cet horrible ſpectacle. Quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral ſentait mauvais, il répondit comme Vitellius : Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.

— Le Parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que ſon corps, après avoir été traîné ſur une claie, ſerait pendu en Grève, ſes enfans déclarés roturiers, & incapables de poſſéder aucune charge, ſa maiſon de Châtillon ſur Loin râſée, les arbres coupés, &c. & que tous les ans on ferait une proceſſion le jour de la S.-Barthélemi, pour remercier Dieu de la découverte de la conſpiration à laquelle l'Amiral n'avait pas ſongé.

Le Parlement avait mis, quelques années auparavant, ſa tête à cinquante mille écus ; il eſt aſſez ſingulier que ce ſoit préciſément le même prix qu'il mit depuis à celle du Cardinal Mazarin. Le génie des Français eſt de tourner en plaiſanterie les évènemens les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *Paſſio Domini noſtri Gaſpardi Coligny, ſecundùm Bartholomæum.*

Mézerai rapporte, dans ſa grande hiſtoire, un fait dont il eſt très-permis de douter ; il dit que, quelques années auparavant, le Gardien du Couvent des Cordeliers de

Saintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'Amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait aſſaſſiné, qu'il ſerait jeté par les fenêtres, & enſuite pendu lui-même.

De nos jours, un Financier ayant acheté une terre qui avait appartenu aux Coligny, y trouva dans le parc, à quelques pieds ſous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jeter au feu, comme ne produiſant aucun revenu. (*Tiré de l'édition de 1723, & de celle de 1737.*)

Vers 292, Page 81.

Le Roi, le Roi lui-même, &c.

Voici ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ſes mémoires. *Quand il fut jour, le Roi mit la tête à la fenêtre de ſa chambre, & voyant aucuns dans le Fauxbourg S.-Germain qui ſe remuaient & ſe ſauvaient, il prit une grande arquebuſe de chaſſe qu'il avait, & en tirait tout plein de coups à eux; mais en vain, car l'arquebuſe ne tirait ſi loin: inceſſamment criait: Tuez, tuez.*

Voici maintenant de quelle manière eſt couchée la note de l'édition de 1723.

Le Roi, le Roi lui-même, au milieu des bourreaux.

Charles IX avait eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuſe ſur les Huguenots qu'il voyait fuir. Pluſieurs perſonnes ont entendu conter à M. le Maréchal de Teſſé, que dans ſon enfance il avait vu un vieux Gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les Gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard ſur la S.-Barthélemi, & lui demanda s'il était vrai que ce Roi eût tiré ſur les Huguenots. C'était moi, Monſieur, répondit le vieillard, qui chargeais ſon arquebuſe.

Henri IV dit publiquement plus d'une fois, qu'après la S.-Barthélemi une nuée de corbeaux étaient venus ſe percher ſur le Louvre, & que pendant ſept nuits le Roi, lui & toute la Cour entendirent des gémiſſemens, & des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il diſait que quelques jours avant les maſſacres, jouant aux dés avec le Duc d'Alençon & le Duc de Guiſe, il vit des gouttes de ſang ſur la table; que, par deux fois, il les fit eſſuyer; que deux fois elles reparûrent, & qu'il quitta le jeu ſaiſi d'effroi.

Vers 305, Page 81.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure, &c.

Mézerai, dans ſa grande hiſtoire, dit que le jeune Caumont, ſon père, & ſon frère, couchaient dans un même lit; que ſon père & ſon frère y furent maſſacrés, & qu'il échappa comme par miracle, &c. C'eſt ſur la foi de cet hiſtorien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonſtances dont Mézerai appuie ſon récit, ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte: mais depuis, M. le Duc de la Force m'a fait voir les mémoires manuſcrits de ce même Maréchal de la Force, écrits de ſa propre main: le Maréchal y conte ſon aventure d'une autre façon; cela fait voir comme il faut ſe fier aux hiſtoriens.

Voici l'extrait des particularités curieuſes que le Maréchal de la Force raconte de la S.-Barthélemi.

Deux jours avant la S.-Barthélemi, le Roi avait ordonné au Parlement de relâcher un Officier qui était priſonnier à la Conciergerie. Le Parlement n'en ayant rien fait, le Roi avait envoyé quelques-uns de ſes Gardes enfoncer les portes de la priſon, & tirer de force le priſonnier: le lendemain, le Parlement vint faire ſes remontrances au Roi. Tous ces Meſſieurs avaient mis leur bras en écharpe, pour faire voir à Charles IX qu'il avait eſtropié ſa Juſtice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit; & au commencement du maſſacre on perſuada d'abord aux Huguenots, que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une ſédition excitée dans le peuple à l'occaſion de l'affaire du Parlement.

Cependant un Maquignon, qui avait vu le Duc de Guiſe entrer avec des ſatellites chez l'Amiral de Coligni, & qui, ſe gliſſant dans la foule avait été témoin de l'aſſaſſinat de ce Seigneur, courut auſſi-tôt en donner avis au ſieur de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ſes deux fils logeaient au fauxbourg S.-Germain, auſſi-bien que pluſieurs Calviniſtes. Il n'y avait point encore de pont qui joignît ce fauxbourg à la ville. On s'était ſaiſi de tous les bateaux par ordre de la Cour, pour faire paſſer les aſſaſſins dans le faux-

bourg. Ce maquignon ſe jette à la nâge, paſſe à l'autre bord, & avertit M. de la Force de ſon danger. La Force était déja ſorti de ſa maiſon ; il aurait encore eu le tems de ſe ſauver : mais voyant que ſes enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine eſt-il rentré chez lui que les aſſaſſins arrivent. Un nommé Martin, à leur tête, entre dans ſa chambre, le déſarme lui & ſes deux enfans, & lui dit avec des ſermens affreux qu'il faut mourir. La Force lui propoſa une rançon de deux mille écus, le Capitaine l'accepte ; la Force lui jure de la payer dans deux jours ; & auſſi-tôt les aſſaſſins, après avoir tout pillé dans la maiſon, diſent à la Force & à ſes enfans de mettre leurs mouchoirs en croix ſur leurs chapeaux, & leur font retrouſſer leur manche droite ſur l'épaule : c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font paſſer la riviere, & les amènent dans la ville. Le Maréchal de la Force aſſûre qu'il vit la rivière couverte de morts : ſon père, ſon frère & lui abordèrent devant le Louvre : là, ils virent égorger pluſieurs de leurs amis, & entr'autres le brave de Piles, père de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De-là le Capitaine Martin mena ſes priſonniers dans ſa maiſon, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force que ni lui ni ſes enfans ne ſortiraient point de-là avant d'avoir payé les deux-mille écus, les laiſſa en garde à deux ſoldats Suiſſes, & alla chercher quelques autres Calviniſtes à maſſacrer dans la ville.

L'un des deux Suiſſes, touché de compaſſion, offrit aux priſonniers de les faire ſauver. La Force n'en voulut jamais rien faire ; il répondit qu'il avait donné ſa parole, & qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer. Une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus, & l'on allait les délivrer au Capitaine Martin, lorſque le Comte de Coconas (celui-là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à la Force que le Duc d'Anjou demandait à lui parler. Auſſi-tôt il fit deſcendre le père & les enfans, nu-tête & ſans manteau. La Force vit bien qu'on le menait à la mort ; il ſuivit Coconas en le priant d'épargner ſes deux enfans innocens. Le plus jeune, âgé de treize ans, qui s'appelait Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voix, & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur diſant qu'ils en ſeraient punis de Dieu. Cependant, les deux enfans ſont menés avec leur père au bout de la rue des Petits-Champs ; on donne d'abord pluſieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie : *Ah! mon père! ah! mon Dieu! je ſuis mort.* Dans le même moment le père tombe percé de coups ſur le corps de ſon fils. Le plus jeune, couvert de leur ſang, mais qui par un

miracle étonnant n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier auſſi : *Je ſuis mort ;* il ſe laiſſa tomber entre ſon père & ſon frère, dont il reçut les derniers ſoupirs. Les meurtriers les croyant tous morts, s'en allèrent en diſant : *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent enſuite dépouiller les corps ; il reſtait un bas de toile au jeune de la Force : un marqueur du jeu de paume du Verdelet voulut avoir ce bas de toile ; en le tirant, il s'amuſa à conſidérer le corps de ce jeune enfant : *Hélas !* dit-il, *c'eſt bien dommage : celui-ci n'eſt qu'un enfant, que pouvait-il avoir fait ?* Ces paroles de compaſſion obligèrent le petit de la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas : Je ne ſuis pas encore mort. Ce pauvre homme lui répondit : *Ne bougez, mon enfant ; ayez patience.* Sur le ſoir, il le vint chercher ; il lui dit : *Levez-vous : ils n'y ſont plus*, & lui mit ſur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduiſait, quelqu'un des bourreaux lui demanda : *Qui eſt ce jeune garçon ? C'eſt mon neveu*, lui dit-il, *qui s'eſt enivré : vous voyez comme il s'eſt accommodé ; je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin, le pauvre marqueur le mena chez lui, & lui demanda trente écus pour ſa récompenſe. De-là le jeune de la Force ſe fit conduire déguiſé en gueux juſqu'à l'arſenal, chez le Maréchal de Biron ſon parent, grand-Maître de l'Artillerie ; on le cacha quelque tems dans la chambre des filles ; enfin ſur le bruit que la Cour le faiſait chercher pour s'en défaire, on le fit ſauver en habit de Page ſous le nom de Baupuy.

CHANT TROISIÈME.

Vers 300, Page 97.

Le Roi le fit lui-même immoler à ſa vue.

LE Duc de Guiſe fut tué le vendredi vingt-troiſième Décembre de l'an 1588, à huit heures du matin. Les Hiſtoriens diſent qu'il lui prit une faibleſſe dans l'antichambre du Roi, parce qu'il avait paſſé la nuit avec une femme de la Cour : (c'était Madame de Noirmoutier, ſelon la tradition.) Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort, diſent que ce Prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du Conſeil, commença à ſoupçonner ſon malheur par les mouvemens

mouvemens qu'il apperçut. D'Aubigné rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'Eſpinac, Archevêque de Lyon, ſon Confident. Celui-ci, qui en même tems ſe douta de quelque choſe, lui dit en préſence de Larchant, Capitaine des Gardes, à propos d'un habit neuf que le Duc portait : *Cet habit eſt bien léger au tems qui court : vous en auriez dû prendre un plus fourré.* Ces paroles prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celle du Duc. Cependant, pour entrer dans la chambre du Roi il paſſa par une petite allée, qui conduiſait à un cabinet, dont le Roi avait fait condamner la porte. Le Duc, ignorant que la porte fût murée, lève, pour entrer, la tapiſſerie qui la couvrait ; dans le moment, pluſieurs de ces Gaſcons, qu'on nommait les quarante-cinq, le percent avec des poignards que le Roi leur avait diſtribués lui-même.

Montſery, ou Montſivry, fut celui qui donna le premier coup : il fut ſuivi de Lognac, de la Baſtide, de S.-Malin, &c. qui ſe jetèrent en même tems ſur le Duc.

On montre encore dans le château de Blois une pierre de la muraille, contre laquelle il s'appuya en tombant, & qui fut la première teinte de ſon ſang. Quelques Lorrains, en paſſant par Blois, ont baiſé cette pierre, & la raclant avec un couteau, en ont emporté précieuſement la pouſſière.

On ne parle point, dans le poème, de la mort du Cardinal de Guiſe, qui fut auſſi tué à Blois ; il eſt aiſé d'en voir la raiſon : c'eſt que le détail de l'hiſtoire ne convient point à l'unité du poème, parce que l'intérêt diminue à meſure qu'il ſe partage. (*Édition de* 1723.)

Vers 323, 324, Page 98.

Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chère ;
Le conſole aiſément de la perte d'un frère.

On lit dans la grande hiſtoire de Mézeray, que le Duc de Mayenne fut ſoupçonné d'avoir écrit une lettre au Roi, où il l'avertiſſait de ſe défier de ſon frère. Ce ſeul ſoupçon ſuffit pour autoriſer le caractère qu'on donne ici au Duc de Mayenne, caractère naturel à un ambitieux, & ſurtout à un chef de parti.

CHANT QUATRIÈME.

Vers 251, 252, Page 116.

Cet heureux tems n'eſt plus ; le Sénat de la France
Éteint preſque en mes mains les foudres que je lance.

QU'IL me ſoit permis d'ajouter ici quelques obſervations ſur la note qui ſe trouve au poème, marquée *d*, tirée de l'édit. de 1737. *On ſait, &c.*

*) Il ne s'agit point de Parlement du tems de S. Louis, le Parlement n'ayant été fixé que dans le commencement du quatorzième ſiècle. L'hiſtoire marque que ce furent les envoyés de S. Louis qui firent à ceux du Pape la réponſe du Roi, & ils firent connaître depuis à l'Empereur Fréderic II, que, comme la Couronne de France vient par un droit ſucceſſif, il était plus glorieux d'être Roi de France, que d'être Empereur : dignité qui ne s'obtient que par l'élection, & qu'il ſuffiſait à Robert d'être frère d'un auſſi grand Prince que le Roi de France.

Vers 450, Page 125.

Potier, cet homme juſte, &c.

Voici la remarque des deux éditions de 1723 & 1737.

(*Nicolas Potier de Novion de Blancménil, Préſident à Mortier.*) Il ſe nommait *Blancménil*, à cauſe de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maiſon de Lamoignon, par le mariage de ſa petite-fille avec le Préſident de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas à la vérité conduit à la Baſtille avec les autres membres du Parlement ; car il n'était pas venu ce jour-là à la grand'-Chambre ; mais il fut depuis empriſonné au Louvre, dans le tems de la mort de Briſſon. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce Préſident. On l'accuſait d'avoir une cor-

*) N. B. *Cette obſervation eſt de M. l'Abbé Lenglet, & l'Auteur de la Henriade a avoué que cet Abbé avait raiſon, & que l'Auteur des premières notes avait attribué au Parlement de Paris ce qui ne lui appartient pas.*

reſpondance ſecrette avec Henri IV. Les Seize lui firent ſon procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la juſtice, & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des aſſaſſinats.

Enfin, comme Blancménil allait être condamné à être pendu, le Duc de Mayenne revint à Paris. Ce Prince avait toujours eu pour Blancménil une vénération qu'on ne pouvait refuſer à ſa vertu; il alla lui-même le tirer de priſon: le priſonnier ſe jeta à ſes pieds, & lui dit: Monſeigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'oſe vous demander un plus grand bienfait, c'eſt de me permettre de me retirer auprès de Henri IV, mon légitime Roi; je vous reconnaîtrai toute ma vie pour mon bienfaiteur; mais je ne puis vous ſervir comme mon Maître. Le Duc de Mayenne, touché de ce diſcours, le releva, l'embraſſa, & le renvoya à Henri IV. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de Blancménil, ſont encore dans les papiers de M. le Préſident de Novion d'aujourd'hui.

Buſſi-le-Clerc avait été d'abord Maître en fait d'armes, & enſuite Procureur: quand le hazard & le malheur des tems l'eurent mis en quelque crédit, il prit le ſurnom de *Buſſi*, comme s'il eût été auſſi redoutable que le fameux *Buſſi d'Amboiſe*. Il ſe faiſait auſſi nommer *Buſſi Grande-Puiſſance*.

CHANT CINQUIÈME.

Vers 35, Page 134.

Clément, &c.

LA fiction qui règne dans ce cinquième chant, & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'eſt point nouvelle. La malice des Ligueurs, & le fanatiſme des Moines de ce tems, firent paſſer pour certain dans l'eſprit du peuple, ce qui n'eſt ici qu'une invention du poète.

L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on aſſurait qu'un Ange lui avait apparu, & lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il eſt reſté depuis un ſoupçon dans le public, que quelques Confrères de Jacques Clément, abuſant de la faibleſſe de ce miſérable,

lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, & avaient aiſément troublé ſa tête, échauffée par le jeûne & par la ſuperſtition. Quoi qu'il en ſoit, Clément ſe prépara au parricide, comme un bon Chrétien ferait au martyre, par les mortifications & par la prière. On ne peut douter qu'il n'y eût de la bonne-foi dans ſon crime; c'eſt pourquoi on a pris le parti de le repréſenter, plutôt comme un eſprit faible, ſéduit par ſa ſimplicité, que comme un ſcélérat déterminé par ſon mauvais penchant.

Jacques Clément ſortit de Paris le dernier Juillet 1589, & fut amené à S.-Cloud par la Guèle, Procureur-Général, Celui-ci, qui ſoupçonnait un mauvais coup de la part de ce Moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond ſommeil: ſon bréviaire était auprès de lui, ouvert & tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu ſoin, dans le poème, de préſenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des Prédicateurs de la Ligue, qui ſe ſervaient de l'Écriture Sainte pour prêcher le parricide (*Tiré de l'édition de* 1723.)

CHANT SIXIÈME.

Le ſixième & le ſeptième chant ſont ceux où M. de Voltaire a fait le plus de changemens *). Celui qui était le ſixième dans la première édition de 1723, eſt le ſeptième dans l'édition de Londres in-4°., & dans les autres qui l'ont ſuivie; ainſi le commencement de ce chant eſt tiré du chant neuvième de l'édition de 1723. Il y aura peu de différences à recueuillir entre ces deux éditions; nous raſſemblerons ſeulement celles de l'édition de 1737. L'Auteur fait d'abord une remarque générale, qui eſt que, comme on a plus d'égard dans un poème épique à l'ordonnance du deſſin, qu'à la chronologie, on a placé, immédiatement après la mort de Henri III, les États de Paris, qui ne ſe

*) N B. *Que, quand on imprima la Henriade en* 1723, *ſous le nom de la Ligue, cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, ſur une copie qui fut dérobée à l'Auteur, & qui fut beaucoup altérée à l'impreſſion.*

tinrent effectivement que quatre ans après. C'eſt ce que l'Auteur explique plus en détail dans la remarque ſur le neuvième chant, dans l'édition de 1725. La voici.

Il y aura ſans doute des lecteurs qui ſeront étonnés de la ſuppreſſion de pluſieurs évènemens conſidérables dans le neuvième chant, & de quelques dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matière mérite d'être éclaircie.

Ce chant contient trois faits principaux : 1°. les États de Paris ; 2°. le ſiège de cette ville ; 3°. la converſion de Henri IV, qui occaſionna la réduction de cette ville. Mais ce dernier article eſt réſervé pour le chant dixième dans les éditions ordinaires.

Selon la vérité de l'hiſtoire, Henri-le-Grand aſſiégea Paris quelque tems après la bataille d'Ivry, en 1590, au mois d'Avril. Le Duc de Parme lui en fit lever le ſiège au mois de Septembre. La Ligue longtems après, en 1593, aſſembla les États pour élire un Roi à la place du Cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu ſous le nom de Charles X, & qui était mort depuis deux ans & demi : & ſur la fin de la même année 1593, au mois de Juillet, le Roi fit ſon abjuration dans S.-Denis, & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces évènemens, on a ſupprimé l'arrivée du Duc de Parme & le prétendu règne de Charles, Cardinal de Bourbon : il eſt aiſe de s'appercevoir, que faire paraître le Duc de Parme ſur la ſcène, eût été avilir Henri IV le Héros du poème, & agir préciſément contre le but de l'ouvrage ; ce qui ſerait une faute impardonnable.

A l'égard du Cardinal de Bourbon, ce n'était pas la peine de bleſſer l'unité, ſi eſſentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un Roi en peinture tel que ce Cardinal : il ſerait auſſi inutile dans le poème, qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot, on paſſe ſous ſilence le Duc de Parme, parce qu'il était trop grand, & le Cardinal de Bourbon, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les États de Paris avant le ſiège, parce que, ſi on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occaſions de mettre dans leur jour les vertus du Héros ; on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux aſſiégés, ni le faire auſſi-tôt récompenſer de ſa généroſité. D'ailleurs, les États de Paris ne ſont point du nombre des évènemens qu'on ne peut déranger de leur point chronologique ; la poéſie permet la tranſpoſition de tous les faits qui ne ſont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, & qui n'ont entr'eux aucune liaiſon néceſſaire. Par exemple, je pourrais, ſans qu'on eût rien

à me reprocher, faire Henri IV amoureux de Gabrielle d'Eſtrées du vivant de Henri III, parce que la vie & la mort de Henri III n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV pour Gabrielle d'Eſtrées. Les États de la Ligue ſont dans le même cas par rapport au ſiége de Paris; ce ſont deux évènemens abſolument indépendans l'un de l'autre. Ces États n'eûrent aucun effet, on n'y prit nulle réſolution, ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti; le hazard aurait pu les aſſembler avant le ſiège comme après, & ils ſont bien mieux placés avant le ſiège dans le poème: de plus, il faut conſidérer qu'un poème épique n'eſt pas une hiſtoire; on ne ſaurait trop préſenter cette règle aux Lecteurs qui n'en ſeraient pas inſtruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'eſprit phlegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique;
Qui, chantant d'un Héros les exploits éclatans,
Maigres Hiſtoriens, ſuivront l'ordre des tems:
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vue:
Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit rendue;
Et que leur vers exact, ainſi que Mézerai,
Ait fait tomber déja les remparts de Courtrai, &c.

CHANT SEPTIÈME.

Vers 269, Page 183.

Et vous, brave Amazone, &c.

VOICI ce qu'on a écrit de plus raiſonnable ſur la Pucelle d'Orléans; c'eſt Monſtrelet, Auteur contemporain, qui parle.

« Et l'an 1428, vint devers » le Roi Charles de France à » Chinon où il ſe tenait, une » pucelle, jeune fille âgée de » vingt ans, nommée Jeanne, » laquelle était vêtue & habillée en guiſe d'homme, & » était née des parties entre » Bourgogne & Lorraine d'une ville nommée Droimi, » à préſent Donremi, aſſez

» près de Vaucouleur ; la-
» quelle pucelle Jeanne fut
» grand eſpace de tems cham-
» brière en une hotellerie, &
» était hardie de chevaucher
» chevaux, les mener boire,
» & faire telles autres aperti-
» ſes & habiletés que jeunes
» filles n'ont point accoutu-
» mé de faire ; & fut miſe à
» voie, & envoyée devers
» le Roi, par un Chevalier
» nommé Meſſire Robert de
» Baudrencourt, Capitaine,
» de par le Roi, de Vaucou-
» leur, &c. »

On ſait comment on ſe ſervit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient beſoin d'un miracle ; il ſuffit qu'on l'ait cru envoyée de Dieu, pour qu'un Poète ſoit en droit de la placer dans le Ciel avec les Héros. Mézerai dit tout bonnement que *S. Michel, le Prince de la Milice Céleſte*, apparut à cette fille, &c. Quoi qu'il en ſoit, ſi les Français ont été trop crédules ſur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faiſant brûler ; car ils n'avaient rien à lui reprocher que ſon courage & leurs défaites. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Je voudrais bien ajouter un mot de remarque à ce ſujet, ſans faire néanmoins une diſſertation. Peut-on s'empêcher de louer le courage & la réſolution ſi prudente & ſi bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée & nourrie dans la campagne, uniquement occupée à la garde des moutons, fille ſimple dans ſes mœurs, toujours ſage dans ſa conduite & dans ſes réponſes, ſans ſe démentir en rien, tant qu'elle fut à la tête de nos armées ? Elle avait paru devant le Roi en 1429, avec une fermeté & une réſolution extraordinaire ; mais toujours, cependant, avec une modeſtie convenable à ſon ſexe & à ſon âge. Elle lui promit de délivrer la ville d'Orléans, & de le conduire à Reims pour y être ſacré ; ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'eſt-ce pas un prodige de voir que les idées d'une pauvre fille ſans talens & ſans expérience, renverſent les deſſeins les mieux concertés de ces hommes prudens, & même ſi bien établis dans le Royaume ; & que, par une conduite ſimple, mais généreuſe, elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors ? Cependant, bien des Auteurs du tems même, avouent qu'il y eut quelque choſe de ſurnaturel dans la conduite de cette fille : c'eſt ce qui eſt examiné dans le livre de *l'Hiſtoire juſtifiée contre les Romans*.

CHANT HUITIÈME.

Vers 102, Page 208. Après ce vers,

Et par Armand détruite auſſitôt qu'élevée, &c.

On voit dans l'édition de 1723 ce qui ſuit.

Sanci, brave guerrier, Miniſtre, Magiſtrat, &c.

SUR quoi l'Auteur fait une remarque très-curieuſe au ſujet de M. de Sanci.

Nicolas de Harlai de Sanci fut ſucceſſivement Conſeiller au Parlement, Maître des requêtes, Ambaſſadeur en Angleterre & en Allemagne, Colonel Général des Suiſſes, premier Maître-d'hôtel du Roi, Surintendant des finances; & réunit ainſi, en ſa perſonne, le Miniſtère, la Magiſtrature & le commandement des Armées. Il était fils de Robert de Harlai, Conſeiller au Parlement, & de Jacqueline Morvilliers; il naquit en 1546, & mourut en 1629.

N'étant encore que Maître des requêtes, il ſe trouva dans le Conſeil de Henri III, lorſqu'on délibérait ſur les moyens de ſoutenir la guerre contre la Ligue; il propoſa de lever une armée de Suiſſes. Le Conſeil, qui ſavait que le Roi n'avait pas un ſou, ſe moqua de lui: *Meſſieurs*, dit Sanci, *puiſque de tous ceux qui ont reçu du Roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le ſecourir, je vous déclare que ce ſera moi qui lèverai cette armée.* On lui donna ſur le champ la commiſſion & point d'argent, & il partit pour la Suiſſe. Jamais négociation ne fut ſi ſingulière; d'abord, il perſuada aux Genevois & aux Suiſſes de faire la guerre au Duc de Savoie, conjointement avec la France: il leur promit de la Cavalerie qu'il ne leur donna point: il leur fit lever dix-mille hommes d'Infanterie, & les engagea de plus à donner cent-mille écus. Quand il ſe vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au Duc de Savoie; enſuite il ſut tellement gâgner les Suiſſes, qu'il engagea l'armée à marcher au ſecours du Roi. Ainſi on vit pour la première fois les Suiſſes donner des hommes & de l'argent.

Sanci, dans cette négociation, dépenſa une partie de ſes biens; il mit en gage une partie de ſes pierreries, & entre autres ce fameux diamant,

nommé le Sanci, qui eſt à préſent à la Couronne.

Ce diamant, qui paſſait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux Roi de Portugal, Don Antoine, chaſſé de ſon pays par Philippe II. Don Antoine s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une ſelle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il eſt queſtion, eſt un diamant aſſez large qu'il mettrait à ſon chapeau, & qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il ſe défit le dernier; il le mit en gage entre les mains de Sanci, qui lui prêta quarante-mille francs ſur cet effet. Le Roi n'étant point en état de rendre cette ſomme, le diamant demeura à Sanci, qui fut honteux d'avoir, pour une ſomme ſi modique, une pièce d'un ſi grand prix. Il envoya dix-mille écus au Roi Don Antoine, & il eût pu même en donner davantage.

Sanci étant Surintendant des finances ſous Henri IV, fut diſgracié, au rapport de M. de Thou, parce qu'il avait dit à la Ducheſſe de Beaufort, que ſes enfans ne ſeraient jamais que des fils de P.. Il y a plus d'apparence que le Roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Roſni. Sanci même ne fut point diſgracié, puiſque le Roi, en 1604, le nomma Chevalier de l'Ordre.

Il s'était fait Catholique quelque tems après Henri IV, diſant qu'il fallait être de la Religion de ſon Prince. Ce fut ſur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimait pas, compoſa l'ingénieuſe & mordante ſatire intitulée : *La Confeſſion Catholique de Sanci*, imprimée avec le Journal de Henri III. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

Voyez page 228 le vers 10e de la variante 9e.

Frappe le Grand Henri d'une atteinte imprévue.

Ce vers donne lieu à l'Auteur de faire, dans l'édition de 1723, une remarque qui n'eſt point dans les autres éditions, parce que l'on a ſupprimé les vers qui y ont donné lieu.

La voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV fut bleſſé : il eut la bonté, depuis, de mettre dans ſes Gardes le ſoldat qui l'avait bleſſé.

Le Lecteur s'apperçoit bien ſans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri-le-Grand, dans un poème où il faut obſerver l'unité d'action. Ce Prince fut bleſſé à Aumale : il ſauva la vie au Maréchal de Biron à Fontaine-Françaiſe. Ce ſont-là des évènemens qui méritent d'être mis en œuvre par le Poète; mais il ne peut les placer dans les tems où ils ſont arrivés :

il faut qu'il raſſemble, autant qu'il peut, ces actions ſéparées, qu'il les rapporte à la même époque; en un mot, qu'il compoſe un tout de diverſes parties; ſans cela, il eſt abſolument impoſſible de faire un poème épique, fondé ſur une hiſtoire.

Henri IV ne fut donc point bleſſé à Ivry; mais il courut un grand riſque de la vie: il fut même enveloppé de trois Cornettes Wallonnes, & y aurait péri, s'il n'eût été dégagé par le Maréchal d'Aumont & par le Duc de la Tremoille. Les ſiens le crurent mort quelque tems, & jetèrent de grands cris de joie, quand ils le virent revenir l'épée à la main, tout couvert du ſang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la bleſſure du Roi à Aumale, Dupleſſis-Mornai lui écrivit: *SIRE, Vous avez aſſez fait l'Alexandre, il eſt tems que vous faſſiez le Céſar; c'eſt à nous à mourir pour Votre Majeſté, & ce vous eſt gloire, à vous, SIRE, de vivre pour nous; & j'oſe vous dire que ce vous eſt un devoir.*

Il n'y a rien ſur les IXme & Xme Chants.

HISTOIRE
ABRÉGÉE
Des évènemens ſur leſquels eſt fondée la Fable du Poème de la HENRIADE.

LE feu des guerres civiles, dont *François II* vit les premières étincelles, avait embrâſé la France ſous la minorité de *Charles IX.* La Religion en était le ſujet parmi les Peuples, & le prétexte parmi les Grands. La Reine Mère, *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois hazardé le ſalut du Royaume pour conſerver ſon autorité, armant le parti Catholique contre le Proteſtant, & les *Guiſes* contre les *Bourbons*, pour les accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour ſon malheur, beaucoup de Seigneurs trop puiſſans, & par conſéquent factieux; des Peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inſpire le faux

zèle ; des Rois enfans, au nom deſquels on ravageait l'État. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, avaient ſignalé le malheureux règne de *Charles IX.* Les plus grandes villes étaient priſes, repriſes, ſaccagées tour-à-tour par les partis oppoſés. On faiſait mourir les priſonniers de guerre par des ſupplices recherchés. Les égliſes étaient miſes en cendres par les Réformés, les temples par les Catholiques ; les empoiſonnemens & les aſſaſſinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de la *S.-Barthélemi. Henri-le-Grand*, alors Roi de Navarre, & dans une extrême jeuneſſe, Chef du parti Réformé, dans le ſein duquel il était né, fut attiré à la Cour, avec les plus puiſſans Seigneurs de ce parti. On le maria à la Princeſſe *Marguerite*, ſœur de *Charles IX.* Ce fut au milieu des réjouiſſances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les ſermens les plus ſolennels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces maſſacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuſe & toute flétriſſante qu'elle eſt pour le nom Français), afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuſes querelles de Religion, voyent à quel

excès l'eſprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour, qui ſe piquait de politeſſe, une femme célèbre par les agrémens de l'eſprit, & un jeune Roi de vingt-trois ans, ordonner de ſang-froid la mort de plus d'un million de leurs ſujets. Cette même nation, qui ne penſe aujourd'hui à ce crime qu'en friſſonnant, le commit avec tranſport & avec zèle. Plus de cent-mille hommes furent aſſaſſinés par leurs compatriotes; & ſans les ſages précautions de quelques perſonnages vertueux, comme le Préſident *Jeanin*, le Marquis de *S.-Hérem*, &c. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas long-tems après la *S.-Barthélemi*. Son frère *Henri III* quitta le Trône de la Pologne, pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par *Henri IV*, ſi juſtement ſurnommé *le Grand* par la poſtérité, qui ſeule peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des Réformés, renaiſſant de ſa cendre, plus violent que jamais, & ayant à ſa tête le même *Henri-le-Grand*, alors Roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puiſſante, formée peu-à-peu par les Princes de *Guiſe*, encouragée par les

non comme un Roi qui avait puni ſes ſujets coupables. Il fallut que *Henri III*, preſſé de tous côtés, ſe reconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris; & c'eſt-là que commence la HENRIADE.

Le Duc de *Guiſe* laiſſait encore un frère; c'était le Duc de *Mayenne*, homme intrépide, mais plus habile qu'agiſſant, qui ſe vit tout d'un coup à la tête d'une faction inſtruite de ſes forces, & animée par la vengeance & par le fanatiſme.

Preſque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Élizabeth*, Reine d'Angleterre, qui était pleine d'eſtime pour le Roi de Navarre, & qui eut toujours une extrême paſſion de le voir, le ſecourut pluſieurs fois d'hommes, d'argent, de vaiſſeaux; & ce fut *Dupleſſis-Mornay*, qui alla toujours en Angleterre ſolliciter ces ſecours. D'un autre côté, la branche d'Autriche, qui régnait en Eſpagne, favoriſait la Ligue, dans l'eſpérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattaient le Roi de Navarre, non-ſeulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits ſecours d'hommes & d'argent que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant *Henri III* allait ſe rendre maître de Paris, lorſqu'il fut aſſaſſiné à Saint-Cloud par un Moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la ſeule idée qu'il obéiſſait à DIEU, & qu'il courait au martyre; & ce meurtre ne fut pas ſeulement le crime de ce Moine fanatique; ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs, était qu'il fallait tuer ſon Roi, s'il était mal avec la Cour de Rome. Les Prédicateurs le criaient dans leurs mauvais ſermons; on l'imprimait dans tous les livres pitoyables qui inondaient la France, & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un ſiècle également barbare, & pour les lettres, & pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III*, le Roi de Navarre (HENRI-LE-GRAND) reconnu Roi de France par l'armée, eut à ſoutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Eſpagne, & ſon Royaume à conquérir. Il bloqua, il aſſiégea Paris à pluſieurs repriſes. Parmi les plus grands Hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelqu'uſage dans ce poème, on compte les Maréchaux d'*Aumont* & de *Biron*, le Duc de *Bouillon*, &c. *Dupleſſis-Mornay* fut dans ſa plus intime

confidence juſqu'au changement de Religion de ce Prince ; il ſe ſervait de ſa perſonne dans les armées, de ſa plume contre les excommunications des Papes, & de ſon grand art de négocier, en lui cherchant des ſecours chez tous les Princes Proteſtans.

Le principal Chef de la Ligue était le Duc de *Mayenne :* celui qui avait le plus de réputation après lui, était le Chevalier d'*Aumale*, jeune Prince, connu par cette fierté & ce courage brillant, qui diſtinguaient particulièrement la maiſon de *Guiſe.* Ils obtinrent pluſieurs ſecours de l'Eſpagne ; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux Comte d'*Egmont*, fils de l'Amiral, qui amena treize ou quatorze-cents lances au Duc de *Mayenne.* On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus déciſif, & le plus glorieux pour *Henri IV*, fut la bataille d'Ivry, où le Duc de *Mayenne* fut vaincu, & le Comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le Roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Eſtrées ;* mais ſon courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la Bibliothèque du Roi, dans laquelle il dit à ſa maitreſſe : « Si je » ſuis vaincu, vous me connaiſſez aſſez » pour croire que je ne fuirai pas ; mais ma

» dernière penſée ſera à DIEU, & l'avant-» dernière à vous ».

Au reſte, on omet pluſieurs faits conſidérables, qui, n'ayant pas de place dans le poème, n'en doivent pas avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de Parme en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chûte de la Ligue; ni de ce Cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque tems un fantôme de Roi, ſous le nom de *Charles X.* Il ſuffit de dire qu'après tant de malheurs & de déſolation, *Henri IV* ſe fit Catholique, & que les Pariſiens, qui haïſſaient ſa Religion & révéraient ſa perſonne, le reconnurent alors pour leur Roi.

IDÉE DE LA HENRIADE.

LE ſujet de la HENRIADE eſt le ſiège de Paris, commencé par *Henri de Valois* & HENRI-LE-GRAND, achevé par ce dernier ſeul.

Le lieu de la ſcène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où ſe donna cette fameuſe bataille, qui décida du ſort de la France & de la Maiſon royale.

Le Poème eſt fondé ſur une hiſtoire connue, dont on a conſervé la vérité dans les évènemens principaux. Les autres, moins reſpectables, ont été ou retranchés, ou arrangés ſuivant la vraiſemblance qu'exige un poème. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette ampoulée, & on a pour garans les vers de M. *Deſpréaux* déja cités.

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans toutes les tragédies, où les évènemens ſont pliés aux règles du théâtre.

Au reſte, ce poème n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. Le *Camouens*, qui eſt le *Virgile* des Portugais, a célébré un évènement dont il avait été témoin lui-même. Le *Taſſe* a chanté une Croiſade connue de tout le monde, & n'en a omis ni l'hermite *Pierre*, ni les proceſſions. *Virgile*

n'a conſtruit la fable de ſon *Énéide*, que des fables reçues de ſon tems, & qui paſſaient pour l'hiſtoire véritable de la deſcente d'*Énée* en Italie.

Homère, contemporain d'*Héſiode*, & qui par conſéquent vivait environ cent ans après la priſe de Troie, pouvait aiſément avoir vu dans ſa jeuneſſe des vieillards qui avaient connu les Héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère*, c'eſt que le fond de ſon ouvrage n'eſt point un roman, que les caractères ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes & leurs mauvaiſes qualités, & que ſon livre eſt le monument des mœurs de ces tems reculés.

La HENRIADE eſt compoſée de deux parties; d'évènemens réels dont on vient de rendre compte, & de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le ſyſtême du *Merveilleux*; telles que la prédiction de la converſion de *Henri IV*, la protection que lui donne *S. Louis*, ſon apparition, le feu du Ciel détruiſant ces opérations magiques qui étaient alors ſi communes, &c. Les autres ſont purement allégoriques. De ce nombre ſont le voyage de la Diſcorde à Rome, la Politique, le Fanatiſme per-

ſonnifiés, le temple de l'Amour; enfin, les paſſions & les vices,

Prenant un corps, une âme, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à ces paſſions perſonnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les Païens, c'eſt que ces attributs allégoriques ſont trop connus pour être changés. L'Amour a des flèches, la Juſtice a une balance dans nos ouvrages les plus Chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapiſſeries, ſans que ces repréſentations aient la moindre teinture de Paganiſme. Le mot d'*Amphitrite*, dans notre Poéſie, ne ſignifie que la *Mer*, & non l'*Épouſe de Neptune*. *Les champs de Mars* ne veulent dire que la *Guerre*, &c. S'il eſt quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand Maître M. *Deſpréaux*, qui dit :

C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement;
C'eſt vouloir, au Lecteur, plaire ſans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Tems qui s'enfuit une horloge à la main;
Et par-tout des diſcours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chaſſer l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'eſprit dans lequel il a été compoſé. On n'a voulu ni flatter, ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaiſes actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les aïeux y ſont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaiſſance à l'Auteur, qui n'a eu en vue que la vérité; & le ſeul uſage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'eſt d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers, qui contenaient des vérités dures contre les Papes qui ont autrefois déshonoré le Saint-Siège par leurs crimes, ce n'eſt pas qu'on faſſe à la Cour de Rome l'affront de penſer qu'elle veuille rendre reſpectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de *Louis XI*, & de *Catherine* de *Médicis*, peuvent parler ſans doute avec horreur d'*Alexandre VI*. Mais l'Auteur a élagué ce morceau uniquement parce qu'il était trop long, & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'eſt dans cette ſeule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui ſe trouvent dans les premières éditions, ſelon qu'il les a trouvé plus convenables

à ſon ſujet, ou que ces noms mêmes lui ont paru plus ſonores. La ſeule politique dans un poème, doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers* qu'on ſuppoſait tué par *Henri IV*, parce que, dans cette circonſtance, la mort de ce jeune homme ſemblait rendre *Henri IV* un peu odieux, ſans le rendre plus grand. On a fait paſſer *Dupleſſis-Mornay* en Angleterre auprès de la Reine *Élizabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y reſſouvient encore de ſa négociation. On s'eſt ſervi de ce même *Dupleſſis-Mornay* dans le reſte du poème, parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît ſa place dans les chants ſuivants; de même qu'il ſerait impertinent dans une tragédie (dans *Bérénice*, par exemple) que *Titus* ſe confiât à *Paulin* au premier acte, & à un autre au cinquième. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il ſait que quiconque écrit eſt fait pour eſſuyer les traits de la malice.

Le point le plus important eſt la Religion qui fait en grande partie le ſujet du Poème, & qui en eſt le ſeul dénouement.

L'Auteur ſe flatte de s'être expliqué en beaucoup

beaucoup d'endroits avec une préciſion rigoureuſe, qui ne peut donner aucune priſe à la cenſure. Tel eſt, par exemple, ce morceau ſur la TRINITÉ :

La Puiſſance, l'Amour, avec l'Intelligence,
Unis & diviſés, compoſent ſon eſſence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Égliſe ici bas combattue,
L'Égliſe toujours une, & par-tout étendue ;
Libre, mais ſous un Chef ; adorant en tout lieu
Dans le bonheur des Saints la grandeur de ſon Dieu.
Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU ſous un pain qui n'eſt plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le Lecteur raiſonnable y doit ſuppléer. Il y aurait une extrême injuſtice à examiner tout l'ouvrage, comme une thèſe de Théologie. Ce Poëme ne reſpire que l'amour de la Religion & des Loix. On y déteſte également la rébellion & la perſécution. Il ne faut pas juger, ſur un mot, un livre écrit dans un tel eſprit.

DISSERTATION

SUR LA MORT

DE HENRI IV.

Le plus horrible accident qui ſoit jamais arrivé en Europe, a produit les plus odieuſes conjectures. Preſque tous les mémoires du tems de la mort de *Henri IV*, jettent également des ſoupçons ſur les ennemis de ce bon Roi, ſur les Courtiſans, ſur les Jéſuites, ſur ſa maitreſſe, ſur ſa femme même. Ces accuſations durent encore, & on ne parle jamais de cet aſſaſſinat ſans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuſe avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'État, aux hommes en place. On veut ſe venger de leur grandeur en les accuſant; on veut ſe faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en eſt de la converſation comme d'un ſpectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes paſſions & par de grands crimes.

Des voleurs aſſaſſinent *Vergier* dans la

rue ; tout Paris accuſe de ce meurtre un grand Prince. Une rougeole pourprée enlève des perſonnes conſidérables ; il faut qu'elles aient été empoiſonnées. L'abſurdité de l'accuſation, le défaut total de preuves, rien n'arrête ; & la calomnie, paſſant de bouche en bouche, & bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la poſtérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'Hiſtoire, je ne ceſſe de m'indigner contre ces accuſations ſans preuve, dont les Hiſtoriens ſe plaiſent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV* mourut d'une pleuréſie ; combien d'Auteurs la font empoiſonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, & qui était, dit-on, l'empoiſonneur à brevet de *Catherine de Médicis !* On ne s'aviſe guères de douter que le Pape *Alexandre VI* ne ſoit mort du poiſon qu'il avait préparé pour le Cardinal *Corneto*, & pour quelques autres Cardinaux, dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guichardin*, Auteur contemporain, Auteur reſpecté, dit qu'on imputait la mort de ce Pontife à ce crime & à ce châtiment du crime ; il ne dit pas que le Pape fût un empoiſonneur, il le laiſſe entendre ; & l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'oſe dire à *Guichardin : L'Europe eſt trompée par vous, & vous l'avez été par votre paſſion.* Vous étiez l'ennemi du Pape ; vous avez trop cru votre haîne & les actions de ſa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles & perfides contre des ennemis auſſi perfides & auſſi cruels que lui ; de là vous concluez qu'un Pape de ſoixante & quatorze ans n'eſt pas mort d'une façon naturelle ; vous prétendez, ſur des rapports vagues, qu'un vieux Souverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoiſonner quelques Cardinaux pour s'emparer de leur mobilier ; mais ce mobilier était-il un objet ſi important ? Ces effets étaient preſque toujours enlevés par les valets-de-chambre, avant que les Papes puſſent en ſaiſir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hazarder, pour un auſſi petit gain, une action auſſi infâme, une action qui demandait des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du Pape, plutôt qu'un bruit populaire ? Ce journal le fait mourir d'une fievre double-tierce. Il n'y a pas le moindre veſtige de cette accuſation intentée contre ſa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le tems de

la mort de ſon père ; voilà le ſeul fondement de l'hiſtoire du poiſon. Le père & le fils ſont malades en même tems ; donc ils ſont empoiſonnés : ils ſont l'un & l'autre de grands politiques, des Princes ſans ſcrupule ; donc ils ſont atteints du poiſon même qu'ils deſtinaient à douze Cardinaux. C'eſt ainſi que raiſonne l'animoſité ; c'eſt la Logique d'un peuple qui déteſte ſon Maître : mais ce ne doit pas être celle d'un Hiſtorien. Il ſe porte pour juge, il prononce les arrêts de la poſtérité : il ne doit déclarer perſonne coupable ſans des preuves évidentes.

Ce que je dis de *Guichardin*, je le dirai des mémoires de *Sully* au ſujet de la mort de *Henri IV*. Ces mémoires furent compoſés par des Secrétaires du Duc de *Sully*, alors diſgracié par *Marie de Médicis*. On y laiſſe échapper quelques ſoupçons ſur cette Princeſſe, que la mort de *Henri IV* faiſait maitreſſe du Royaume, & ſur le Duc d'*Eſpernon* qui ſervit à la faire déclarer Régente. *Mézeray*, plus hardi que judicieux, fortifie ces ſoupçons ; & celui qui vient de faire imprimer le ſixième tome des mémoires de *Condé*, fait ſes efforts pour donner au miſérable *Ravaillac* les complices les plus reſpectables. N'y a-t-il donc pas aſſez de

crimes ſur la terre ? Faut-il encore en chercher où il n'y en a point ?

On accuſe à la fois le Père *Alagona*, Jéſuite, oncle du Duc de *Lerme*, tout le Conſeil Eſpagnol, la Reine *Marie de Médicis*, la maitreſſe de *Henri IV*, Madame de *Verneuil*, & le Duc d'*Eſpernon*. Choiſiſſez donc. Si la maitreſſe eſt coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouſe le ſoit; ſi le Conſeil d'Eſpagne a mis dans Naples le couteau à la main de *Ravaillac*, ce n'eſt donc pas le Duc d'*Eſpernon* qui l'a ſéduit dans Paris, lui que *Ravaillac* appelait *Catholique à gros grains*, comme il eſt prouvé au procès ; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuſes ; lui qui, d'ailleurs, empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'inſtant qu'on le reconnut tenant ſon couteau ſanglant, & qui voulut qu'on le réſervât à la queſtion & au ſupplice.

Il y a des preuves, dit *Mézeray*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* juſqu'à Naples. Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Conſultez le procès criminel de ce monſtre ; vous y trouverez tout le contraire. Je ne ſais quelles dépoſitions vagues d'un nommé *du Jardin*, & d'une *Deſcomans*, ne ſont pas des allégations à oppoſer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'eſt

plus ſimple, plus ingénu, moins embarraſſé, moins inconſtant; rien par conſéquent de plus vrai que toutes ſes réponſes. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abuſé? Je conçois bien qu'un ſcélérat aſſocié à d'autres ſcélérats de ſa trempe, cèle d'abord ſes complices. Les brigands s'en font un point-d'honneur; car il y a de ce qu'on appelle honneur juſques dans le crime: cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aurait ſéduit, un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il ſerait protégé, ne décélerait-il pas ſes ſéducteurs? Comment dans l'horreur des tortures n'accuſerait-il pas les impoſteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes? N'eſt-ce pas là le premier mouvement du cœur humain?

Ravaillac perſiſte toujours à dire dans ſes interrogatoires: *J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui voulait faire la guerre au Pape; j'ai eu des viſions, des révélations; j'ai cru ſervir* DIEU *: je reconnais que je me ſuis trompé, & que je ſuis coupable d'un crime horrible; je n'y ai jamais été excité par perſonne.* Voilà la ſubſtance de toutes ſes réponſes. Il avoue que, le jour de l'aſſaſſinat, il avait été dévotement à la Meſſe; il avoue qu'il avait voulu pluſieurs fois parler au

Roi pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques; il avoue que le deſſein de tuer le Roi l'avait déja tenté deux fois; qu'il y avait réſiſté; qu'il avait quitté Paris pour ſe rendre le crime impoſſible; qu'il y était revenu, vaincu par ſon fanatiſme. Il ſigne l'un de ſes interrogatoires, *François Ravaillac*.

Que toujours dans mon cœur
Jéſus ſoit le vainqueur.

Qui ne reconnaît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna ſa ſignature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoiſonné de tous les venins de la Ligue?

Ses complices étaient la ſuperſtition & la fureur qui animèrent *Jean Châtel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément*; c'était l'eſprit de *Poltrot* qui aſſaſſina le Duc de *Guiſe*; c'étaient les maximes de *Balthazar Gérar*, aſſaſſin du grand Prince d'Orange. *Ravaillac* avait été Feuillant, & il ſuffiſait alors d'avoir été moine pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un Prince ennemi de ſa Religion. On s'étonne qu'on ait attenté pluſieurs fois ſur la vie de *Henri IV*, le meilleur des Rois; on devrait s'étonner que les aſſaſſins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque ſuperſtitieux

avait continuellement devant les yeux *Aod* aſſaſſinant le Roi des Philiſtins, *Judith* ſe proſtituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ſes bras, *Samuel* coupant par morceaux un roi priſonnier de guerre, envers qui *Saül* n'oſait violer le droit des nations. Rien n'avertiſſait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inſpirations, des ordres exprès qui ne tiraient point à conſéquence ; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout conſacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé, par l'eſprit de ſuperſtition, de fureur & d'ignorance qui dominait, par la connaiſſance du cœur humain, & par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut ſur-tout s'en tenir à ces confeſſions faites, à la mort, devant des juges. Ces confeſſions prouvent expreſſément que *Jean Châtel* avait commis ſon parricide dans l'eſpérance d'être moins damné, & *Ravaillac* dans l'eſpérance d'être ſauvé.

Il le faut avouer, ces monſtres étaient fervens dans la foi. *Ravaillac* ſe recommande en pleurant à *S. François* ſon patron, & à tous les Saints ; il ſe confeſſe avant de recevoir la queſtion ; il charge deux Docteurs auxquels il s'eſt confeſſé, d'aſſurer le Greffier que jamais il n'a parlé

à perſonne du deſſein de tuer le Roi ; il avoue ſeulement qu'il a parlé au Père d'*Aubigni*, Jéſuite, de quelques viſions qu'il a eues ; & le Père d'*Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en ſouvient pas. Enfin, le criminel jure juſqu'au dernier moment ſur ſa damnation éternelle qu'il eſt ſeul coupable, & il le jure plein de repentir. Sont-ce là des raiſons ? Sont-ce là des preuves ſuffiſantes ?

Cependant l'éditeur du ſixième tome des mémoires de *Condé* inſiſte encore ; il recherche un paſſage des mémoires de l'*Étoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution : *On m'a bien trompé, quand on m'a voulu perſuader que le coup que je ferais ſerait bien reçu du peuple, puiſqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer.* Premièrement, ces paroles ne ſont point rapportées dans le procès-verbal de l'exécution. Secondement, il eſt vrai peut-être que *Ravaillac* dit, ou voulut dire : *On m'a bien trompé, quand on me diſait : le Roi eſt haï, on ſe réjouira de ſa mort.* Il voyait le contraire, & que le peuple le regrettait : il ſe voyait l'objet de l'horreur publique ; il pouvait bien dire : *On m'a trompé.* En effet, s'il n'avait jamais entendu juſtifier dans les converſations le crime de *Jean Châtel*, s'il n'avait pas eu les oreilles

rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique ſens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ? Qui l'a dit à M. de l'*Étoile* ? Un bruit de ville qu'il rapporte prévaudra-il ſur un procès-verbal ? Dois-je en croire ce l'*Étoile*, qui écrivait le ſoir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour ? Défions-nous de tous ces journaux qui ſont des recueuils de tout ce que la renommée débite.

Je lus, il y a quelques-années, dix-huit tomes in-folio des mémoires du feu Marquis de *Dangeau* : j'y trouvai ces propres paroles : « La Reine d'Eſpagne, *Marie-Louiſe* » d'Orléans, eſt morte empoiſonnée par le » Marquis de *Mansfeld* ; le poiſon avait été » mis dans une tourte d'anguilles. La Com- » teſſe de *Pernits*, qui mangea la deſſerte » de la Reine, en eſt morte auſſi ; trois Ca- » mériſtes en ont été malades : le Roi l'a » dit ce ſoir à ſon petit couvert ». Qui ne croirait un tel fait, circonſtancié, appuyé du témoignage de *Louis XIV*, & rapporté par un Courtiſan de ce Monarque, par un homme d'honneur qui avait ſoin de recueuillir toutes les anecdotes ? Cependant, il eſt très-faux que la Comteſſe de *Pernits* ſoit morte alors ; il eſt tout auſſi faux qu'il y ait eu trois Camériſtes malades, & non moins

faux que *Louis XIV* ait prononcé des paroles auſſi indiſcrettes. Ce n'était point M. de *Dangeau* qui faiſait ces malheureux mémoires : c'était un vieux valet-de-chambre imbécile, qui ſe mêlait de faire à tort & à travers des gazettes manuſcrites de toutes les ſottiſes qu'il entendait dans les antichambres. Je ſuppoſe, cependant, que ces mémoires tombaſſent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur, que de calomnies alors ſous preſſe! que de menſonges répétés dans tous les journaux! Il faut tout lire avec défiance. *Ariſtote* avait bien raiſon, quand il diſait que *le doute eſt le commencement de la ſageſſe.*

ESSAI*

SUR LA POÉSIE ÉPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES DIFFÉRENTS GOÛTS DES PEUPLES.

ON a accablé preſque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart ſont inutiles ou fauſſes. Nous trouverons par-tout des leçons, mais peu d'exemples. Rien n'eſt plus aiſé que de parler d'un ton de maître des choſes qu'on ne peut exécuter : il y a cent Poétiques contre un Poème. On ne voit que des maîtres d'éloquence, & preſque pas un orateur. Le monde eſt plein de Critiques qui, à force de *commentaires*, de *définitions*, de *diſtinctions*, ſont parvenus à obſcurcir les connaiſſances les plus claires & les plus ſimples. Il ſemble qu'on n'aime que les che-

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

* Cet eſſai avait d'abord été compoſé, en Anglais par l'Auteur, lorſqu'il était à Londres, en 1726. On le traduiſit en Français, à Paris. Cette traduction fut même imprimée à la ſuite de la Henriade. Mais depuis, l'Auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en Français. Il a été revu & augmenté en dernier lieu avec beaucoup de ſoin.

mins difficiles. Chaque ſcience, chaque étude a ſon jargon inintelligible, qui ſemble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédanteſques on entaſſait, il n'y a pas long-tems, dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fauſſe idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaiſſance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres! La voie par laquelle on a ſi long-tems enſeigné l'art de penſer, eſt aſſurément bien oppoſée au don de penſer.

Mais c'eſt ſur-tout en fait de poéſie que les commentateurs & les Critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des volumes ſur quelques lignes que l'imagination des poètes a créées en ſe jouant. Ce ſont des tyrans qui ont voulu aſſervir à leurs loix une nation libre dont ils ne connaiſſent point le caractère; auſſi ces prétendus Légiſlateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les États qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il fallait ſentir avec tranſport; & quand même leurs règles ſeraient juſtes, combien peu ſeraient-elles utiles! *Homère*, *Virgile*, le *Taſſe*, *Milton*, n'ont guères obéi

à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne ſerviraient qu'à embarraſſer les grands-hommes dans leur marche, & ſeraient d'un faible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, & non pas s'y traîner avec des béquilles. Preſque tous les Critiques ont cherché dans *Homère* des règles qui n'y ſont aſſurément point. Mais comme ce poète Grec a compoſé deux poèmes d'une nature abſolument différente, ils ont été bien en peine pour concilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant enſuite, qui réunit dans ſon ouvrage le plan de l'*Iliade* & celui de l'*Odyſſée*, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédiens pour ajuſter leurs règles à l'*Énéide*. Ils ont fait à-peu-près comme les aſtronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, & créaient ou anéantiſſaient un Ciel ou deux de cryſtal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme ſavans, & qui ſe croient tels, venait vous dire : *Le Poème épique eſt une longue fable inventée pour enſeigner une vérité morale, & dans laquelle un Héros achève quelque grande action avec le ſecours des Dieux dans l'eſpace d'une année ;* il faudrait lui répondre : Votre définition eſt très-fauſſe ; car, ſans examiner ſi l'*Iliade*

d'*Homère* eſt d'accord avec votre règle, les Anglais ont un Poème épique, dont le Héros, loin de venir à bout d'une grande entrepriſe par le ſecours céleſte en une année, eſt trompé par le diable & par ſa femme en un jour, & eſt chaſſé du Paradis terreſtre pour avoir déſobéi à DIEU. Ce Poème, cependant, eſt mis par les Anglais au niveau de l'*Iliade*; & beaucoup de perſonnes le préfèrent à celui d'*Homère*, avec quelque apparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le Poème épique ne ſera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureuſe? Non : cette définition ſerait auſſi fauſſe que l'autre. L'*Œdipe* de *Sophocle*, le *Cinna* de *Corneille*, l'*Athalie* de *Racine*, le *Céſar* de *Shakeſpear*, le *Caton* d'*Addiſſon*, la *Mérope* du Marquis *Scipion Maffei*, le *Roland* de *Quinault*, ſont toutes de belles Tragédies, &, j'oſe dire, toutes d'une nature différente. On aurait beſoin en quelque ſorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclure toutes les beautés qui nous ſont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendu familières. Il n'en eſt point des arts, & ſurtout de ceux qui dépendent de l'imagina-

tion, comme des ouvrage de la Nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature eſt toujours la même; mais preſque tous les ouvrages des hommes changent, ainſi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voiſins diffèrent. Que dis-je? la même nation n'eſt plus reconnaiſſable au bout de trois ou quatre ſiècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les États: ils changent en mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

La muſique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui, n'eſt plus celle de *Luigi* & de *Cariſſimi*. Des airs Perſans ne plairaient pas aſſurément à des oreilles Européennes. Mais, ſans aller ſi loin, un Français accoutumé à nos Opéra, ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie: autant en fait un Italien à l'Opéra de Paris; & tous deux ont également tort, ne conſidérant point que le récitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée; que le caractère des deux langues eſt très-différent; que ni l'accent, ni le ton ne ſont les mêmes; que cette différence eſt ſenſible

dans la converſation, plus encore ſur le théâtre tragique, & qu'elle doit par conſéquent l'être beaucoup dans la muſique. Nous ſuivons à-peu-près les règles d'architecture de *Vitruve ;* cependant les maiſons bâties en Italie par *Palladio*, & en France par nos architectes, ne reſſemblent pas plus à celles de *Pline* & de *Cicéron*, que nos habillemens ne reſſemblent aux leurs.

Mais, pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre ſujet, qu'était la Tragédie chez les Grecs ? Un chœur qui demeurait preſque toujours ſur le théâtre, point de diviſion d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigue. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq actes, avec une intrigue amoureuſe. En Angleterre, la Tragédie eſt véritablement une action ; & ſi les Auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pièces, un ſtyle naturel avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteraient bientôt ſur les Grecs & ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts : il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la Poéſie épique ? Le mot

épique vient du Grec ἔπος, qui ſignifie *diſcours* : l'uſage a attaché ce nom particuliérement à des récits en vers d'aventures héroïques ; comme le mot d'*oratio*, chez les Romains, qui d'abord ſignifiait auſſi *diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les diſcours d'appareil ; & comme le titre d'*Imperator*, qui appartenait aux Généraux d'armée, fut enſuite conféré aux ſeuls Souverains de Rome.

Le Poème épique, regardé en lui-même, eſt donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action ſoit ſimple, ou complexe ; qu'elle s'achève dans un mois, ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtems ; que la ſcène ſoit fixée dans un ſeul endroit, comme dans l'*Iliade ;* que le Héros voyage de mers en mers, comme dans l'*Odyſſée ;* qu'il ſoit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Énée ;* qu'il y ait un principal perſonnage, ou pluſieurs ; que l'action ſe paſſe ſur la terre, ou ſur la mer ; ſur le rivage d'Afrique, comme dans *la Luziade ;* dans l'Amérique, comme dans l'*Araucana ;* dans le Ciel, dans l'Enfer, hors des limites de notre Monde, comme dans le *Paradis* de *Milton ;* il n'importe : le Poème ſera toujours un Poème épique, un Poème héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre

proportionné à ſon mérite. Si vous vous faites ſcrupule, diſait le célèbre M. *Addiſſon*, de donner le titre de Poème épique au *Paradis perdu* de *Milton*, appelez-le, ſi vous voulez, un Poème divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confeſſiez que c'eſt un ouvrage auſſi admirable en ſon genre que l'*Iliade*.

Ne diſputons jamais ſur les noms. Irais-je refuſer le nom de Comédies aux pièces de M. *Congreve*, ou à celles de *Calderon*, parce qu'elles ne ſont pas dans nos mœurs ? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne penſe. Un homme qui n'a lu que les Auteurs claſſiques, mépriſe tout ce qui eſt écrit dans les langues vivantes ; & celui qui ne ſait que la langue de ſon pays, eſt comme ceux qui, n'étant jamais ſortis de la Cour de France, prétendent que le reſte du monde eſt peu de choſe ; & que qui a vu Verſailles a tout vu.

Mais le point de la queſtion & de la difficulté eſt de ſavoir ſur quoi les nations polies ſe réuniſſent, & ſur quoi elles diffèrent. Un Poème épique doit par-tout être fondé ſur le jugement, & embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon ſens, appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une & ſimple*, qui ſe développe aiſé-

ment & par degrés, & qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monſtrueuſes. On ſouhaite généralement que cette unité ſi ſage ſoit ornée d'une variété d'épiſodes, qui ſoient comme les membres d'un corps robuſte & proportionné. Plus l'action ſera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleſſe eſt d'être ſéduits par tout ce qui eſt au-delà de la vie commune. Il faudra ſur-tout que cette action ſoit *intéreſſante;* car tous les cœurs veulent être remués; & un Poème, parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, ſerait inſipide en tout tems & en tout pays. Elle doit être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiſſe être ſatisfait, s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eſt promis d'avoir.

Telles ſont à-peu-près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleſte, la nature des épiſodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, & de cet inſtinct qu'on nomme goût; voilà ſur quoi il y a mille opinions, & point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaiſent également

à toutes les nations ? Il y en a ſans doute en très-grand nombre. Depuis le tems de la renaiſſance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, *Homère*, *Démoſthène*, *Virgile*, *Cicéron*, ont en quelque manière réuni ſous leurs loix tous les peuples de l'Europe, & fait de tant de nations différentes une ſeule République de lettres ; mais, au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduiſent dans chaque pays un goût particulier.

Vous ſentez, dans les meilleurs Écrivains modernes, le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & mûris par le même ſoleil ; mais ils reçoivent du terrein qui les nourrit, des goûts, des couleurs, & des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Eſpagnol, à ſon ſtyle, comme aux traits de ſon viſage, à ſa prononciation, à ſes manières. La douceur & la molleſſe de la langue Italienne s'eſt inſinuée dans le génie des Auteurs Italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle majeſtueux, ſont, ce me ſemble, généralement parlant, le caractère des Écrivains Eſpagnols. La force, l'énergie, la hardieſſe, ſont plus particulières aux Anglais ; ils ſont ſur-tout amoureux des allé-

gories & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance; ils haſardent peu, ils n'ont ni la force Anglaiſe, qui leur paraîtrait une force giganteſque & monſtrueuſe; ni la douceur Italienne, qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ſes jours cette différence qui ſe trouve entre les goûts des peuples voiſins, conſidérons maintenant leur ſtyle.

On approuve avec raiſon, en Italie, ces vers de la troiſième ſtance du premier Chant de la *Jéruſalem*.

Coſi a l'egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoavi licor' gli orli del vaſo;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

Cette comparaiſon du charme des fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vaſe bordé de miel, ne ſerait pas ſoufferte dans un Poème épique français. Nous liſons avec plaiſir dans Montagne, qu'il faut *emmieller la viande ſalubre à l'enfant*. Mais cette image qui nous plaît dans

ſon ſtyle familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majeſté de l'épopée.

Voici un autre endroit univerſellement approuvé, & qui mérite de l'être. C'eſt dans le chant ſeizième de la *Jéruſalem*, lorſqu'*Armide* commence à ſoupçonner la fuite de ſon amant :

Volea gridar : dove, o crudel, me ſola
Laſci? ma il varco al ſuon chiuſe il dolore:
Si, che tornò la flebile parola
Più amara in dietro à rimbombar ſu' l core.

Ces quatre vers italiens ſont très-touchans & très-naturels ; mais ſi on les traduit exactement, ce ſera un *galimathias* en français. « Elle voulait crier : Cruel, pour-» quoi me laiſſes-tu ſeule ? mais la douleur » ferma le chemin à ſa voix, & ces paroles » douloureuſes reculèrent avec plus d'a-» mertume, & retentirent ſur ſon cœur ».

Apportons un autre exemple, tiré d'un des plus ſublimes endroits du Poème ſingulier de *Milton*, dont j'ai déja parlé ; c'eſt au premier Livre, dans la deſcription de Satan & des Enfers.

——— *Round he throws his baleful eyès*
That witneſs'd huge affliction and diſmay,
Mix'd with obdurate pride, and ſtedfaſt hate.
At once, as far as angels ken, he views

The

The diſmal ſituation waſte and wild ;
A dungeon horrible , on all ſides round ,
As one great furnace , flam'd ; yet from thoſe flames
No light , but rather darkneſs viſible ,
Serv'd only to diſcover ſights of woe ;
Regions of ſorrow , doleful shades , where peace
And reſt ean never dwell , hope never comes ,
Theat comes to all , &c.

« Il promène de tous côtés ſes triſtes » yeux , dans leſquels ſont peints le déſeſ- » poir & l'horreur , avec l'orgueil & l'irré- » conciliable haîne. Il voit d'un coup d'œil , » auſſi loin que les regards des Chérubins » peuvent percer , ce ſéjour épouvantable , » ces déſerts déſolés , ce donjon immenſe , » enflammé comme une fournaiſe énorme. » Mais de ces *flammes il ne ſortait point de* » *lumières ; ce ſont des ténèbres viſibles* , qui » ſervent ſeulement à découvrir des ſpec- » tacles de déſolation , des régions de dou- » leur , dont jamais n'approchent le repos » ni la paix , où l'on ne connaît point l'eſ- » pérance connue par-tout ailleurs ».

Antonio de Solis , dans ſon excellente hiſtoire de la conquête du Mexique , après avoir dit que l'endroit où *Montézume* conſultait ſes Dieux , était une large voûte ſouterraine , où de petits ſoupiraux laiſſaient à peine entrer la lumière , ajoûte :

O permitian ſolamente lo que baſtava, porque ſe vieſſe la oſcuridad : « ou laiſſaient entrer » ſeulement autant de jour qu'il en fallait » pour voir l'obſcurité ». Ces ténèbres viſibles de *Milton* ne ſont point condamnées en Angleterre, & les Eſpagnols ne reprennent point cette même penſée dans *Solis*. Il eſt très-certain que les Français ne ſouffriraient point de pareilles libertés. Ce n'eſt pas aſſez que l'on puiſſe excuſer la licence de ces expreſſions : l'exactitude françaiſe n'admet rien qui ait beſoin d'excuſe.

Qu'il me ſoit permis, pour ne laiſſer aucun doute ſur cette matière, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la Chaire. Qu'un homme, comme le P. *Bourdaloue*, prêche devant une aſſemblée de la Communion anglicane, & qu'animant par un geſte noble un diſcours pathétique, il s'écrie : « Oui, Chrétiens, vous étiez bien » diſpoſés : mais le ſang de cette veuve que » vous avez abandonnée, mais le ſang de » ce pauvre que vous avez laiſſé oppri- » mer, mais le ſang de ces miſérables dont » vous n'avez pas pris en main la cauſe, ce » ſang retombera ſur vous ; & vos bonnes » diſpoſitions ne ſerviront qu'à rendre ſa » voix plus forte pour demander à DIEU » vengeance de votre infidélité. Ah ! mes

» chers Auditeurs, &c. » Ces paroles pathétiques prononcées avec force, & accompagnées de grands geſtes, feront rire un auditoire Anglais : car autant qu'ils aiment ſur le théâtre les expreſſions ampoulées, & les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la Chaire une ſimplicité ſans ornement. Un ſermon en France eſt une longue déclamation ſcrupuleuſement diviſée en trois points, & récitée avec enthouſiaſme. En Angleterre un ſermon eſt une diſſertation ſolide, & quelquefois ſèche, qu'un homme lit au peuple ſans geſte & ſans aucun éclat de voix. En Italie, c'eſt une comédie ſpirituelle. En voilà aſſez pour faire voir combien grande eſt la différence entre les goûts des Nations.

Je ſais qu'il y a pluſieurs perſonnes qui ne ſauraient admettre ce ſentiment. Ils diſent que la raiſon & les paſſions ſont partout les mêmes : cela eſt vrai ; mais elles s'expriment par-tout diverſement. Les hommes ont en tout pays un nez, deux yeux & une bouche : cependant l'aſſemblage des traits qui fait la beauté en France, ne réuſſira pas en Turquie, ni une beauté Turque à la Chine ; & ce qu'il y a de plus aimable en Aſie & en Europe ſerait regardé comme un monſtre dans le pays de la

Guinée. Puiſque la nature eſt ſi différente d'elle-même, comment veut-on aſſervir à des loix générales des arts, ſur leſquels la coutume, c'eſt-à-dire l'inconſtance, a tant d'empire ? Si donc nous voulons avoir une connaiſſance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle maniere on les cultive chez toutes les Nations. Il ne ſuffit pas, pour connaître l'épopée, d'avoir lu *Virgile* & *Homère*; comme ce n'eſt point aſſez, en fait de Tragédie, d'avoir lu *Sophocle* & *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement *beau* chez les Anciens ; nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue & dans leurs mœurs ; mais ce ſerait s'égarer étrangement, que de les vouloir ſuivre en tout à la piſte. Nous ne parlons point la même langue ; la Religion, qui eſt preſque toujours le fondement de la Poéſie épique, eſt parmi nous l'oppoſé de leur Mythologie. Nos coutumes ſont plus différentes de celles des Héros du ſiège de Troie, que de celles des Américains. Nos combats, nos ſièges, nos flottes, n'ont pas la moindre reſſemblance ; notre Philoſophie eſt en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la bouſſole, de l'imprimerie, tant d'autres arts qui ont été apportés récemment

dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'Univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les Anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choſes.

Qu'*Homère* nous repréſente ſes Dieux s'enivrant de nectar, & riant ſans fin de la mauvaiſe grâce dont *Vulcain* leur ſert à boire, cela était bon de ſon tems, où les Dieux étaient ce que les Fées ſont dans le nôtre : mais aſſurément perſonne ne s'aviſera aujourd'hui de repréſenter dans un Poème une troupe d'Anges & de Saints buvans & rians à table. Que dirait-on d'un Auteur qui irait, après *Virgile*, introduire des Harpies enlevant le dîner de ſon Héros, & qui changerait de vieux vaiſſeaux en belles Nymphes ? En un mot, admirons les Anciens ; mais que notre admiration ne ſoit pas une ſuperſtition aveugle ; & ne faiſons pas cette injuſtice à la nature humaine, & à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder & n'aimer que ſes anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de ſûreté.

Il n'y a point de monumens en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur, que la *Jéruſalem* du *Taſſe*. *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre que le grand

Newton. *Camouens* eſt en Portugal ce que *Milton* eſt en Angleterre. Ce ſerait ſans doute un grand plaiſir, & même un grand avantage pour un homme qui penſe, d'examiner tous ces Poèmes épiques de différente nature, nés en des ſiècles & dans des pays éloignés les uns des autres. Il me ſemble qu'il y a une ſatisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illuſtres perſonnages, Grecs, Romains, Italiens, Anglais; tous habillés, ſi je l'oſe dire, à la manière de leur pays.

C'eſt une entrepriſe au-delà de mes forces que de prétendre les peindre; j'eſſaierai ſeulement de crayonner une eſquiſſe de leurs principaux traits: c'eſt au Lecteur à ſuppléer aux défauts de ce deſſin; je ne ferai que propoſer, il doit juger; & ſon jugement ſera juſte, s'il lit avec impartialité, & s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal-entendu qui nous fait mépriſer tout ce qui n'eſt pas dans nos mœurs. Il verra la naiſſance, le progrès, la décadence de l'Art, il le verra enſuite ſortir comme de ſes ruines; il le ſuivra dans tous ſes changemens; il diſtinguera ce qui eſt *beauté* dans tous les tems & chez toutes les Nations, d'avec ces *beautés-locales* qu'on admire dans un pays & qu'on mépriſe dans un autre. Il

n'ira point demander à *Ariſtote* ce qu'il doit penſer d'un Auteur Anglais ou Portugais, ni à M. *Perrault* comment il doit juger de l'*Iliade*; il ne ſe laiſſera tyranniſer ni par *Scaliger* ni par *le Boſſu* : mais il tirera ſes règles de la nature & des exemples qu'il aura devant les yeux, & il jugera entre les Dieux d'*Homère* & le DIEU de *Milton*, entre *Calipſo* & *Didon*, entre *Armide* & *Ève*.

Si les Nations de l'Europe, au lieu de ſe mépriſer injuſtement les unes les autres, voulaient faire une attention moins ſuperficielle aux ouvrages & aux manières de leurs voiſins, non pas pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'obſervations naîtrait ce goût général qu'on cherche ſi inutilement.

CHAPITRE SECOND.

HOMERE.

HOMÈRE vivait probablement environ huit-cent-cinquante années avant l'Ère Chrétienne : il était certainement contemporain d'*Héſiode*. Or *Héſiode* nous apprend qu'il écrivait dans l'*âge* qui ſuivait celui de la guerre de Troie, & que cet âge dans le-

quel il vivait, finirait avec la génération qui exiſtait alors. Il eſt donc certain qu'*Homère* fleuriſſait deux générations après la guerre de Troie; ainſi il pouvait avoir vu dans ſon enfance quelques vieillards qui avaient été à ce ſiège, & il devait avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe & d'Aſie qui avaient vu *Ulyſſe*, *Ménélas* & *Achille*.

Quand il compoſa l'*Iliade* (ſuppoſé qu'il ſoit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'hiſtoire & des fables de ſon tems. Les Grecs n'avaient alors que des Poètes pour Hiſtoriens & pour Théologiens; ce ne fut même que quatre-cents ans après *Héſiode* & *Homère*, qu'on ſe réduiſit à écrire l'hiſtoire en proſe. Cet uſage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très-raiſonnable. Un livre dans ces tems-là était une choſe auſſi rare qu'un bon livre l'eſt aujourd'hui: loin de donner au public l'hiſtoire *in-folio* de chaque village, comme on fait à préſent, on ne tranſmettait à la poſtérité que les grands évènemens qui devaient l'intéreſſer. Le culte des Dieux & l'hiſtoire des grands-hommes étaient les ſeuls ſujets de ce petit nombre d'écrits. On les compoſa long-tems en vers chez les Égyptiens & chez les Grecs, parce qu'ils

étaient deſtinés à être retenus par cœur & à être chantés : telle était la coutume de ces peuples ſi différens de nous. Il n'y eut juſqu'à *Hérodote* d'autre hiſtoire parmi eux qu'en vers, & ils n'eurent en aucun tems de Poéſie ſans muſique.

A l'égard d'*Homère*, autant ſes ouvrages ſont connus, autant eſt-on dans l'ignorance ſur ſa perſonne. Tout ce qu'on ſait de vrai, c'eſt que long-tems après ſa mort on lui a érigé des ſtatues, & élevé des temples. Sept villes puiſſantes ſe ſont diſputé l'honneur de l'avoir vu naître ; mais la commune opinion eſt que de ſon vivant il mendiait dans ces ſept villes, & que celui dont la poſtérité a fait un Dieu, a vécu mépriſé & miſérable ; deux choſes compatibles.

L'*Iliade*, qui eſt le grand ouvrage d'*Homère*, eſt plein de Dieux & de combats peu vraiſemblables. Ces ſujets plaiſent naturellement aux hommes ; ils aiment ce qui leur paraît terrible ; ils ſont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de ſorciers qui les effrayent. Il y a des fables pour tout âge, & il n'y a point de nation qui n'ait eu les ſiennes. De ces deux ſujets qui rempliſſent l'*Iliade*, naiſſent les deux grands reproches que l'on fait à *Homère* : on lui impute l'extravagance de ſes Dieux & la groſſièreté de ſes Héros. C'eſt repro-

cher à un Peintre d'avoir donné à ſes figures les habillemens de ſon tems. *Homère* a peint les Dieux tels qu'on les croyait, & les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'eſt pas un grand mérite de trouver de l'abſurdité dans la Théologie païenne ; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'*Homère*. Si l'idée des trois Grâces qui doivent toujours accompagner la Déeſſe de la beauté, ſi la ceinture de *Vénus* ſont de ſon invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainſi orné cette Religion que nous lui reprochons ! Et ſi ces fables étaient déja reçues avant lui, peut-on mépriſer un ſiècle qui avait trouvé des allégories ſi juſtes & ſi charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle groſſièreté dans les Héros d'*Homère*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle*, au neuvième livre de l'*Iliade*, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer & ſouffler le feu, & préparer le dîner avec *Achille* ; *Achille* & *Patrocle* n'en ſont pas moins éclatans. *Charles XII*, Roi de Suède, a fait ſix mois ſa cuiſine à *Demir-Tocca*, ſans perdre rien de ſon héroïſme : & la plupart de nos Généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une Cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces Héros, qui faiſaient

leur cuiſine eux-mêmes. On peut ſe moquer de la Princeſſe *Nauſica*, qui, ſuivie de toutes ſes femmes, va laver ſes robes & celles du Roi & de la Reine : on peut trouver ridicule que les filles d'*Auguſte* aient filé les habits de leur père, lorſqu'il était maître de la moitié de l'univers ; cela n'empêchera pas qu'une ſimplicité ſi reſpectable ne vaille bien la vaine pompe, la molleſſe & l'oiſiveté dans leſquelles les perſonnes d'un haut rang ſont nourries.

Que ſi l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué la force de ſes Héros, c'eſt qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles ; c'eſt que cette force eſt l'origine de tout pouvoir chez les hommes ; c'eſt que par cette ſupériorité ſeule les Nations du Nord ont conquis notre hémiſphère depuis la Chine juſqu'au mont Atlas. Les Anciens ſe faiſaient une gloire d'être robuſtes : leurs plaiſirs étaient des exercices violens : ils ne paſſaient point leurs jours à ſe faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une maiſon dans une autre leur ennui & leur inutilité. En un mot, *Homère* avait à repréſenter un *Ajax* & un *Hector*, non un Courtiſan de Verſailles ou de Saint-James.

Après avoir rendu juſtice au fond du ſujet des Poèmes d'*Homère*, ce ſerait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, & d'oſer juger du prix de ſes ouvrages. Mais tant de plumes ſavantes ont épuiſé cette matière, que je me bornerai à une ſeule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux belles-lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des temples, il s'eſt trouvé bien des infidèles qui ſe ſont moqués de ſa divinité. Il y a eu dans tous les ſiècles des ſavans, des *raiſonneurs* qui l'ont traité d'écrivain pitoyable, tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la Poéſie eſt depuis quelque tems un grand ſujet de diſpute en France : *Perrault* commença la querelle contre *Deſpréaux ;* mais il apporta à ce combat des armes trop inégales : il compoſa ſon livre du parallèle des anciens & des modernes, où l'on voit un eſprit très-ſuperficiel, nulle méthode & beaucoup de mépriſes. Le redoutable *Deſpréaux* accabla ſon adverſaire en s'attachant uniquement à relever ſes bévues ; de ſorte que la diſpute fut terminée par rire aux dépens de *Perrault*, ſans qu'on entamât ſeulement le fond de la queſtion. *Houdart de la Motte* a, depuis, renouvellé la querelle : il ne ſavait pas la langue Grec-

que ; mais l'eſprit a ſuppléé en lui, autant qu'il eſt poſſible, à cette connaiſſance. Peu d'ouvrages ſont écrits avec autant d'art, de diſcrétion & de fineſſe, que ſes diſſertations ſur *Homère*. Madame *Dacier*, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, ſoutint la cauſe d'*Homère* avec l'emportement d'un Commentateur. On eût dit que l'ouvrage de M. *de la Motte* était d'une femme d'eſprit, & celui de Madame *Dacier* d'un homme ſavant. L'un, par ſon ignorance de la langue Grecque, ne pouvait ſentir les beautés de l'Auteur qu'il attaquait. L'autre, toute remplie de la ſuperſtition des Commentateurs, était incapable d'appercevoir des défauts dans l'Auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorſque je lus *Homère*, & que je vis ces fautes groſſières qui juſtifient les critiques, & ces beautés plus grandes que ces fautes ; je ne pus croire d'abord que le même génie eût compoſé tous les Chants de l'*Iliade*. En effet, nous ne connaiſſons parmi les Latins, ni parmi nous, aucun Auteur qui ſoit tombé ſi bas après s'être élevé ſi haut. Le grand *Corneille*, génie pour le moins égal à *Homère*, a fait, à la vérité, *Pertharite*, *Suréna*, *Agéſilas*, après avoir donné *Cinna* & *Polieucte* ; mais *Suréna* & *Pertharite* ſont des ſujets encore plus mal

choiſis que mal traités. Ces Tragédies ſont très-faibles, mais non pas remplies d'abſurdités, de contradictions & de fautes groſſières. Enfin, j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais; & le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été développé. *Shakeſpear*, leur premier Poète tragique, n'a guères en Angleterre d'autre épithète que celle de Divin. Je n'ai jamais vu à Londres la Salle de la Comédie auſſi remplie à l'*Andromaque* de *Racine*, toute bien traduite qu'elle eſt par *Philips*, ou au *Caton* d'*Addiſſon*, qu'aux anciennes pièces de *Shakeſpear*. Ces pièces ſont des monſtres en Tragédie. Il y en a qui durent pluſieurs années; on y baptiſe au premier acte le Héros, qui meurt de vieilleſſe au cinquième; on y voit des ſorciers, des payſans, des ivrognes, des bouffons, des foſſoyeurs qui creuſent une foſſe & qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin, imaginez ce que vous pourrez de plus monſtrueux & de plus abſurde, vous le trouverez dans *Shakeſpear*. Quand je commençais à apprendre la langue anglaiſe, je ne pouvais comprendre comment une nation ſi éclairée pouvait admirer un Auteur ſi extravagant: mais dès que j'eus une plus grande connaiſſance de la langue, je m'apperçus que les Anglais avaient raiſon, &

qu'il eſt impoſſible que toute une nation ſe trompe en fait de ſentiment, & ait tort d'avoir du plaiſir. Ils voyaient comme moi les fautes groſſières de leur Auteur favori; mais ils ſentaient mieux que moi ſes beautés, d'autant plus ſingulières que ce ſont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante-années qu'il jouit de ſa réputation. Les Auteurs qui ſont venus après lui ont ſervi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand ſens de l'Auteur de *Caton*, & ſes talens qui en ont fait un Sécretaire d'État, n'ont pu le placer à côté de *Shakeſpear*. Tel eſt le privilège du génie d'invention; il ſe fait une route où perſonne n'a marché avant lui; il court ſans guide, ſans art, ſans règle; il s'égare dans ſa carrière: mais il laiſſe loin derrière lui tout ce qui n'eſt que raiſon & qu'exactitude. Tel, à-peu-près, était *Homère*: il a créé ſon Art, & l'a laiſſé imparfait: c'eſt un cahos encore; mais la lumière y brille déja de tous côtés.

Le *Clovis* de *Deſmarets*, la *Pucelle* de *Chapelain*, ces Poèmes fameux par leur ridicule, ſont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'*Iliade*, comme le *Pyrame* de *Pradon* eſt plus exact que le *Cid* de *Corneille*. Il y a peu de petites *nouvelles* où les évènemens ne ſoient

mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'induſtrie que dans *Homère*. Cependant douze beaux vers de l'*Iliade* ſont au-deſſus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte ſur des colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puiſſent être par des mains induſtrieuſes. Le grand mérite d'*Homère* eſt d'avoir été un Peintre ſublime. Inférieur de beaucoup à *Virgile* dans tout le reſte, il lui eſt ſupérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'eſt un feu dévorant, qui, pouſſé par les vents, conſume la terre devant lui.* Si c'eſt un Dieu qui ſe tranſporte d'un lieu à un autre, *il fait trois pas, & au quatrième il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille*, il perſonnifie les prières; *elles ſont filles du Maître des Dieux; elles marchent triſtement, le front couvert de confuſion, les yeux trempés de larmes, & ne pouvant ſe ſoutenir ſur leurs pieds chancelans; elles ſuivent de loin l'Injure, l'Injure altière qui court ſur la terre d'un pied léger, levant ſa tête audacieuſe.* C'eſt ici ſans doute qu'on ne peut ſur-tout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la*

Motte Houdart de l'Académie Françaiſe, qui dans ſa traduction d'*Homère* étrangle tout ce beau paſſage, & le raccourcit ainſi en deux vers:

On appaiſe les Dieux; mais par des ſacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'eſprit, s'il a empêché M. *de la Motte* de ſentir ces grandes beautés d'imagination, & ſi cet Académicien ſi ingénieux a cru que quelques antithèſes, quelques tours délicats pourraient ſuppléer à ces grands traits d'éloquence! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère*; mais il n'a conſervé aucune de ſes beautés: il a fait un petit ſquélette d'un corps démeſuré & trop plein d'embonpoint. En vain tous les Journaux ont prodigué des louanges à *la Motte*; en vain, avec tout l'art poſſible & ſoutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti conſidérable; ſon parti, ſes éloges, ſa traduction, tout a diſparu, & *Homère* eſt reſté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ſes beautés, ſont la plupart des eſprits trop philoſophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout ſentiment. On trouve dans les penſées de M. *Paſcal* qu'il n'y a point de beauté poéti-

que, & *que, faute d'elle, on a inventé de grands mots, comme fatal laurier, bel aſtre, & que c'eſt cela qu'on appelle beauté poétique.* Que prouve un tel paſſage, ſinon que l'Auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas? Pour juger des Poètes, il faut ſavoir ſentir; il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître; comme, pour décider ſur la Muſique, ce n'eſt pas aſſez, ce n'eſt rien même de calculer en Mathématicien la proportion des tons; il faut avoir de l'oreille & de l'âme.

Qu'on ne croye point encore connaître les Poètes par les traductions; ce ſerait vouloir appercevoir le coloris d'un tableau dans une eſtampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, & en gâtent les beautés. Qui n'a lu que Madame *Dacier* n'a point lu *Homère;* c'eſt dans le Grec ſeul qu'on peut voir le ſtyle du Poète, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, & paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* lui-même qu'on trouvera, comme ſes Héros, tout plein de défauts, mais ſublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de ſon Poème! Heureux qui peindrait les détails comme lui! Et c'eſt préciſément par ces détails que la Poéſie charme les hommes.

CHAPITRE TROISIÈME.

VIRGILE.

IL ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, qu'on trouve à la tête de pluſieurs éditions des ouvrages de ce grand Homme. Elle eſt pleine de puérilités & de contes ridicules. On y repréſente *Virgile* comme une eſpèce de maquignon & de faiſeur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avoit envoyé à *Auguſte*, était né d'une jument malade; & qui, étant interrogé ſur le ſecret de la naiſſance de l'Empereur, répond qu'*Auguſte* était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été juſques-là récompenſé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne ſais par quelle fatalité la mémoire des grands Hommes eſt preſque toujours défigurée par des contes inſipides. Tenons-nous-en à ce que nous ſavons certainement de *Virgile*. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andès, à une lieue de Mantoue, ſous le premier Conſulat du grand *Pompée* & de *Craſſus*. Les Ides d'Octobre, qui étaient le 15 de ce mois, devinrent à jamais fameuſes par ſa naiſſance : *Octobris Maro conſecravit Idus*,

dit *Martial.* Il ne vécut que cinquante-deux ans, & mourut à Brinde, comme il allait en Grèce pour mettre, dans la retraite, la dernière main à ſon *Énéide*, qu'il avait été onze ans à compoſer.

Il eſt le ſeul de tous les Poètes Épiques qui ait joui de ſa réputation pendant ſa vie. Les ſuffrages & l'amitié d'*Auguſte*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus*, ne ſervirent pas peu ſans doute à diriger les jugemens de ſes contemporains, qui peut-être ſans cela ne lui auraient pas rendu ſitôt juſtice. Quoi qu'il en ſoit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour, comme il vint paraître au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ſes vers, tout le peuple ſe leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'Empereur. Il était né d'un caractère doux, modeſte, & même timide. Il ſe dérobait très-ſouvent en rougiſſant à la multitude qui accourait pour le voir. Il était embarraſſé de ſa gloire ; ſes mœurs étaient ſimples ; il négligeait ſa perſonne & ſes habillemens ; mais cette négligence était aimable. Il faiſait les délices de ſes amis par cette ſimplicité qui s'accorde ſi bien avec le génie, & qui ſemble être donnée aux véritablement grands Hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens ſont bornés, & qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, lorſqu'il écrivait en proſe. *Senèque* le Philoſophe nous apprend que *Virgile* n'avait pas mieux réuſſi en proſe que *Cicéron* ne paſſait pour avoir réuſſi en vers. Cependant il nous reſte de très-beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'auroit-il pu deſcendre à la proſe, puiſque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la Poéſie ?

Horace & lui furent comblés de biens par *Auguſte*. Cet heureux Tyran ſavait bien qu'un jour ſa réputation dépendrait d'eux ; auſſi eſt-il arrivé que l'idée que ces deux grands Écrivains nous ont donnée d'*Auguſte*, a effacé l'horreur de ſes proſcriptions ; ils nous font aimer ſa mémoire ; ils ont fait, ſi j'oſe le dire, illuſion à toute la terre. *Virgile* mourut aſſez riche pour laiſſer des ſommes conſidérables à *Tucca*, à *Varus*, à *Mécène*, & à l'Empereur même. On ſait qu'il ordonna par ſon teſtament que l'on brûlât ſon *Énéide* dont il n'était point ſatisfait ; mais on ſe donna bien de garde d'obéir à ſa derniere volonté. Nous avons encore les vers qu'*Auguſte* compoſa au ſujet de cet ordre que *Virgile* avait donné en mourant ; ils ſont beaux & ſemblent partir du cœur.

Ergòne ſupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas ! ergò ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur Muſa Maronis ! &c.

Cet ouvrage, que l'Auteur avait condamné aux flammes, eſt encore, avec ſes défauts, le plus beau monument qui nous reſte dans toute l'antiquité. *Virgile* tira le ſujet de ſon Poème des traditions fabuleuſes que la ſuperſtition populaire avait tranſmiſes juſqu'à lui; à-peu-près comme *Homère* avait fondé ſon *Iliade* ſur la tradition du ſiége de Troie : car, en vérité, il n'eſt pas croyable qu'*Homère* & *Virgile* ſe ſoient ſoumis par avance à cette règle biſarre que le Père *le Boſſu* a prétendu établir ; c'eſt de choiſir ſon ſujet avant ſes perſonnages, & de diſpoſer toutes les actions qui ſe paſſent dans le Poème, avant que de ſavoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la Comédie, qui n'eſt qu'une repréſentation des ridicules du ſiècle; ou dans un roman frivole, qui n'eſt qu'un tiſſu de petites intrigues, leſquelles n'ont beſoin ni de l'autorité de l'Hiſtoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les Poètes épiques, au contraire, ſont obligés de choiſir un Héros connu, dont le nom ſeul puiſſe impoſer au Lecteur, & un point d'hiſtoire qui ſoit par lui-même in-

téreſſant. Tout Poète épique qui ſuivra la règle de *le Boſſu*, ſera sûr de n'être jamais lu ; mais heureuſement il eſt impoſſible de la ſuivre : car ſi vous tirez votre ſujet tout entier de votre imagination, & que vous cherchiez enſuite quelque évènement dans l'hiſtoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'Univers ne pourront pas vous fournir un évènement entièrement conforme à votre plan : il faudra de néceſſité que vous altériez l'un pour le faire cadrer avec l'autre ; & y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être enſuite obligé de détruire ?

Virgile raſſembla donc dans ſon Poème tous ces différens matériaux qui étaient épars dans pluſieurs livres, & dont on peut voir quelques-uns dans *Denys d'Halicarnaſſe*. Cet Hiſtorien trace exactement le cours de la navigation d'*Énée* ; il n'oublie ni la fable des *Harpies*, ni les prédictions de *Céléno*, ni le petit *Aſcagne* qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs aſſiètes*, *&c.* Pour la métamorphoſe des vaiſſeaux d'*Énée* en Nymphes, *Denys d'Halicarnaſſe* n'en parle point ; mais *Virgile* lui-même prend ſoin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition, *Priſca fides facto, ſed fama perennis*. Il ſemble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, & qu'il ait voulu ſe

l'excuſer à lui-même, en ſe rappelant la créance publique. Si on conſidérait dans cette vue pluſieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup-d'œil, on ſerait moins prompt à le condamner.

N'eſt-il pas vrai que nous permettrions à un Auteur François, qui prendrait *Clovis* pour ſon Héros, de parler de la ſainte ampoule qu'un pigeon apporta du Ciel de la ville de Reims pour oindre le Roi, & qui ſe conſerve encore avec foi dans cette ville? Un Anglais qui chanterait le Roi *Arthur*, n'aurait-il pas la liberté de parler de l'Enchanteur *Merlin?* Tel eſt le ſort de toutes ces anciennes fables, où ſe perd l'origine de chaque peuple, qu'on reſpecte leur antiquité, en riant de leur abſurdité. Après tout, quelque excuſable qu'on ſoit de mettre en œuvre de pareils contes, je penſe qu'il vaudrait encore mieux les rejetter entièrement: un ſeul Lecteur ſenſé que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé, qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de la fable, *Virgile* eſt blâmé par quelques Critiques, & loué par d'autres, de s'être aſſervi à imiter *Homère.* Pour moi, ſi j'oſe hazarder mon ſentiment, je penſe qu'il ne mérite ni ces reproches, ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre ſur la ſcène les Dieux

d'*Homère*,

d'*Homère*, qui étaient auſſi les ſiens, & qui, ſelon la tradition, avaient eux-mêmes guidé *Énée* en Italie. Mais aſſurément il les fait agir avec plus de jugement que le Poète Grec. Il parle comme lui du ſiège de Troie; mais j'oſe dire qu'il y a plus d'art & des beautés plus touchantes dans la deſcription que fait *Virgile* de la priſe de cette ville, que dans toute l'*Iliade* d'*Homère*. On nous crie que l'épiſode de *Didon* eſt d'après celui de *Circé* & de *Calypſo*; qu'*Énée* ne deſcend aux enfers qu'à l'imitation d'*Ulyſſe*. Le Lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original ſuppoſé, il y trouvera une prodigieuſe différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on: ſi cela eſt, c'eſt ſans doute ſon plus bel ouvrage.

Il eſt bien vrai que *Virgile* a emprunté du Grec quelques comparaiſons, quelques deſcriptions, dans leſquelles même, pour l'ordinaire, il eſt au-deſſous de l'original. Quand *Virgile* eſt grand, il eſt lui-même; s'il bronche quelquefois, c'eſt lorſqu'il ſe plie à ſuivre la marche d'un autre.

J'ai entendu ſouvent reprocher à *Virgile* de la ſtérilité dans l'invention. On le compare à ces Peintres qui ne ſavent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profuſion de caractères *Homère* a jetée dans ſon *Iliade*: au-lieu que, dans l'*Énéide*, le

ſort *Cloanthe*, le brave *Gias* & le fidèle *Achate*, ſont des perſonnages inſipides, des domeſtiques d'*Énée*, & rien de plus, dont les noms ne ſervent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juſte; mais j'oſe dire qu'elle tourne à l'avantage de *Virgile*. Il chante les actions d'*Énée*, & *Homère* l'oiſiveté d'*Achille*. Le poète Grec était dans la néceſſité de ſuppléer à l'abſence de ſon principal Héros; & comme ſon talent était de faire des tableaux, plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéreſſante, il a ſuivi l'impulſion de ſon génie, en repréſentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile*, au contraire, ſentait qu'il ne fallait point affaiblir ſon principal perſonnage & le perdre dans la foule. C'eſt au ſeul *Énée* qu'il a voulu & qu'il a dû nous attacher; auſſi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté ſon Poème.

Saint-Evremont dit qu'*Énée* eſt plus propre à être le fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il eſt vrai qu'*Énée* paſſe, auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier; mais leur préjugé vient de la fauſſe idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux eblouis de la fureur d'*Achille*, ou des exploits giganteſ-

ques des Héros de roman. Si *Virgile* avait été moins ſage; ſi, au-lieu de repréſenter le courage calme d'un Chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* & de *Diomède* qui combattent contre des Dieux, il aurait plû davantage à ces Critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes ſenſés.

Je viens à la grande & univerſelle objection que l'on fait contre l'*Énéide*. Les ſix derniers chants, dit-on, ſont indignes des ſix premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux ſur ce défaut; je ſuis perſuadé qu'il le ſentait lui-même, & que c'était la vraie raiſon pour laquelle il avait eu deſſein de brûler ſon ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Auguſte* que le premier, le ſecond, le quatrième & le ſixième livre, qui ſont effectivement la plus belle partie de l'*Énéide*. Il n'eſt point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuiſé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la deſcente d'*Énée* aux enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon*. La terreur & la compaſſion ne peuvent aller plus loin que dans la deſcription de la ruine de Troie. De cette haute élévation où il était parvenu au milieu de ſon vol, il ne pouvait guères que deſcendre. Le projet du mariage

d'*Énée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vue, ne ſaurait nous intéreſſer, après les amours de *Didon*. La guerre contre les Latins, commencée à l'occaſion d'un cerf bleſſé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il eſt bien difficile de s'élever quand le ſujet baiſſe. Cependant il ne faut pas croire que les ſix derniers chants de l'*Énéide* ſoient ſans beautés : il n'y en a aucun où vous ne reconnaiſſiez *Virgile*. Ce que la force de ſon Art a tiré de ce terrein ingrat eſt preſque incroyable. Vous voyez par-tout la main d'un homme ſage qui lutte contre les difficultés : il diſpoſe avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homère* avait répandu avec une profuſion ſans règle.

Pour moi, s'il m'eſt permis de dire ce qui me bleſſe davantage dans les ſix derniers livres de l'*Énéide*, c'eſt qu'on eſt tenté, en les liſant, de prendre le parti de *Turnus* contre *Énée*. Je vois en la perſonne de *Turnus* un jeune prince paſſionnément amoureux, près d'épouſer une Princeſſe qui n'a point pour lui de répugnance ; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mère de *Lavinie*, qui l'aime comme ſon fils. Les Latins & les Rutules deſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſurer la tranquilité publique, le bonheur de *Turnus*, celui

d'*Amate*, & même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une Ambaſſade au Roi Latin pour obtenir un aſyle ; le bon vieux Roi commence par lui offrir ſa fille, qu'*Enée* ne demandait pas : de-là ſuit une guerre cruelle ; encore ne commence-t-elle que par hazard & par une aventure commune & petite. *Turnus* en combattant pour ſa maitreſſe eſt tué impitoyablement par *Énée ;* la mère de *Lavinie* au déſeſpoir ſe donne la mort, & le faible Roi Latin, pendant tout ce tumulte, ne ſait ni refuſer ni accepter *Turnus* pour ſon gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il ſe retire au fond de ſon palais, laiſſant *Turnus* & *Énée* ſe battre pour ſa fille, ſûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive.

Il eût été aiſé, ce me ſemble, de remédier à ce grand défaut : il fallait peut être qu'*Énée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune & aimable amant, qui avait tant de droits ſur elle ; & qu'il ſecourût le vieux Roi *Latinus*, au-lieu de ravager ſon pays. Il a trop l'air du raviſſeur de *Lavinie*. J'aimerais qu'il en fût le vengeur ; je voudrais qu'il eût un rival que je puſſe haïr, afin de m'intéreſſer au Héros davantage. Une telle diſpoſition eût

été une ſource de beautés nouvelles. Le père & la mère de *Lavinie*, cette jeune Princeſſe même, euſſent eu des perſonnages plus convenables à jouer. Mais ma préſomption va trop loin ; ce n'eſt point à un jeune Peintre à oſer reprendre les défauts d'un *Raphaël*, & je ne puis pas dire comme le *Corrège : Son pittor anche io.*

CHAPITRE QUATRIÈME.

LUCAIN.

APRÈS avoir levé nos yeux vers *Homère* & *Virgile*, il eſt inutile de les arrêter ſur leurs copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence *Statius*, & *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monſtrueux imitateur de l'*Iliade* & de l'*Énéide ;* mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité, il ne doit à perſonne ni ſes beautés, ni ſes défauts, & mérite par cela ſeul une attention particuliere.

Lucain était d'une ancienne Maiſon de l'Ordre des Chevaliers : il naquit à Cordoue en Eſpagne, ſous l'Empereur *Caligula.* Il n'avait encore que huit mois lorſ-

qu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maiſon de *Sénèque* ſon oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des Critiques qui ont révoqué en doute la pureté de ſon langage. Ils ont pris *Lucain* pour un Eſpagnol qui a fait des vers latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans ſon ſtyle des barbariſmes qui n'y ſont point, & qui, ſuppoſé qu'ils y fuſſent, ne peuvent aſſurément être apperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, juſqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de diſputer contre lui le prix de la Poéſie, & le dangereux honneur de le remporter. Le ſujet qu'ils traitèrent tous deux, était *Orphée*. La hardieſſe qu'eurent les Juges de déclarer *Lucain* vainqueur, eſt une preuve bien forte de la liberté dont on jouiſſait dans les premières années de ce règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut pouvoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flatterie, & en cela ſeul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faibleſſe de donner à *Auguſte* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme, quel qu'il ſoit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à conſpirer contre lui; *Lucain* entra dans cette fameuſe conjuration, dont la

découverte coûta la vie à trois-cents Romains du premier rang. Étant condamné à la mort, il ſe fit ouvrir les veines dans un bain chaud, & mourut en récitant des vers de ſa *Pharſale*, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choiſit une hiſtoire récente pour le ſujet d'un Poème épique. *Varius*, contemporain, ami & rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec ſuccès cette dangereuſe entrepriſe. La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le ſiècle éclairé, politique, & peu ſuperſtitieux où vivaient *Céſar* & *Lucain*, la ſolidité de ſon ſujet, ôtaient à ſon génie toute liberté d'invention fabuleuſe. La grandeur véritable des Héros réels qu'il fallait peindre d'après nature, était une nouvelle difficulté. Les Romains du tems de *Céſar* étaient des perſonnages bien autrement importans que *Sarpédon*, *Diomède*, *Mézence*, & *Turnus*. La guerre de Troie était un jeu d'enfans en comparaiſon des guerres civiles de Rome, où les plus grands Capitaines, & les plus puiſſans hommes qui aient jamais été, diſputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a oſé s'écarter de l'hiſtoire : par-là il a rendu ſon Poème ſec & aride,

Il a voulu ſuppléer au défaut d'invention par la grandeur des ſentimens; mais il a caché trop ſouvent ſa ſéchereſſe ſous de l'enflure. Ainſi il eſt arrivé qu'*Achille* & *Énée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, ſont devenus grands dans *Homère* & dans *Virgile*, & que *Céſar* & *Pompée* ſont petits quelquefois dans *Lucain*. Il n'y a dans ſon Poème aucune deſcription brillante, comme dans *Homère*. Il n'a point connu, comme *Virgile*, l'art de narrer, & de ne rien dire de trop; il n'a ni ſon élégance, ni ſon harmonie. Mais auſſi vous trouvez dans la *Pharſale* des beautés qui ne ſont ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Énéide*. Au milieu de ces déclamations ampoulées, il y a de ces penſées mâles & hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* eſt rempli; quelques-uns de ſes diſcours ont la majeſté de ceux de *Tite-Live*, & la force de *Tacite*. Il peint comme *Salluſte*; en un mot il eſt grand partout où il ne veut point être Poète. Une ſeule ligne, telle que celle-ci, en parlant de *Céſar*, *Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum*, vaut bien aſſurément une deſcription poétique.

Virgile & *Homère* avaient fort bien fait d'amener les Divinités ſur la ſcène. *Lucain* a fait tout auſſi bien de s'en paſſer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Vénus*, étaient des embel-

liſſemens néceſſaires aux actions d'*Énée* & d'*Agamemnon*. On ſavait peu de choſe de ces Héros fabuleux : ils étaient comme ces vainqueurs des Jeux Olympiques que *Pindare* chantait, & dont il n'avait preſque rien à dire. Il fallait qu'il ſe jetât ſur les louanges de *Caſtor*, de *Pollux* & d'*Hercule*. Les faibles commencemens de l'Empire Romain avaient beſoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, *Labiénus*, vivaient dans un autre ſiècle qu'*Énée* : les guerres civiles de Rome étaient trop ſérieuſes pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *Céſar* jouerait-il dans la plaine de Pharſale, ſi *Iris* venait lui apporter ſon épée, ou ſi *Vénus* deſcendait dans un nuage d'or à ſon ſecours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un Art pour les principes de l'Art même, ſont perſuadés qu'un Poème ne ſaurait ſubſiſter ſans Divinités, parce que l'*Iliade* en eſt pleine ; mais ces Divinités ſont ſi peu eſſentielles au Poème, que le plus bel endroit qui ſoit dans *Lucain*, & peut-être dans aucun Poète, eſt le diſcours de *Caton*, dans lequel ce ſtoïque, ennemi des fables, dédaigne d'aller voir le temple de *Jupiter Hammon*. Je me ſers de la traduction de *Brébeuf*, malgré ſes défauts.

Laiſſons, laiſſons, dit-il, un ſecours ſi honteux
A ces âmes qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eſt à plaindre,
Que c'eſt un long combat dont l'iſſue eſt à craindre,
Qu'une mort glorieuſe eſt préférable aux fers,
Je ne conſulte point les Dieux ni les Enfers.
Alors que du néant nous paſſons juſqu'à l'être,
Le Ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître;
Nous trouvons DIEU par-tout; par-tout il parle à nous.
Nous ſavons ce qui fait ou détruit ſon courroux:
Et chacun porte en ſoi ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire.
Penſez-vous qu'à ce temple un Dieu ſoit limité;
Qu'il ait, dans ces déſerts, caché la vérité?
Faut-il d'autre ſéjour à ce Monarque auguſte,
Que les cieux, que la terre, & que le cœur du juſte?
C'eſt lui qui nous ſoutient, c'eſt lui qui nous conduit;
C'eſt ſa main qui nous guide, & ſon feu qui nous luit;
Tout ce que nous voyons eſt cet Être Suprême, &c.

C'eſt bien aſſez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans notre âme au point que nous naiſſons.
Si nous n'y ſavons pas lire nos aventures,
Percer avant le tems dans les choſes futures,
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à le chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eſt donc point pour n'avoir pas fait uſage du miniſtère des Dieux, mais pour

avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que *Lucain* eſt ſi inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *Céſar*, *Pompée*, *Caton*, avec des traits ſi forts, il ſoit ſi faible, quand il les fait agir? Ce n'eſt preſque plus qu'une gazette pleine de déclamations; il me ſemble que je vois un portique hardi & immenſe qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE TRISSIN.

APRÈS que l'Empire Romain eut été détruit par les Barbares, pluſieurs langues ſe formèrent des débris du Latin, comme pluſieurs Royaumes s'élevèrent ſur les ruines de Rome. Les Conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie & leur ignorance. Tous les Arts périrent; & lorſqu'après huit-cents ans ils commencèrent à renaître, ils renaquirent Goths & Vandales. Ce qui nous reſte malheureuſement de l'Architecture & de la Sculpture de ces tems-là, eſt un compoſé biſarre de groſſiéreté & de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les Moines conſervè-

rent la langue Latine pour la corrompre ; les Francs, les Vandales, les Lombards mêlèrent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier & ſtérile. Enfin la langue Italienne, comme la fille aînée de la Latine, ſe polit la premiere, enſuite l'Eſpagnole ; puis la Françaiſe & l'Anglaiſe ſe perfectionnèrent.

La Poéſie fut le premier Art qui fut cultivé avec ſuccès. *Dante* & *Pétrarque* écrivirent dans un tems où l'on n'avait pas encore un ouvrage de proſe ſupportable ; choſe étrange que preſque toutes les Nations du monde aient eu des Poètes avant que d'avoir aucune autre ſorte d'Écrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un ſiècle avant qu'il parût un Hiſtorien. Les Cantiques de *Moïſe* ſont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chanſons chez les Caraïbes, qui ignoraient tous les Arts. Les Barbares des côtes de la Mer Baltique avaient leurs fameuſes rimes *Runiques* dans le tems qu'ils ne ſavaient pas lire ; ce qui prouve, en paſſant, que la Poéſie eſt plus naturelle aux hommes qu'on ne penſe.

Quoi qu'il en ſoit, le *Taſſe* était encore au berceau, lorſque le *Triſſin*, Auteur de la fameuſe *Sophonisbe*, la première Tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un

Poème épique. Il prit pour ſon ſujet l'*Italie délivrée des Goths par Bélizaire ſous l'Empire de Juſtinien.* Son plan eſt ſage & régulier: mais la poéſie y eſt faible. Toutefois l'ouvrage réuſſit, & cette aurore du bon goût brilla pendant quelque tems, juſqu'à ce qu'elle fut abſorbée dans le grand jour qu'apporta le *Taſſe.*

Le *Triſſin* était un homme d'un ſavoir très-étendu, & d'une grande capacité. *Léon X* l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambaſſadeur auprès de *Charles-Quint;* mais enfin il ſacrifia ſon ambition, & la prétendue ſolidité des affaires, à ſon goût pour les lettres; bien différent en cela de quelques hommes célèbres que nous avons vu quitter & même mépriſer les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était avec raiſon charmé des beautés qui ſont dans *Homère;* & cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité: il en a tout pris, hors le génie. Il s'appuie ſur *Homère* pour marcher, & tombe en voulant le ſuivre: il cueuille les fleurs du Poète Grec, mais elles ſe flétriſſent dans les mains de l'imitateur. Le *Triſſin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homère*, où *Junon*, parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des careſſes qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'Empereur *Juſti-*

nien a les mêmes vues ſur ſon époux dans l'*Italia liberata*. « Elle commence par ſe bai-
» gner dans ſa belle chambre ; elle met une
» chemiſe blanche ; après une longue énu-
» mération de tous les affiquets d'une toi-
» lette, elle va trouver l'Empereur qui eſt
» aſſis ſur un gazon dans un petit jardin ;
» elle lui fait une menterie avec beaucoup
» d'agaceries, & enfin *Juſtinien*

Le diede un baſcio
Soave, e le gettò le braccia al collo ;
Ed ella ſtette, & ſorridendo diſſe :
Signor mio dolce, or che volete fare ?
Che ſe veniſſe alcuno in queſto luogo,
E ci vedeſſe, avrei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte.
Entriamo nelle noſtre uſate ſtanze,
Chiudamo gli uſci, e ſopra il voſtro letto
Poniam ci, e fate poi quel che vi piace.
L'Imperator riſpoſe : Alma mia vita,
Non dubitate de la viſta altrui ;
Che qui non può venir perſona umana,
Se non per la mia ſtanza ; & io la chiuſi,
Come qui venni, et hò la chiave a canto ;
E penſo, che ancor voi chiudeſte l'uſcio
Che vien in eſſo dalle ſtanze voſtre ;
Perche giamai non lo laſciaſte aperto.
E, detto queſto, ſubito abbracciolla ;

Poi ſi colcar ne la minuta erbetta,
La quale allegra li fioria d'intorno, &c.

« L'Empereur lui donna un doux baiſer, » & lui jeta les bras au cou. Elle s'arrêta, » & lui dit en ſouriant : Mon doux Sei- » gneur, que voulez-vous faire ? Si quel- » qu'un entrait ici & nous découvrait, je » ſerais ſi honteuſe que je n'oſerais plus le- » ver les yeux. Allons dans notre apparte- » ment, fermons les portes, mettons-nous » ſur le lit, & puis faites ce que vous vou- » drez. L'Empereur lui répondit : Ma chère » âme, ne craignez point d'être apperçue. » Perſonne ne peut entrer ici que par ma » chambre, je l'ai fermée, & j'en ai la clef » dans ma poche. Je préſume que vous avez » auſſi fermé la porte de votre appartement » qui entre dans le mien : car vous ne le » laiſſez jamais ouvert. Après avoir ainſi » parlé, il l'embraſſe & la jette ſur l'herbe » tendre, qui ſemble partager leurs plai- » ſirs, & qui ſe couronne de fleurs ». Ainſi ce qui eſt décrit noblement dans *Homère* devient auſſi bas & auſſi dégoûtant dans le *Triſſin*, que les careſſes d'un mari & d'une femme devant le monde.

Le *Triſſin* ſemble n'avoir copié *Homère* que dans le détail des deſcriptions : il eſt très-exact à peindre les habillemens & les

meubles de ſes Héros; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui, pour remarquer ſeulement ſes fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne en Europe qui ait fait un Poème épique régulier & ſenſé, quoique faible, & qui ait oſé ſecouer le joug de la rime. De plus il eſt le ſeul des Poètes Italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots, ni pointes, & celui de tous qui a le moins introduit d'Enchanteurs & de Héros enchantés dans ſes ouvrages; ce qui n'était pas un petit mérite.

CHAPITRE SIXIÈME.

LE CAMOUENS.

TANDIS que le *Triſſin*, en Italie, ſuivait d'un pas timide & faible les traces des Anciens, le *Camouens*, en Portugal, ouvrait une carrière toute nouvelle, & s'acquérait une réputation qui dure encore parmi ſes compatriotes, qui l'appellent le *Virgile Portugais*.

Camouens, d'une ancienne famille Portugaiſe, naquit en Eſpagne dans les dernières années du règne célèbre de *Ferdinand*

& d'*Iſabelle*, tandis que *Jean II* régnait en Portugal. Après la mort de *Jean*, il vint à la Cour de Lisbonne, la première année du règne d'*Emmanuel le Grand*, héritier du Trône & des grands deſſeins du Roi *Jean*. C'étaient alors les beaux jours du Portugal, & le tems marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel, déterminé à ſuivre le projet qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir en 1497, *Vaſco de Gama* avec une flotte pour cette fameuſe entrepriſe, qui était regardée comme téméraire & impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama* & ceux qui eurent la hardieſſe de s'embarquer avec lui, paſſèrent pour des inſenſés, qui ſe ſacrifiaient de gaieté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le Roi: tout Lisbonne vit partir avec indignation & avec larmes ces aventuriers, & les pleura comme morts. Cependant l'entrepriſe réuſſit, & fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vaſco de Gama* dans ſon expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes; il n'alla aux grandes Indes que long-tems après. Un deſir vague de voyager & de

faire fortune, & l'éclat que faiſaient à Lisbonne ſes galanteries indiſcrètes, ſes mécontentemens de la Cour, & ſur-tout cette curioſité aſſez inſéparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à ſa patrie. Il ſervit d'abord Volontaire ſur un vaiſſeau, & il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déja un Vice-Roi dans les Indes. *Camouens* étant à Goa, en fut exilé par le Vice-Roi. Être exilé d'un lieu, qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un de ces malheurs ſinguliers que la deſtinée réſervait à *Camouens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare ſur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, & où ils commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut là qu'il compoſa ſon Poème de la découverte des Indes, qu'il intitula *Luſiade;* titre qui a peu de rapport au ſujet, & qui, à proprement parler, ſignifie la *Portugade.*

Il obtint un petit emploi à Macao même; & de-là retournant enſuite à Goa, il fit naufrage ſur les côtes de la Chine, & ſe ſauva, dit-on, en nageant d'une main, & de l'autre tenant ſon Poème, ſeul bien qui lui reſtait. De retour à Goa, il fut mis en priſon; il n'en ſortit que pour eſſuyer un plus grand malheur, celui de ſuivre en

Afrique un petit Gouverneur arrogant & avare : il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin, il revint à Lisbonne avec ſon Poème pour toute reſſource. Il obtint une petite penſion d'environ 800 liv. de notre monnaie d'aujourd'hui ; mais on ceſſa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite & d'autre ſecours qu'un hopital. Ce fut là qu'il paſſa le reſte de ſa vie, & qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort qu'on s'empreſſa de lui faire des épitaphes honorables, & de le mettre au rang des grands-hommes. Quelques villes ſe diſputèrent l'honneur de lui avoir donné la naiſſance. Ainſi il éprouva en tout le ſort d'*Homère*. Il voyagea comme lui ; il vécut & mourut pauvre, & n'eut de réputation qu'après ſa mort. Tant d'éxemples doivent apprendre aux hommes de génie, que ce n'eſt point par le génie qu'on fait ſa fortune & qu'on vit heureux.

Le ſujet de la *Luſiade*, traité par un eſprit auſſi vif que le *Camouens*, ne pouvait que produire une nouvelle eſpèce d'épopée. Le fond de ſon Poème n'eſt ni une guerre, ni une querelle de Héros, ni le monde en armes pour une femme ; c'eſt un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : « Je chante ces » hommes au-deſſus du vulgaire, qui des

» rives occidentales de la Luſitanie, portés » ſur des mers qui n'avaient point encore » vu de vaiſſeaux, allèrent étonner la Tra- » pobane de leur audace : eux dont le cou- » rage patient à ſouffrir des travaux au- » delà des forces humaines, établit un nou- » vel Empire ſous un Ciel inconnu & ſous » d'autres étoiles. Qu'on ne vante plus les » voyages du fameux Troyen qui porta ſes » Dieux en Italie ; ni ceux du ſage Grec » qui revit Itaque après vingt ans d'ab- » ſence ; ni ceux d'*Alexandre*, cet impé- » tueux Conquérant. Diſparaiſſez, drapeaux » que *Trajan* déployait ſur les frontières de » l'Inde : voici un homme à qui *Neptune* a » abandonné ſon trident : voici des travaux » qui ſurpaſſent tous les vôtres.

» Et vous, Nymphes du Tage, ſi jamais » vous m'avez inſpiré des ſons doux & tou- » chans, ſi j'ai chanté les rives de votre » aimable fleuve ; donnez-moi aujourd'hui » des accens fiers & hardis ; qu'ils aient la » force & la clarté de votre cours ; qu'ils » ſoient purs comme vos ondes, & que » déſormais le Dieu des vers prèfère vos » eaux à celles de la fontaine ſacrée ».

Le Poète conduit la flotte Portugaiſe à l'embouchure du Gange ; il décrit en paſ- ſant les côtes occidentales, le midi & l'o- rient de l'Afrique, & les différens peuples

qui vivent ſur cette côte ; il entre-mêle avec art l'hiſtoire du Portugal. On voit dans le troiſième Chant la mort de la célèbre *Inès de Caſtro*, épouſe du Roi *Don Pedro*, dont l'aventure déguiſée a été jouée depuis peu ſur le théâtre de Paris. C'eſt, à mon gré, le plus beau morceau du *Camouens ;* il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendriſſans & mieux écrits. La ſimplicité du Poème eſt rehauſſée par des fictions auſſi neuves que le ſujet. En voici une qui, je l'oſe dire, doit réuſſir dans tous les tems, & chez toutes les nations.

Lorſque la flotte eſt prête à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, appelé alors le Promontoire des tempêtes, on apperçoit tout-à-coup un formidable objet. C'eſt un fantôme qui s'élève du fond de la mer ; ſa tête touche aux nues ; les tempêtes, les vents, les tonnerres ſont autour de lui ; ſes bras s'étendent au loin ſur la ſurface des eaux : ce monſtre, ou ce Dieu, eſt le gardien de cet Océan, dont aucun vaiſſeau n'avait encore fendu les flots ; il menace la flotte, il ſe plaint de l'audace des Portugais qui viennent lui diſputer l'empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent eſſuyer dans leur entrepriſe. Cela eſt grand en tout pays ſans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du goût des Portugais, & qui me paraît conforme au génie Italien; c'eſt une Iſle enchantée qui ſort de la mer pour le rafraîchiſſement de *Gama* & de ſa flotte. Cette Iſle a ſervi, dit-on, de modèle à l'Iſle d'*Armide*, décrite quelques années après par le *Taſſe*. C'eſt-là que *Vénus*, aidée des conſeils du Père Éternel, & ſecondée en même tems des flèches de *Cupidon*, rend les *Néréides* amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement; chaque Portugais embraſſe une *Néréide*, & *Thétis* obtient *Vaſco de Gama* pour ſon partage. Cette Déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'Iſle, & de-là lui montre tous les Royaumes de la Terre, & lui prédit les deſtinées du Portugal.

Camouens, après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette Iſle, & des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le lecteur que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe que le plaiſir qu'un honnête-homme ſent à faire ſon devoir. Mais il faut avouer qu'une Iſle enchantée dont *Vénus* eſt la Déeſſe, & où des Nymphes careſſent des matelots après un voyage de long cours, reſſemble plus à un *Muſico* d'Amſterdam qu'à quel-

que choſe d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend que dans ce Poème *Vénus* ſignifie la *Sainte Vierge*, & que *Mars* eſt évidemment JÉSUS-CHRIST. A la bonne heure; je ne m'y oppoſe pas; mais j'avoue que je ne m'en ſerais pas apperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raiſon de tout; on ne ſera plus tant ſurpris que *Gama*, dans une tempête, adreſſe ſes prières à JÉSUS-CHRIST, & que ce ſoit *Vénus* qui vienne à ſon ſecours. *Bacchus* & la Vierge *Marie* ſe trouveront tout naturellement enſemble.

Le principal but des Portugais après l'établiſſement de leur commerce, eſt la propagation de la foi, & *Vénus* ſe charge du ſuccès de l'entrepriſe. A parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs ſenſés. Il ſemble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce Poème; mais la poéſie du ſtyle & l'imagination dans l'expreſſion l'ont ſoutenu, de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Véronèſe* parmi les grands Peintres, quoiqu'il ait placé des Pères Bénédictins & des ſoldats Suiſſes dans des ſujets de l'Ancien Teſtament.

Le *Camouens* tombe preſque toujours dans de telles diſparates. Je me ſouviens que *Vaſco*, après avoir raconté ſes aventures

tures au Roi de Melinde, lui dit : *O Roi, jugez ſi Ulyſſe & Énée ont voyagé auſſi loin que moi, & couru autant de périls :* comme ſi un Barbare Africain des côtes de Zanguebar ſavait ſon *Homère* & ſon *Virgile.* Mais de tous les défauts de ce Poème, le plus grand eſt le peu de liaiſon qui règne dans toutes ſes parties ; il reſſemble au voyage dont il eſt le ſujet. Les aventures ſe ſuccèdent les unes aux autres, & le Poète n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art ſeul, par le plaiſir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage eſt plein de grandes beautés, puiſque depuis deux-cents ans il fait les délices d'une nation ſpirituelle qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE TASSE.

Torquato Tasso commença ſa *Gieruſalemme Liberata* dans le tems que la *Luſiade* du *Camouens* commençait à paraître. Il entendait aſſez le Portugais pour lire ce Poème & pour en être jaloux ; il diſait que le *Camouens* était le ſeul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, ſi elle était ſincère, était très-mal fondée ; le *Taſſe* était autant au-deſſus du *Camouens*, que le Portugais était ſupérieur à ſes compatriotes. Le *Taſſe* eût eu plus de raiſon d'avouer qu'il était jaloux de l'*Arioſte*, par qui ſa réputation fut ſi long-tems balancée, & qui lui eſt encore préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioſte* parmi les Poètes épiques. Il eſt vrai que l'*Arioſte* a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres enſemble ; & ſi on lit *Homère* par une eſpèce de devoir, on lit & on relit l'*Arioſte* pour ſon plaiſir. Mais il ne faut pas confondre les eſpèces. Je ne parlerais point des comédies de l'*Avare* & du *Joueur* en traitant de

la Tragédie. L'*Orlando furioſo* eſt d'un autre genre que l'*Iliade* & l'*Énéide*. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, eſt cependant très-inférieur au véritable Poème épique. Il en eſt des écrits comme des hommes. Les caractères ſérieux ſont les plus eſtimés, & celui qui domine ſon imagination eſt ſupérieur à celui qui s'y abandonne. Il eſt plus aiſé de peindre des Ogres & des Géans que des Héros, & d'outrer la nature que de la ſuivre.

Le *Taſſe* naquit à Surrento en 1554, le 11 Mars, de *Bernardo Taſſo* & de *Portia de Roſſi*. La maiſon dont il ſortait était une des plus illuſtres d'Italie, & avait été longtems une des plus puiſſantes. Sa grand'-mère était une *Cornaro* : on ſait aſſez qu'une Noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouſer un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur paſſée ne ſervit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père, né dans le déclin de ſa maiſon, s'était attaché au Prince de Salerne, qui fut dépouillé de ſa Principauté par *Charles-Quint*. De plus *Bernardo* était Poète lui-même : avec ce talent, & le malheur qu'il eut d'être domeſtique d'un petit Prince, il n'eſt pas étonnant qu'il ait été pauvre & malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique, la ſeule richeſſe qu'il avait reçue de ſon père, ſe manifeſta dès ſon enfance. Il faiſait des vers à l'âge de ſept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partiſans du Prince de Salerne, & qui connaiſſait par une dure expérience le danger de la Poéſie, & d'être attaché aux Grands, voulut éloigner ſon fils de ces deux ſortes d'eſclavage. Il l'envoya étudier le Droit à Padoue. Le jeune *Taſſe* y réuſſit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ſes degrés en Philoſophie & en Théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme ſavant un homme qui ſavait par cœur la Logique d'*Ariſtote*, & ce bel art de diſputer pour & contre en termes inintelligibles ſur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme, entraîné par l'impulſion irréſiſtible du génie, au milieu de toutes ces études qui n'étaient point de ſon goût, compoſa à l'âge de dix-ſept ans ſon Poème de *Renaud*, qui fut comme le précurſeur de ſa *Jéruſalem*. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans ſon penchant pour la Poéſie. Il fut reçu dans l'Académie des *Ætherei* de Padoue, ſous le nom de *Pentito*, du Repentant, pour marquer qu'il ſe repentait du tems qu'il croyait avoir perdu

dans l'étude du Droit & dans les autres où ſon inclination ne l'avait pas appelé.

Il commença la *Jéruſalem* à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la deſtinée que ſon père avait voulu lui faire éviter, il alla ſe mettre ſous la protection du Duc de *Ferrare*, & crut qu'être logé & nourri chez un Prince pour lequel il faiſait des vers, était un établiſſement aſſuré. A l'âge de vingt-ſept ans, il alla en France à la ſuite du Cardinal d'*Eſte*. *Il fut reçu du Roi Charles IX*, diſent les Hiſtoriens Italiens, *avec des diſtinctions dues à ſon mérite, & revint à Ferrare, comblé d'honneurs & de biens.* Mais ces biens & ces honneurs tant vantés ſe réduiſaient à quelques louanges; c'eſt la fortune des Poètes. On prétend qu'il fut amoureux à la Cour de Ferrare de la ſœur du Duc, & que cette paſſion, jointe aux mauvais traitemens qu'il reçut dans cette Cour, fut la ſource de cette humeur mélancolique qui le conſuma vingt années, & qui fit paſſer pour fou un homme qui avait mis tant de raiſon dans ſes ouvrages.

Quelques Chants de ſon Poème avaient déja paru ſous le nom de *Godefroi*; il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, ſous le titre plus judicieux de la *Jéruſalem délivrée*. Il pouvait dire alors comme un grand-homme de l'antiquité : J'ai vécu

aſſez pour le bonheur & pour la gloire. Le reſte de ſa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités & d'humiliations. Enveloppé dès l'âge de huit ans dans le banniſſement de ſon père, ſans patrie, ſans bien, ſans famille; perſécuté par les ennemis que lui ſuſcitaient ſes talens; plaint, mais négligé par ceux qu'il appelait ſes amis, il ſouffrit l'exil, la priſon, la plus extrême pauvreté, la faim même; &, ce qui devait ajouter un poids inſupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua & l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le Protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en priſon: il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare juſqu'à Surrento dans le Royaume de Naples, trouver une ſœur qu'il y avait, & dont il eſpérait quelque ſecours, mais dont probablement il n'en reçut point, puiſqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut empriſonné encore. Le déſeſpoir altéra ſa conſtitution robuſte, & le rejeta dans des maladies violentes & longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'uſage de la raiſon. Il prétendit un jour avoir été guéri par le ſecours de la *Sainte Vierge* & de *Sainte Scholaſtique*, qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le Marquis *Manſo di Villa* rapporte ce fait comme certain. Tout ce que la plupart des lecteurs

en croiront, c'eſt que le *Taſſe* avait la fièvre.

Sa gloire poétique, cette conſolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ſes ennemis éclipſa pour un tems ſa réputation. Il fut preſque regardé comme un mauvais Poète. Enfin, après vingt années, l'envie fut laſſe de l'opprimer ; ſon mérite ſurmonta tout. On lui offrit des honneurs & de la fortune ; mais ce ne fut que lorſque ſon eſprit, fatigué d'une ſuite de malheurs ſi longue, était devenu inſenſible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le Pape *Clément VII*, qui, dans une Congrégation de Cardinaux, avait réſolu de lui donner la couronne de laurier, & les honneurs du triomphe ; cérémonie biſarre, qui paraît ridicule aujourd'hui, ſurtout en France, & qui était alors très-ſérieuſe & très-honorable en Italie. Le *Taſſe* fut reçu à un mille de Rome par les deux Cardinaux neveux, & par un grand nombre de Prélats & d'hommes de toutes conditions. On le conduiſit à l'audience du Pape : *Je deſire*, lui dit le Pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré juſqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les Cardinaux *Aldobrandin*, neveux du Pape, qui aimaient & admiraient le *Taſſe*, ſe chargè-

rent de l'appareil du couronnement; il devait ſe faire au Capitole ; choſe aſſez ſingulière que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits, triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient déſolé par leurs conquêtes. Le *Taſſe* tomba malade dans le tems de ces préparatifs; &, comme ſi la fortune avait voulu le tromper juſqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour deſtiné à la cérémonie.

Le tems, qui ſappe la réputation des ouvrages médiocres, a aſſuré celle du *Taſſe*. La *Jéruſalem délivrée* eſt aujourd'hui chantée en pluſieurs endroits de l'Italie, comme les Poèmes d'*Homère* l'étaient en Grèce ; & on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de *Virgile* & d'*Homère*, malgré ſes fautes, & malgré la critique de *Deſpréaux*.

La *Jéruſalem* paraît à quelques égards être d'après l'*Iliade* : mais ſi c'eſt imiter que de choiſir dans l'hiſtoire un ſujet qui a des reſſemblances avec la fable de la guerre de Troie ; ſi *Renaud* eſt une copie d'*Achille*, & *Godefroi* d'*Agamemnon* ; j'oſe dire que le *Taſſe* a été bien au-delà de ſon modèle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ſes batailles, avec plus de variété. Ses Héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'*Iliade* : mais ſes caractères ſont mieux annoncés, plus fortement décrits &

mieux ſoutenus ; car il n'y en a preſque pas un ſeul qui ne ſe démente dans le Poète Grec, & pas un qui ne ſoit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'*Homère* crayonnait ; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs & de diſtinguer les différentes eſpèces de vertus, de vices & de paſſions, qui ailleurs ſemblent être les mêmes. Ainſi *Godefroi* eſt prudent & modéré ; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle ; la généreuſe valeur de *Tancrède* eſt oppoſée à la fureur d'*Argant ;* l'amour dans *Armide* eſt un mélange de coquetterie & d'emportement ; dans *Herminie*, c'eſt une tendreſſe douce & aimable. Il n'y a pas juſqu'à l'Hermite *Pierre* qui ne faſſe un perſonnage dans le tableau, & un beau contraſte avec l'Enchanteur *Iſmeno ;* & ces deux figures ſont aſſurément au-deſſus de *Calchas* & de *Taltibius*. *Renaud* eſt une imitation d'*Achille ;* mais ſes fautes ſont plus excuſables ; ſon caractère eſt plus aimable, ſon loiſir eſt mieux employé. *Achille* éblouït, & *Renaud* intéreſſe.

Je ne ſais ſi *Homère* a bien ou mal fait d'inſpirer tant de compaſſion pour *Priam*, l'ennemi des Grecs : mais c'eſt ſans doute un coup de l'art d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice, plus d'un lecteur

ſe ſerait intéreſſé pour les Mahométans contre les Chrétiens ; on ſerait tenté de regarder ces derniers comme des brigands, ligués pour venir du fond de l'Europe déſoler un pays ſur lequel ils n'avaient aucun droit, & maſſacrer de ſang-froid un vénérable Monarque âgé de 80 ans, & tout un peuple innocent qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une choſe bien étrange que la folie des Croiſades. Les Moines prêchaient ces ſaints brigandages, moitié par enthouſiaſme, moitié par intérêt. La Cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faibleſſe d'autrui. Des Princes quittaient leurs États, les épuiſaient d'hommes & d'argent, & les laiſſaient expoſés au premier occupant pour aller ſe battre en Syrie. Tous les Gentilshommes vendaient leurs biens, & partaient pour la Terre-ſainte avec leurs maitreſſes. L'envie de courir, la mode, la ſuperſtition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les Croiſés mêlaient les débauches les plus ſcandaleuſes & la fureur la plus barbare, avec des ſentimens tendres de dévotion ; ils égorgèrent tout dans Jéruſalem, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge : mais quand ils arrivèrent au Saint-Sépulcre, ces monſtres, ornés de

croix blanches, encore toutes dégouttantes du ſang des femmes qu'ils venaient de maſſacrer, après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baiſèrent la terre & ſe frappèrent la poitrine; tant la nature humaine eſt capable de réunir les extrêmes!

Le *Taſſe* fait voir, comme il le doit, les Croiſades dans un jour tout oppoſé. C'eſt une armée de Héros, qui, ſous la conduite d'un Chef vertueux, vient délivrer du joug des Infidèles une terre conſacrée par la naiſſance & la mort d'un DIEU. Le ſujet de la *Jéruſalem*, à le conſidérer dans ce ſens, eſt le plus grand qu'on ait jamais choiſi. Le *Taſſe* l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage eſt bien conduit; preſque tout y eſt lié avec art: il amène adroitement les aventures; il diſtribue ſagement les lumières & les ombres. Il fait paſſer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, & de la peinture des voluptés il le ramène aux combats; il excite la ſenſibilité par degrés; il s'élève au-deſſus de lui-même de livre en livre. Son ſtyle eſt preſque par-tout clair & élégant; & lorſque ſon ſujet demande de l'élévation, on eſt étonné comment la molleſſe de la langue Italienne prend un nouveau caractère ſous

ſes mains, & ſe change en majeſté & en force.

On trouve, il eſt vrai, dans la *Jéruſalem* environ deux-cents vers, où l'Auteur ſe livre à des jeux de mots & à des *concetti* puériles : mais ces faibleſſes étaient une eſpèce de tribut que ſon génie payait au mauvais goût de ſon ſiècle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens ſont entièrement déſabuſés.

Si cet ouvrage eſt plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a auſſi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, & quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me ſemble que c'eſt une faute par tout pays d'avoir débuté par un Épiſode qui ne tient en rien au reſte du Poème. Je parle de l'étrange & inutile *Taliſman* que fait le ſorcier *Iſmeno*, avec une image de la Vierge *Marie;* & de l'hiſtoire d'*Olindo* & de *Sophronia*. Encore ſi cette image de la Vierge ſervait à quelque prédiction ; ſi *Olindo* & *Sophronia*, prêts à être les victimes de leur Religion, étaient éclairés d'enhaut, & diſaient un mot de ce qui doit arriver ; mais ils ſont entièrement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce ſont les principaux perſonnages du Poème ; mais le Poète ne s'eſt épuiſé à décrire leur aven-

ture avec tous les embelliſſemens de ſon art, & il n'excite tant d'intérêt & de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reſte de l'ouvrage. *Sophronie* & *Olinde* ſont auſſi inutiles aux affaires des Chrétiens, que l'image de la Vierge l'eſt aux Mahométans.

Il y a dans l'Épiſode d'*Armide*, qui d'ailleurs eſt un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui aſſurément ne ſeraient point admis en France ni en Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphoſés en poiſſons, & un perroquet chantant des chanſons de ſa propre compoſition, ſont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur ſenſé, accoutumé à n'approuver que ce qui eſt naturel. Les enchantemens ne réuſſiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais; mais du tems du *Taſſe* ils étaient reçus dans toute l'Europe, & regardés preſque comme un point de foi par le peuple ſuperſtitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire M. *Locke*, ou M. *Addiſſon*, ſera étrangement révolté de trouver dans la *Jéruſalem* un ſorcier Chrétien qui tire *Renaud* des mains des ſorciers Mahométans. Quelle fantaiſie d'envoyer *Ubalde* & ſon compagnon à un vieux & ſaint magicien qui les conduit juſqu'au centre de la terre! Les deux Chevaliers ſe promènent là ſur

le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre. De ce lieu on les envoie à Aſcalon vers une vieille qui les tranſporte auſſi-tôt dans un petit bateau aux Iſles Canaries. Ils y arrivent ſous la protection de DIEU, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambaſſade, & ramènent au camp des Chrétiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand beſoin. Encore ces imaginations dignes des contes de Fées n'appartiennent-elles pas au *Taſſe ;* elles ſont copiées de l'*Arioſte*, ainſi que ſon *Armide* eſt une copie d'*Alcine*. C'eſt-là ſurtout ce qui fait que tant de Littérateurs Italiens ont mis l'*Arioſte* beaucoup au-deſſus du *Taſſe*.

Mais quel était ce grand exploit qui était réſervé à *Renaud ?* Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérif juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avait deſtiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du Poème. Dans les premiers Chants DIEU ordonne à l'Archange *Michel* de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air qui excitaient des tempêtes, & qui tournaient ſon tonnerre contre les Chrétiens en faveur des Mahométans. *Michel* leur défend abſolument de ſe mêler déſormais des

affaires des Chrétiens. Ils obéiſſent auſſitôt & ſe plongent dans l'abîme. Mais bientôt après le magicien *Iſmeno* les en fait ſortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de DIEU; &, ſous le prétexte de quelques diſtinctions ſophiſtiques, ils prennent poſſeſſion de la forêt; où les Chrétiens ſe préparaient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancrède* trouve ſa *Clorinde* enfermée dans un pin, & bleſſée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y préſente à travers l'écorce d'un myrthe, tandis qu'elle eſt à pluſieurs milles dans l'armée d'Égypte. Enfin les prières de l'Hermite *Pierre*, & le mérite de la contrition de *Renaud*, rompent l'enchantement.

Je crois qu'il eſt à propos de faire voir comment *Lucain* a traité différemment dans ſa *Pharſale* un ſujet preſque ſemblable. *Céſar* ordonne à ſes troupes de couper quelques arbres dans la forêt ſacrée de Marſeille, pour en faire des inſtrumens & des machines de guerre. Je mets ſous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* & la traduction de *Brébeuf*, qui, comme toutes les autres traductions, eſt au-deſſous de l'original.

Lucus erat longo nunquàm violatus ab ævo,
Obſcurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè ſummotis ſolibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Sylvani, Nymphæque tenent; ſed barbara ritu
Sacra Deûm, ſtructæ diris feralibus aræ,
Omnis & humanis luſtrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit Superos mirata vetuſtas;
Illis & volucres metuunt inſidere ramis,
Et luſtris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit ſylvas, excuſſaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus ſuus horror ineſt. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, ſimulacraque mœſta Deorum
Arte carent, cæſiſque exſtant informia truncis.
Ipſe ſitus, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis ſacrata figuris
Numina ſic metuunt: tantùm terroribus addit
Quos timeant, non noſſe Deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterùm conſurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia ſylvæ,
Roboraque amplexos circumfulſiſſe dracones.
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed ceſſere Deis. Medio cùm Phœbus in axe eſt,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipſe ſacerdos
Acceſſus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immiſſo ſylvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori

Inter nudatos ſtabat denſiſſima montes.
Sed fortes tremuêre manus, motique verendâ
Majeſtate loci, ſi robora ſacra ferirent,
In ſua credebant redituras membra ſecures.
Implicitas magno Cæſar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam librare bipennem
Auſus, & aëriam ferro proſcindere quercum,
Effatur merſo violata in robora ferro:
Jam ne quis veſtrûm dubitet ſubvertere ſylvam;
Credite me feciſſe nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis, non ſublato ſecura pavore,
Turba; ſed expenſâ Superorum & Cæſaris irâ
Procumbunt orni, nodoſa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones, & fluctibus altior alnus;
Et non plebeios luctus teſtata cupreſſus.
Tunc primùm poſuêre comas, & fronde carentes
Admiſêre diem, propulſaque robore denſo
Suſtinuit ſe ſylva cadens. Gemuêre videntes
Gallorum populi: muris ſed clauſa juventus
Exſultat. Quis enim læſos impunè putaret
Eſſe Deos?

Voici la traduction de *Brébeuf*; on ſait qu'il était plus ampoulé encore que *Lucain*; il gâte ſouvent ſon original en voulant le ſurpaſſer : mais il y a toujours dans *Brébeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt ſacrée,
Formidable aux humains, & des Dieux révérée,

Dont le feuillage ſombre & les rameaux épais,
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaiſſeur des ombres & des hêtres,
Les Faunes, les Sylvains, & les Nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le ſon des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre deſtinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du Soleil ſes cruels ſacrifices;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offenſent la Nature en révérant les Dieux.
Là du ſang des humains on voit ſuer les marbres;
On voit fumer la terre; on voit rougir les arbres:
Tout y reſſent l'horreur; & même les oiſeaux
Ne ſe perchent jamais ſur ces triſtes rameaux.
Les ſangliers, les lions, les bêtes les plus fières,
N'oſent pas y chercher leur bauge, ou leurs tanières.
La foudre, accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu ſi coupable, & n'y tombe jamais.

Là de cent Dieux divers les groſſières images
Impriment l'épouvante, & forcent les hommages;
La mouſſe, & la pâleur de leurs membres hideux,
Semblent mieux attirer les reſpects & les vœux:
Sous un air plus connu, la Divinité peinte,
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte:
Tant aux faibles mortels il eſt bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer!
Là d'une obſcure ſource il coule une onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture:

Souvent un bruit confus trouble ce noir ſéjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour :
Souvent du triſte éclat d'une flamme enſouffrée
La forêt eſt couverte & n'eſt pas dévorée ;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De céraſtes hideux & de dragons aîlés.
Les voiſins de ce bois ſi ſauvage & ſi ſombre
Laiſſent à ces Démons ſon horreur & ſon ombre ;
Et le Druïde craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ſes Dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacrilèges ;
Les Dieux mêmes, les Dieux n'ont point de privilèges ;
Céſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés ;
Et de tous les ſoldats les âmes étonnées
Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées.
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et, le fer à la main, porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maitriſe ;
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe ;
Seul j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul je prends ſur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots, tous les ſiens cédant à leur contrainte,
Dépouillent le reſpect, ſans dépouiller la crainte.
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités ;
Mais quand Jules commande, ils ſont mal écoutés.
Alors on voit tomber, ſous un fer téméraire,
Des chênes & des ifs auſſi vieux que leur mère,

Des pins & des cyprès, dont les feuillages verds
Conſervent le printems au milieu des hivers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémiſſent;
A ce fier attentat tous les Prêtres gémiſſent.
Marſeille ſeulement, qui le voit de ſes tours,
Du crime des Latins fait ſon plus grand ſecours.
Elle croit que les Dieux, d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer Céſar, & terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharſale* n'eſt pas comparable à la *Jéruſalem délivrée ;* mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un Héros réel eſt au-deſſus de celle d'un Héros imaginaire, & combien les penſées fortes & ſolides ſurpaſſent ces inventions qu'on appelle des beautés poétiques, & que les perſonnes de bon ſens regardent comme des contes inſipides, propres à amuſer les enfans.

Le Taſſe ſemble avoir reconnu lui-même ſa faute, & il n'a pu s'empêcher de ſentir que ces contes ridicules & biſarres, ſi fort à la mode alors, non-ſeulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient abſolument incompatibles avec la gravité de la Poéſie épique. Pour ſe juſtifier, il publia une préface, dans laquelle il avança que tout ſon Poème était allégorique. L'Armée des Princes Chrétiens, dit-il, repréſente le corps & l'âme. Jéruſalem eſt la

figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail & avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* eſt l'âme, *Tancrède*, *Renaud*, &c. en ſont les facultés. Le commun des ſoldats ſont les membres du corps. Les diables ſont à la fois figures & figurés, *figura e figurato*. *Armide* & *Iſmeno* ſont les tentations qui aſſiègent nos âmes; les charmes, les illuſions de la forêt enchantée, repréſentent les faux raiſonnemens, *falſi ſyllogiſmi*, dans leſquels nos paſſions nous entraînent.

Telle eſt la clef que *le Taſſe* oſe donner de ſon Poème. Il en uſe en quelque ſorte avec lui-même, comme les Commentateurs ont fait avec *Homère* & avec *Virgile*. Il ſe ſuppoſe des vues & des deſſeins qu'il n'avait pas probablement quand il fit ſon Poème; ou, ſi par malheur il les a eus, il eſt bien incompréhenſible comment il a pu faire un ſi bel ouvrage avec des idées ſi alambiquées.

Si le diable joue dans ſon Poème le rôle d'un miſérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la Religion y eſt expoſé avec majeſté, &, ſi j'oſe le dire, dans l'eſprit de la Religion. Les Proceſſions, les Litanies, & quelques autres détails des pratiques Religieuſes, ſont repréſentés dans la *Jéruſalem délivrée* ſous une forme reſpecta-

ble. Telle eſt la force de la Poéſie qui ſait ennoblir tout, & étendre la ſphère des moindres choſes.

Il a eu l'inadvertence de donner aux mauvais eſprits les noms de *Pluton* & d'*Adeſton*, & de confondre les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il eſt étrange que la plupart des Poètes modernes ſoient tombés dans cette faute. On dirait que nos diables & notre enfer chrétien auraient quelque choſe de bas & de ridicule, qui demanderait d'être ennobli par l'idée de l'enfer païen. Il eſt vrai que *Pluton*, *Proſerpine*, *Rhadamanthe*, *Tiſiphone*, ſont des noms plus agréables que *Belzébut* & *Aſtarot*; nous rions du mot de *Diable*, nous reſpectons celui de *Furie*. Voilà ce que c'eſt que d'avoir le mérite de l'Antiquité; il n'y a pas juſqu'à l'enfer qui n'y gâgne.

CHAPITRE HUITIÈME.

DON ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du ſeizième ſiècle, l'Eſpagne produiſit un Poème épique célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, auſſi-bien que par la ſingularité du ſujet; mais encore plus remarquable par le caractère de l'Auteur.

Don *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, Gentilhomme de la chambre de l'Empereur *Maximilien*, fut élevé dans la maiſon de *Philippe II*, & combattit à la bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits. *Philippe*, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'acquérir de la gloire au-dehors, que d'établir ſes affaires au-dedans, retourna en Eſpagne. Le jeune *Alonzo*, entraîné par une inſatiable avidité du vrai ſavoir, c'eſt-à-dire, de connaître les hommes, & de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie & l'Allemagne, & ſéjourna long-tems en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire que quelques Provinces du Pérou & du Chily avaient pris les armes contre les Eſpagnols leurs conquérans. (Je

dirai en paſſant que cette tentative des Américains, pour recouvrer leur liberté, eſt traitée de rébellion par les Auteurs Eſpagnols). La paſſion qu'il avait pour la gloire, & le deſir de voir & d'entreprendre des choſes ſingulières, l'entraînèrent dans ces pays du nouveau Monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, & il y reſta pendant tout le tems de la guerre.

Sur les frontières du Chily, du côté du Sud, eſt une petite contrée montagneuſe, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robuſtes & plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défenſe de leur liberté avec plus de courage & plus longtems que les autres Américains; & ils furent les derniers que les Eſpagnols ſoumirent. *Alonzo* ſoutint contre eux une pénible & longue guerre. Il courut des dangers extrêmes: il vit & fit des actions les plus étonnantes, dont la ſeule récompenſe fut l'honneur de conquérir des rochers, & de réduire quelques contrées incultes ſous l'obéiſſance du Roi d'Eſpagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le deſſein d'immortaliſer ſes ennemis en s'immortaliſant lui-même. Il fut en même tems le Conquérant & le Poète; il employa les intervalles de loiſir que la guerre

guerre lui laiſſait à en chanter les évènemens ; &, faute de papier, il écrivit la première partie de ſon Poème ſur de petits morceaux de cuir, qu'il eut enſuite bien de la peine à arranger. Le Poème s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une deſcription géographique du Chily, & par la peinture des mœurs & des coutumes des habitans. Ce commencement, qui ſerait inſupportable dans tout autre Poème, eſt ici néceſſaire, & ne déplaît pas dans un ſujet où la ſcène eſt par-delà l'autre Tropique, & où les Héros ſont des Sauvages, qui nous auraient été toujours inconnus, s'il ne les avait pas conquis & célébrés. Le ſujet, qui était neuf, a fait naître des penſées neuves. J'en préſenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'Auteur.

« Les Araucaniens, dit-il, furent bien » étonnés de voir des créatures pareilles à » des hommes, portant du feu dans leurs » mains, & montées ſur des monſtres qui » combattaient ſous eux ; ils les prirent d'a- » bord pour des Dieux deſcendus du Ciel, » armés du tonnerre & ſuivis de la deſtruc- » tion ; & alors ils ſe ſoumirent, quoiqu'a- » vec peine. Mais dans la ſuite s'étant fami- » liariſés avec leurs Conquérans, ils con-

» nurent leurs paſſions & leurs vices, & » jugèrent que c'étaient des hommes. Alors, » honteux d'avoir ſuccombé ſous des mor- » tels ſemblables à eux, ils jurèrent de la- » ver leur erreur dans le ſang de ceux qui » l'avaient produite, & d'exercer ſur eux » une vengeance exemplaire, terrible & » mémorable ».

Il eſt à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième Chant, dont le ſujet reſſemble beaucoup au commencement de l'*Iliade*, & qui, ayant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis ſous les yeux des lecteurs qui jugent ſans partialité. La première action de l'*Araucana* eſt une querelle qui naît entre les Chefs des Barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* & *Agamemnon*. La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une captive; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces Généraux Sauvages vante ſon mérite & ſes exploits; enfin la diſpute s'échauffe tellement qu'ils ſont près d'en venir aux mains. Alors un des Caciques, nommé *Colocolo*, auſſi vieux que *Neſtor*, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur, fait la harangue ſuivante.

« Caciques, illuſtres défenſeurs de la pa- » trie, le deſir ambitieux de commander » n'eſt point ce qui m'engage à vous parler,

» Je ne me plains pas que vous diſputiez
» avec tant de chaleur un honneur qui
» peut-être ſerait dû à ma vieilleſſe, & qui
» ornerait mon déclin. C'eſt ma tendreſſe
» pour vous, c'eſt l'amour que je dois à ma
» patrie, qui me ſollicite à vous demander
» attention pour ma faible voix. Hélas !
» comment pouvons-nous avoir aſſez bonne
» opinion de nous-mêmes pour prétendre
» à quelque grandeur, & pour ambitionner
» des titres faſtueux, nous qui avons été
» les malheureux ſujets & les eſclaves des
» Eſpagnols ? Votre colère, Caciques, vo-
» tre fureur, ne devraient-elles pas s'exer-
» cer plutôt contre nos Tyrans ? Pourquoi
» tournez-vous contre vous-mêmes ces
» armes qui pourraient exterminer vos en-
» nemis & venger notre patrie ? Ah ! ſi vous
» voulez périr, cherchez une mort qui
» vous procure de la gloire. D'une main
» briſez le joug honteux, & de l'autre atta-
» quez les Eſpagnols ; & ne répandez pas,
» dans une querelle ſtérile, les précieux
» reſtes d'un ſang que les Dieux vous ont
» laiſſé pour vous venger. J'applaudis, je
» l'avoue, à la fière émulation de vos cou-
» rages : ce même orgueil que je con-
» damne, augmente l'eſpoir que je conçois.
» Mais que votre valeur aveugle ne com-
» batte pas contre elle-même, & ne ſe

» ſerve pas de ſes propres forces pour dé-
» truire le pays qu'elle doit défendre. Si
» vous êtes réſolus de ne point ceſſer vos
» querelles, trempez vos glaives dans mon
» ſang glacé. J'ai vécu trop long-tems. Heu-
» reux qui meurt ſans voir ſes compatrio-
» tes malheureux, & malheureux par leur
» faute ! Écoutez donc ce que j'ôſe vous
» propoſer. Votre valeur, ô Caciques, eſt
» égale ; vous êtes tous également illuſtres
» par votre naiſſance, par votre pouvoir,
» par vos richeſſes, par vos exploits : vos
» âmes ſont également dignes de comman-
» der, également capables de ſubjuguer
» l'Univers. Ce ſont ces préſens céleſtes qui
» cauſent vos querelles. Vous manquez de
» Chef, & chacun de vous mérite de l'ê-
» tre ; ainſi puiſqu'il n'y a aucune diffé-
» rence entre vos courages, que la force
» du corps décide ce que l'égalité de vos
» vertus n'aurait jamais décidé, &c. » Le vieillard propoſe alors un exercice digne d'une nation barbare, de porter une groſſe poutre, & de déférer à qui en ſoutiendrait le poids plus long-tems l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût eſt de comparer enſemble des choſes de même nature, oppoſez le diſcours de *Neſtor* à celui de *Colocolo*;

&, renonçant à cette adoration que nos eſprits juſtement préoccupés rendent au grand nom d'*Homère*, peſez les deux harangues dans la balance de l'équité & de la raiſon.

Après qu'*Achille*, inſtruit & inſpiré par *Minerve*, Déeſſe de la Sageſſe, a donné à *Agamemnon* les noms d'*ivrogne* & de *chien*, le ſage *Neſtor* ſe lève pour adoucir les eſprits irrités de ces deux Héros, & parle ainſi : « Quelle ſatisfaction ſera-ce aux » Troyens, lorſqu'ils entendront parler de » vos diſcordes ? Votre jeuneſſe doit reſ» pecter mes années & ſe ſoumettre à mes » conſeils. J'ai vu autrefois des Héros ſu» périeurs à vous. Non, mes yeux ne ver» ront jamais des hommes ſemblables à l'in» vincible *Pirithoüs*, au brave *Cinéus*, au » divin *Théſée*, &c..... J'ai été à la guerre » avec eux, &, quoique je fuſſe jeune, » mon éloquence perſuaſive avait du pou» voir ſur leurs eſprits ; ils écoutaient *Neſtor*. » Jeunes guerriers, écoutez donc les avis » que vous donne ma vieilleſſe. *Atride*, » vous ne devez pas garder l'eſclave d'*A*» *chille* : fils de *Thétis*, vous ne devez pas » traiter avec hauteur le Chef de l'armée. » *Achille* eſt le plus grand, le plus coura» geux des guerriers : *Agamemnon* eſt le » plus grand des Rois, &c ». Sa harangue

fut infructueuſe ; *Agamemnon* loua ſon éloquence, & mépriſa ſon conſeil.

Conſidérez d'un côté l'adreſſe avec laquelle le barbare *Colocolo* s'inſinue dans l'eſprit des Caciques, la douceur reſpectable avec laquelle il calme leur animoſité, la tendreſſe majeſtueuſe de ſes paroles, combien l'amour du pays l'anime, combien les ſentimens de la vraie gloire pénètrent ſon cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la ſupériorité à aucun. C'eſt un Cenſeur, un Panégyriſte adroit; auſſi tous ſe ſoumettent à ſes raiſons, confeſſant la force de ſon éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéiſſance. Qu'on juge, d'un autre côté, ſi *Neſtor* eſt ſi ſage de parler tant de ſa ſageſſe ; ſi c'eſt un moyen ſûr de s'attirer l'attention des Princes Grecs, que de les rabaiſſer, & de les mettre au-deſſous de leurs aïeux ; ſi toute l'aſſemblée peut entendre dire avec plaiſir à *Neſtor*, qu'*Achille* eſt le plus courageux des Chefs qui ſont là préſens. Après avoir comparé le babil préſomptueux & impoli de *Neſtor* avec le diſcours modeſte & meſuré de *Colocolo*, l'odieuſe différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* & le mérite d'*Achille* avec cette portion égale de grandeur & de cou-

rage attribuée avec art à tous les Caciques ; que le lecteur prononce. Et s'il y a un Général, dans le monde, qui ſouffre volontiers qu'on lui préfère ſon inférieur pour le courage ; s'il y a une aſſemblée qui puiſſe ſupporter, ſans s'émouvoir, un harangueur qui, leur parlant avec mépris, vante leurs prédéceſſeurs à leurs dépens ; alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il eſt vrai que, ſi *Alonzo* eſt dans un ſeul endroit ſupérieur à *Homère*, il eſt dans tout le reſte au-deſſous du moindre des Poètes. On eſt étonné de le voir tomber ſi bas, après avoir pris un vol ſi haut. Il y a ſans doute beaucoup de feu dans ſes batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les deſcriptions, point d'unité dans le deſſin. Ce Poème eſt plus ſauvage que les Nations qui en font le ſujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'Auteur, qui eſt un des premiers Héros du Poème, fait pendant la nuit une longue & ennuyeuſe marche, ſuivi de quelques ſoldats ; &, pour paſſer le tems, il fait naître entre eux une diſpute au ſujet de *Virgile*, & principalement ſur l'épiſode de *Didon*. *Alonzo* ſaiſit cette occaſion pour entretenir ſes ſoldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle eſt rapportée par les anciens Hiſtoriens ; & afin

de mieux donner le démenti à *Virgile*, & de reſtituer à la Reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux Chants entiers.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon Poème d'être compoſé de trente-ſix Chants très-longs. On peut ſuppoſer avec raiſon qu'un Auteur, qui ne ſait, ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carrière.

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre *Michel Cervantes* de dire que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs Poèmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a ſans doute dicté ce faux jugement à l'Auteur Eſpagnol. Le véritable & ſolide amour de la patrie conſiſte à lui faire du bien, & à contribuer à ſa liberté, autant qu'il nous eſt poſſible. Mais diſputer ſeulement ſur les Auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs Poètes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes, qu'amour de notre pays.

CHAPITRE NEUVIÈME.

MILTON.

ON trouvera ici touchant *Milton* quelques particularités omiſes dans l'abrégé de ſa vie, qui eſt au-devant de la traduction françaiſe de ſon *Paradis perdu*. Il n'eſt pas étonnant qu'ayant recherché avec ſoin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand-homme, j'aie découvert des circonſtances de ſa vie que le public ignore.

Milton, voyageant en Italie dans ſa jeuneſſe, vit repréſenter à Milan une Comédie intitulée, *Adam*, ou *le péché originel*, écrite par un certain *Andreino*, & dédiée à *Marie de Médicis*, Reine de France. Le ſujet de cette Comédie était la chûte de l'homme. Les Acteurs étaient DIEU LE PÈRE, les Diables, les Anges, *Adam*, *Eve*, le Serpent, la Mort, & les ſept Péchés mortels. Ce ſujet, digne du génie abſurde du Théâtre de ce tems-là, était écrit d'une manière qui répondait au deſſin.

La Scène s'ouvre par un chœur d'Anges, & *Michel* parle ainſi au nom de ſes confrères : « Que l'arc-en-ciel ſoit l'archet du » violon du Firmament ; que les ſept planè-

» tes ſoient les ſept notes de notre muſi-
» que ; que le tems batte exactement la me-
» ſure ; que les vents jouent de l'orgue,
» &c. » Toute la pièce eſt dans ce goût. J'avertis ſeulement les Français, qui en riront, que notre Théâtre ne valait guères mieux alors ; que *la mort de S. Jean-Baptiſte*, & cent autres pièces, ſont écrites dans ce ſtyle ; mais que nous n'avions ni *Paſtor Fido*, ni *Aminte*.

Milton, qui aſſiſta à cette repréſentation, découvrit, à travers l'abſurdité de l'ouvrage, la ſublimité cachée du ſujet. Il y a ſouvent dans des choſes, où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne ſe fait appercevoir qu'aux hommes de génie. *Les ſept Péchés mortels danſant avec le Diable*, ſont aſſurément le comble de l'extravagance & de la ſottiſe ; mais *l'Univers rendu malheureux par la faibleſſe d'un homme, les bontés & les vengeances du* CRÉATEUR, *la ſource de nos malheurs & de nos crimes*, ſont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a ſur-tout dans ce ſujet je ne ſais quelle horreur ténébreuſe, un ſublime ſombre & triſte qui ne convient pas mal à l'imagination anglaiſe. *Milton* conçut le deſſein de faire une Tragédie de la farce d'*Andreino* : il en compoſa même un acte & demi. Ce fait m'a été

aſſuré par des gens de lettres qui le tenaient de ſa fille, laquelle eſt morte lorſque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce Monologue de *Satan*, qu'on voit dans le quatrième Chant de ſon Poème épique. C'eſt lorſque cet eſprit de révolte, s'échappant du fond des enfers, découvre le ſoleil qui ſortait des mains du CRÉATEUR.

« Toi ſur qui mon Tyran prodigue ſes bienfaits,
» Soleil, Aſtre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fais mon ſupplice, & dont mes yeux s'étonnent,
» Toi qui ſembles le DIEU des Cieux qui t'environnent,
» Devant qui tout éclat diſparaît & s'enfuit,
» Qui fais pâlir le front des Aſtres de la nuit;
» Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
» Hélas! j'euſſe autrefois éclipſé ta lumière.
» Sur la voûte des Cieux élevé plus que toi,
» Le Trône où tu t'aſſieds s'abaiſſait devant moi;
» Je ſuis tombé; l'Orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le tems qu'il travaillait à cette Tragédie, la ſphère de ſes idées s'élargiſſait à meſure qu'il penſait. Son plan devint immenſe ſous ſa plume; & enfin, au lieu d'une Tragédie, qui, après tout, n'eût été que biſarre & non intéreſſante, il imagina un Poème épique, eſpèce d'ouvrage dans lequel les hommes ſont convenus d'ap-

prouver ſouvent le biſarre ſous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent long-tems à *Milton* le loiſir néceſſaire pour l'exécution d'un ſi grand deſſein. Il était né avec une paſſion extrême pour la liberté. Ce ſentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des ſectes qui avaient la fureur de dominer dans ſa patrie. Il ne voulut fléchir ſous le joug d'aucune opinion humaine, & il n'y eut point d'Égliſe qui pût ſe vanter de compter *Milton* pour un de ſes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du Roi & du Parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné Roi *Charles I.* Il entra même aſſez avant dans la faveur de *Cromwel ;* &, par une fatalité qui n'eſt que trop commune, ce zélé Républicain fut le ſerviteur d'un Tyran. Il fut Secrétaire d'*Olivier Cromwel*, de *Richard Cromwel*, & du Parlement, qui dura juſqu'au tems de la reſtauration. Les Anglais employèrent ſa plume pour juſtifier la mort de leur Roi, & pour répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaiſe* au ſujet de cet évènement tragique. Jamais cauſe ne fut plus belle, & ne fut ſi mal plaidée de part & d'autre. *Saumaiſe* défendit en pédant le parti d'un Roi mort ſur l'échaffaud,

d'une famille Royale errante dans l'Europe, & de tous les Rois même de l'Europe intéreſſés dans cette querelle. *Milton* ſoutint, en mauvais déclamateur, la cauſe d'un peuple victorieux qui ſe vantait d'avoir jugé ſon Prince ſelon les Loix. La mémoire de cette révolte étrange ne périra jamais chez les hommes, & les livres de *Saumaiſe* & de *Milton* ſont déja enſevelis dans l'oubli. *Milton*, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un Poète divin, était un très-mauvais écrivain en proſe.

Il avait cinquante-deux ans, lorſque la famille Royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amniſtie que *Charles II* donna aux ennemis de ſon père ; mais il fut déclaré, par l'acte même d'amniſtie, incapable de poſſéder aucune charge dans le Royaume. Ce fut alors qu'il commença ſon Poème épique, à l'âge où *Virgile* avait fini le ſien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vue. Il ſe trouva pauvre, abandonné & aveugle, & ne fut point découragé. Il employa neuf années à compoſer le *Paradis perdu*. Il avait alors très-peu de réputation ; les beaux-eſprits de la Cour de *Charles II*, ou ne le connaiſſaient pas, ou n'avaient pour lui nulle eſtime. Il n'eſt pas étonnant qu'un ancien Secrétaire de *Cromwel*, vieilli dans la re-

traite, aveugle & ſans bien, fût ignoré ou mépriſé dans une Cour qui avait fait ſuccéder à l'auſtérité du gouvernement du Protecteur, toute la galanterie de la Cour de *Louis XIV*, & dans laquelle on ne goûtait que les Poéſies efféminées, la molleſſe de *Waller*, les ſatyres du Comte de *Rocheſter*, & l'eſprit de *Couley*.

Une preuve indubitable qu'il avait très-peu de réputation, c'eſt qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût imprimer ſon *Paradis perdu*. Le titre ſeul révoltait, & tout ce qui avait quelque rapport à la Religion était alors hors de mode. Enfin *Tompſon* lui donna trente piſtoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent-mille écus aux héritiers de ce *Tompſon*. Encore ce Libraire avait-il ſi peur de faire un mauvais marché, qu'il ſtipula que la moitié de ces trente piſtoles ne ſerait payable qu'en cas qu'on fît une ſeconde édition du Poème : édition que *Milton* n'eut jamais la conſolation de voir. Il reſta pauvre & ſans gloire : ſon nom doit augmenter la liſte des grands génies perſécutés de la fortune.

Le *Paradis perdu* fut donc négligé à Londres, & *Milton* mourut ſans ſe douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le Lord *Sommers*, & le Docteur *Atterbury*,

depuis Évêque de Rocheſter, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un Poème épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompſon* à faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur ſuffrage en entraîna pluſieurs. Depuis, le célèbre M. *Addiſſon* écrivit en forme pour prouver que ce Poème égalait ceux de *Virgile* & d'*Homère*. Les Anglais commencèrent à ſe le perſuader, & la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité pluſieurs morceaux du grand nombre de Poèmes latins faits de tout tems ſur ce ſujet, l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, & beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans le *Taſſe* la deſcription de l'Enfer, le caractère de *Satan*, le conſeil des Démons. Imiter ainſi, ce n'eſt point être plagiaire; c'eſt lutter, comme dit *Boileau*, contre ſon original; c'eſt enrichir ſa langue des beautés des langues étrangères; c'eſt nourrir ſon génie, & l'accroître du génie des autres; c'eſt reſſembler à *Virgile* qui imita *Homère*. Sans doute *Milton* a joûté contre le *Taſſe* avec des armes inégales; la Langue anglaiſe ne pouvait rendre l'harmonie des vers Italiens :

Chiama gli abitatori dell' ombre eterne
Il rauco ſuon della tartarea tromba;

Treman le ſparzzioſe atre caverne,
E l' aer cieco à quel rumor rimbomba, *&c...*

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureuſement tous ces beaux morceaux. Il eſt vrai que ce qui n'eſt qu'un épiſode dans le *Taſſe*, eſt le ſujet même dans *Milton*. Il eſt encore vrai que, ſans la peinture des amours d'*Adam* & d'*Eve*, comme ſans l'amour de *Renaud* & d'*Armide*, les Diables de *Milton* & du *Taſſe* n'auraient pas eu un grand ſuccès. Le judicieux *Deſpréaux*, qui a preſque toujours eu raiſon, excepté contre *Quinault*, a dit à tous les Poètes :

Eh! quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les Cieux!

Je crois qu'il y a deux cauſes du ſuccès que le *Paradis perdu* aura toujours : la première, c'eſt l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes & fortunées, qu'un Être puiſſant & jaloux rend coupables & malheureuſes par ſa ſéduction : la ſeconde eſt la beauté des détails.

Les Français riaient encore, quand on leur diſait que l'Angleterre avait un Poème épique, dont le ſujet était le Diable combattant contre DIEU, & un ſerpent qui perſuade à une femme de manger une pomme : ils ne croyaient pas qu'on pût faire ſur

ce ſujet autre choſe que des vaudevilles. Je fus le premier qui fis connaître aux Français quelques morceaux de *Milton* & de *Shakeſpear*. M. *du Pré* de S.-Maur donna une traduction en proſe françaiſe de ce Poème ſingulier. On fut étonné de trouver dans un ſujet, qui paraît ſi ſtérile, une ſi grande fertilité d'imagination. On admira les traits majeſtueux avec leſquels il ôſe peindre DIEU, & le caractère encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaiſir la deſcription du jardin d'Éden & des amours innocens d'*Adam* & d'*Eve*. En effet, il eſt à remarquer que dans tous les autres Poèmes l'amour eſt regardé comme une faibleſſe; dans *Milton* ſeul il eſt une vertu. Le Poète a ſu lever d'une main chaſte le voile qui couvre ailleurs les plaiſirs de cette paſſion; il tranſporte le lecteur dans le jardin de délices; il ſemble lui faire goûter les voluptés pures dont *Adam* & *Eve* ſont remplis: il ne s'élève pas au-deſſus de la nature humaine, mais au-deſſus de la nature humaine corrompue; & comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille Poéſie.

Mais tous les Critiques judicieux, dont la France eſt pleine, ſe réunirent à trouver que le Diable parle trop ſouvent & trop

long-tems de la même choſe. En admirant pluſieurs idées ſublimes, ils jugèrent qu'il y en a pluſieurs d'outrées, & que l'Auteur n'a rendu que puériles, en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle *Satan* fait bâtir une ſalle d'ordre dorique au milieu de l'Enfer, avec des colonnes d'airain & de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les Diables auxquels il venait de parler tout auſſi bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diables, qui auraient occupé trop de place dans ce Parlement d'Enfer, ſe transforment en Pigmées, afin que tout le monde puiſſe ſe trouver à l'aiſe au Conſeil.

Après la tenue des États infernaux, *Satan* s'apprête à ſortir de l'abîme ; il trouve la Mort à la porte qui veut ſe battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monſtre féminin, à qui des dragons ſortent du ventre, court au-devant de ces deux champions : *Arrête, ô mon père*, dit-il au Diable ; *arrête, ô mon fils*, dit-il à la Mort. *Et qui es-tu donc*, répond le Diable, *toi qui m'appelles ton père ? Je ſuis le Péché*, replique ce monſtre ; *tu accouchas de moi dans le Ciel ; je ſortis de ta tête par le côté gauche ; tu devins bientôt amoureux de moi ; nous couchâmes enſemble ; j'en-*

traînai beaucoup de Chérubins dans ta révolte ; j'étais groſſe quand la bataille ſe donna dans le Ciel ; nous fûmes précipités enſemble. J'accouchai dans l'Enfer, & ce fut ce monſtre que tu vois dont je fus père ; il eſt ton fils & le mien. A peine fut-il né, qu'il viola ſa mère, & qu'il me fit tous ces enfans que tu vois, qui ſortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent, & qui les déchirent.

Après cette dégoûtante & abominable hiſtoire, le Péché ouvre à *Satan* les portes de l'Enfer ; il laiſſe les Diables ſur le bord du Phlégéton, du Styx & du Léthé : les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague ; quelques-uns diſputent ſur la grâce & ſur la prédeſtination. Cependant *Satan* voyage dans les eſpaces imaginaires : il tombe dans le vuide, & il tomberait encore, ſi une nuée ne l'avait repouſſé en-haut. Il arrive dans le pays du Cahos ; il traverſe le Paradis des ſous, *the paradiſe of fools*, (c'eſt l'un des endroits qui ne ſont point traduits en français). Il trouve dans ce Paradis les Indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons, & les ſcapulaires des Moines.

Voilà des imaginations dont tout lecteur ſenſé a été révolté ; & il faut que le Poème ſoit bien beau d'ailleurs, pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit cauſer cet amas de folies déſagréables.

La guerre entre les bons & les mauvais Anges a paru auſſi aux connaiſſeurs un épiſode, où le ſublime eſt noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage; il faut qu'il conſerve un air de vraiſemblance, & qu'il ſoit traité avec goût. Les Critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraiſemblance, ni raiſon. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphaël*, de *Michel*, d'*Abdiel*, d'*Uriel*, de *Moloc*, de *Niſrot*, d'*Aſtarot*, tous êtres imaginaires, dont le lecteur ne peut ſe former aucune idée, & auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère*, en parlant de ſes Dieux, les caractériſait par leurs attributs que l'on connaiſſait; mais un lecteur Chrétien a envie de rire, quand on veut lui faire connaître à fond *Niſrot*, *Moloc* & *Abdiel*. On a reproché à *Homère* de longues & inutiles harangues, & ſur-tout les plaiſanteries de ſes Héros. Comment ſouffrir dans *Milton* les harangues & les railleries des Anges & des Diables pendant la bataille qui ſe donne dans le Ciel? Ces mêmes Critiques ont jugé que *Milton* péchait contre le vraiſemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan*, & d'avoir armé d'épées tous ces Eſprits qui ne pouvaient ſe bleſſer; car il arrive que, lorſque

je ne ſais quel Ange a coupé en deux je ne ſais quel Diable, les deux parties du Diable ſe réuniſſent dans le moment.

Ils ont trouvé que *Milton* choquait évidemment la raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque DIEU le Père envoie ſes fidèles Anges combattre, réduire, & punir les rebelles. « Allez, dit DIEU à » *Michel* & à *Gabriel*, pourſuivez mes enne» mis juſqu'aux extrémités du Ciel; préci» pitez-les loin de DIEU & de leur bon» heur dans le Tartare, qui ouvre déja ſon » brûlant Cahos pour les engloutir ». Comment ſe peut-il qu'après un ordre ſi poſitif, la victoire reſte indéciſe ? Et pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile ? Il parle, & n'eſt point obéi : il veut vaincre, & on lui réſiſte ; il manque à la fois de prévoyance & de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ſes Anges de faire ce que ſon Fils unique ſeul devait faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſières qui fit ſans doute dire à *Dryden*, dans ſa Préface ſur l'*Énéide*, que *Milton* ne vaut guères mieux que notre *Chapelain* & notre *le Moine*. Mais auſſi ce ſont les beautés admirables de *Milton* qui ont fait dire à ce même *Dryden*, que la nature l'avait formé de l'âme d'*Homère* & de celle de *Virgile*. Ce n'eſt pas la première fois qu'on a porté

du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles du côté de la Cour, on voit un vilain bâtiment écrâſé, avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un Palais immenſe, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorſque j'étais à Londres, j'oſai compoſer en Anglais un petit Eſſai (*) ſur la Poéſie épique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons Juges Français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu eſt arrivé, & la plupart des Critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire ſur une traduction, que le *Paradis perdu* eſt un ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de grâces, & de hardieſſe que de choix, dont le ſujet eſt tout idéal, & qui ſemble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de Poème épique en France, & je ne ſais même ſi nous en avons aujourd'hui. La *Henriade*, à la vérité,

(*) C'eſt en partie celui-ci même, qui en pluſieurs endroits eſt une traduction littérale de l'ouvrage anglais.

a été imprimée ſouvent ; mais il y aurait trop de préſomption à regarder ce Poème comme un ouvrage qui doit paſſer à la poſtérité, & effacer la honte qu'on a reprochée ſi long-tems à la France de n'avoir pu produire un Poème épique. C'eſt au tems ſeul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les Artiſtes ne ſont bien jugés que quand ils ne ſont plus.

Il eſt honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers ſe vantent d'avoir des Poèmes épiques, & que nous, qui avons réuſſi en tant de genres, nous ſoyons forcés d'avouer ſur ce point notre ſtérilité & notre faibleſſe. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée ; mais il y a un peu d'injuſtice à juger la France ſur les *Chapelains*, les *le Moines*, les *Deſmarets*, les *Caſſaignes*, les *Scudérys*. Si un Écrivain, célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entrepriſe ; ſi un *Corneille*, un *Deſpréaux*, un *Racine*, avaient fait de mauvais Poèmes épiques, on aurait raiſon de croire l'eſprit français incapable de cet ouvrage ; mais aucun de nos grands-hommes n'a travaillé dans ce genre ; il n'y a eu que les plus faibles qui aient oſé porter ce fardeau, & ils ont ſuccombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des Poèmes épiques, il n'y en a aucun qui ſoit connu par quelqu'autre

écrit un peu eſtimé. La Comédie des *Viſionnaires* de *Deſmarets*, eſt le ſeul ouvrage d'un Poète épique, qui ait eu en ſon tems quelque réputation; mais c'était avant que *Moliere* eût fait goûter la bonne Comédie. Les *Viſionnaires* de *Deſmarets* étaient réellement une très-mauvaiſe pièce, auſſi-bien que la *Marianne* de *Triſtan* & l'*Amour tyrannique* de *Scudéry*, qui ne devaient leur réputation paſſagère qu'au mauvais goût du ſiècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre diſette, en donnant au *Télémaque* le titre de Poème épique; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de ſe vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on tranſpoſe les limites des Arts, quand on donne le nom de Poème à la Proſe. Le *Télémaque* eſt un Roman moral, écrit, à la vérité, dans le ſtyle dont on aurait dû ſe ſervir pour traduire *Homère* en proſe: mais l'illuſtre Auteur du *Télémaque* avait trop de goût, était trop ſavant & trop juſte, pour appeler ſon Roman du nom de Poème. J'oſe dire plus; c'eſt que, ſi cet ouvrage était écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un Poème ennuyeux, par la raiſon qu'il eſt plein de détails que nous ne ſouffrons point dans notre Poéſie, & que de longs diſcours politiques

politiques & économiques ne plairaient assurément pas en vers français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre Nation, sentira qu'il serait ridicule d'exprimer en vers, (*) *qu'il faut distinguer les Citoyens en sept classes ; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau & une médaille ; habiller la seconde de bleu avec un anneau & point de médaille ; la troisième de vert avec une médaille sans anneau & sans frange*, &c. *& enfin donner aux esclaves des habits gris-brun.* Il ne conviendrait pas davantage de dire, *qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain, que les logemens en soient dégagés, que l'ordre & la propreté s'y conservent, que l'entretien soit de peu de dépense ; que chaque maison un peu considérable ait un sallon & un petit péristyle, avec de petites chambres pour les hommes libres.* En un mot, tous les détails dans lesquels *Mentor* daigne entrer, seraient aussi indignes d'un Poème épique, qu'ils le sont d'un Ministre d'État.

On a encore accusé long-tems notre langue de n'être pas assez sublime pour la Poésie épique. Il est vrai que chaque langue a son génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, & en partie

(*) Livre XII.

par la conſtruction de ſes phraſes, par la longueur ou la brièveté de ſes mots, &c. Il eſt vrai que le Latin & le Grec étaient des langues plus poétiques & plus harmonieuſes que ne le ſont celles de l'Europe moderne; mais, ſans entrer dans un plus long détail, il eſt aiſé de finir cette diſpute en deux mots. Il eſt certain que notre langue eſt plus forte que l'Italienne, & plus douce que l'Anglaiſe. Les Anglais & les Italiens ont des Poèmes épiques; il eſt donc clair que, ſi nous n'en avions pas, ce ne ſerait pas la faute de la langue Françaiſe.

On s'en eſt auſſi pris à la gêne de la rime, & avec encore moins de raiſon. La *Jéruſalem* & le *Roland furieux* ſont rimés, ſont beaucoup plus longs que l'*Énéide*, & ont de plus l'uniformité des ſtances; & non-ſeulement tous les vers, mais preſque tous les mots, finiſſent par une de ces voyelles, a, e, i, o: cependant on lit ces Poèmes ſans dégoût, & le plaiſir qu'ils font empêche qu'on ne ſente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il eſt plus difficile à un Français qu'à un autre, de faire un Poème épique; mais ce n'eſt ni à cauſe de la rime, ni à cauſe de la ſéchereſſe de notre langue. Oſerai-je le dire? C'eſt que, de toutes les

Nations polies, la nôtre eſt la moins *poétique*. Les ouvrages en vers, qui ſont le plus à la mode en France, ſont les pièces de théâtre. Ces pièces doivent être écrites dans un ſtyle naturel, qui approche aſſez de celui de la converſation. *Deſpréaux* n'a jamais traité que des ſujets didactiques, qui demandent de la ſimplicité. On ſait que l'exactitude & l'élégance font le mérite de ſes vers, comme de ceux de *Racine*; & lorſque *Deſpréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Deſpréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la Poéſie Françaiſe à une marche trop uniforme; l'eſprit Géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la Poéſie. Notre Nation, regardée comme ſi légère par des étrangers, qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, eſt de toutes les Nations la plus ſage, la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos Écrivains. On cherche le vrai en tout, on préfère l'Hiſtoire au Roman; les *Cyrus*, les *Clélies* & les *Aſtrées* ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques Romans nouveaux paraiſſent encore, & s'ils font pour un tems l'amuſement de la Jeuneſſe frivole, les vrais gens de lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général,

qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'épopée ; on ſe moquerait également d'un Auteur qui emploierait les Dieux du Paganiſme, & de celui qui ſe ſervirait de nos Saints : *Vénus* & *Junon* doivent reſter dans les anciens Poèmes Grecs & Latins : *Sainte Geneviève*, *S. Denys*, *S. Roch*, & *S. Chriſtophe*, ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre Légende. Les cornes & les queues des Diables ne ſont tout au plus que des ſujets de raillerie ; on ne daigne pas même en plaiſanter.

Les Italiens s'accommodent aſſez des Saints, & les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable ; mais bien des idées qui ſeraient ſublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me ſouviens que, lorſque je conſultai, il y a plus de douze ans, ſur ma *Henriade*, feu M. *de Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit : « Vous entreprenez un » ouvrage qui n'eſt pas fait pour notre Na» tion ; *les Français n'ont pas la tête épique* ». Ce furent ſes propres paroles ; & il ajoûta : » Quand vous écririez auſſi-bien que Meſ» ſieurs *Racine* & *Deſpréaux*, ce ſera beau» coup ſi on vous lit ».

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage & exact qui règne dans le ſiècle où je vis,

que j'ai choiſi un Héros véritable, au lieu d'un Héros fabuleux; que j'ai décrit des guerres réelles, & non des batailles chimériques; que je n'ai employé aucune fiction qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité. Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet ouvrage, je ne dirai rien que les Critiques éclairés ne ſachent; c'eſt à la *Henriade* ſeule à parler en ſa défenſe, & au tems ſeul à déſarmer l'Envie.

STANCES
SUR
LES POÈTES ÉPIQUES.

PLEIN de beautés & de défauts,
Le vieil Homère a mon eſtime;
Il eſt, comme tous les Héros,
Babillard outré, mais ſublime.

Virgile orne mieux la raiſon,
A plus d'art, autant d'harmonie;
Mais il s'épuiſe avec Didon;
Et rate à la fin Lavinie.

De faux brillans, trop de magie,
Mettent le Taſſe un cran plus bas.
Mais que ne tolère-t-on pas
Pour Armide & pour Herminie ?

Milton, plus ſublime qu'eux tous,
A des beautés moins agréables ;
Il ſemble chanter pour les fous,
Pour les Anges & pour les Diables.

Après Milton, après le Taſſe,
Parler de moi ſeroit trop fort ;
Et j'attendrai que je ſois mort,
Pour apprendre quelle eſt ma place.

Vous en qui tant d'eſprit abonde,
Tant de grâce & tant de douceur,
Si ma place eſt dans votre cœur,
Elle eſt la première du monde.

FIN.

TABLE
GÉNÉRALE
DES MATIERES,
Contenues dans ce Volume.

AVIS des Libraires. Page 3

AVANT-PROPOS, compo[illegible]ir un des plus auguſtes & des plus reſpectabi[illegible] Protecteurs que les Lettres aient eus dans ce [illegible]le, & dont on n'avait vu qu'un fragment cité dans la préface de M. MARMONTEL. 5

PRÉFACE pour la Henriade ; par M. Marmontel. 20

ÉPITRE à la Reine d'Angleterre. 22 & 24

PRÉFACE de l'édition de 1737, par M. L.... 37

LA HENRIADE. 41

CHANT PREMIER, HENRI III, réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déja commencé le blocus de Paris, envoie ſecrettement Henri de Bourbon demander du ſecours à Élizabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros eſſuie une tempête. Il relâche dans une Iſle, où un vieillard Catholique lui prédit ſon changement de

Religion, & ſon avènement au trône. Deſcription de l'Angleterre & de ſon gouvernement. 43

Variantes recueillies par l'Abbé Lenglet. Chant premier. 60

CHANT SECOND. HENRI LE GRAND raconte à la Reine Élizabeth l'hiſtoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail des maſſacres de la Saint-Barthélemi. 67

CHANT TROISIÈME. Le Héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Règne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux Duc de Guiſe, connu ſous le nom de Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guiſe. Extrémités où Henri III eſt réduit. Mayenne eſt le Chef de la Ligue. D'Aumale en eſt le Héros. Réconciliation de Henri III & de Henri Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Élizabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon. 85

Variantes recueillies par l'Abbé Lenglet. Chant troiſième. 104

CHANT QUATRIÈME. D'AUMALE était près de ſe rendre maître du camp de Henri III, lorſque le Héros, revenant d'Angleterre, combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.

La Diſcorde conſole Mayenne, & vole à Rome pour y chercher du ſecours. Deſcription de Rome, où

règnait alors Sixte-Quint. La Diſcorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, ſoulève la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, & arme les moines. On livre à la main du bourreau des Magiſtrats qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles & confuſion horrible dans Paris. 107

Variantes recueillies par l'Abbé Lenglet. Chant quatrième. 127

CHANT CINQUIÈME. Les aſſiégés ſont vivement preſſés. La Diſcorde excite Jacques Clément à ſortir de Paris pour aſſaſſiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatiſme qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux Eſprits infernaux. Henri III eſt aſſaſſiné. Sentimens de Henri IV. Il eſt reconnu Roi par l'Armée. 133

Variantes recueillies par l'Abbé Lenglet. Chant cinquième. 150

CHANT SIXIÈME. Après la mort de Henri III, les États de la Ligue s'aſſemblent dans Paris pour choiſir un Roi. Tandis qu'ils ſont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un aſſaut à la ville; l'aſſemblée des États ſe ſépare : deſcription de ce combat. Apparition de S. Louis à Henri IV. 155

Variantes recuillies par l'Abbé Lenglet. Chant ſixième. 179

CHANT SEPTIEME. SAINT LOUIS transporte Henri IV en eſprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir, dans le Palais des Deſtins, ſa Poſtérité, & les Grands-Hommes que la France doit produire. 173

Variantes recueillies par l'Abbé Lenglet. Chant ſeptième. 194

CHANT HUITIÈME. Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Eſpagne au ſecours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne eſt défait, & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri-le-Grand. 203

Variantes recueillies par l'Abbé Lenglet. Chant huitième. 225

CHANT NEUVIÈME: Deſcription du Temple de l'Amour : la Diſcorde implore ſon pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros eſt retenu quelque tems auprès de Madame D'ESTRÉES, ſi célèbre ſous le nom de LA BELLE GABRIELLE. Mornay l'arrache à ſon amour, & le Roi retourne à ſon Armée. 231

Variantes recueillies par l'Abbé Lenglet. Chant neuvième. 246

CHANT DIXIÈME. Retour du Roi à ſon Armée : il recommence le Siège. Combat ſingulier du Vicomte de Turenne, & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la Ville. Le Roi nourrit

lui-même les habitans qu'il aſſiège. Le Ciel récompenſe enfin ſes vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, & la guerre eſt finie.

Variantes recueillies par l'Abbé Lenglet. Chant dixième. 269

AUTRES NOTES tirées de l'Édition de l'Abbé Lenglet, & de quelques Éditions précédentes. 271

Chant premier. Ibid.

Chant ſecond. 278

Chant troiſième. 288

Chant quatrième. 290

Chant cinquième. 291

Chant ſixième. 292

Chant ſeptième. 294

Chant huitième. 296

HISTOIRE abrégée des évènemens ſur leſquels eſt fondée la Fable du Poème de la HENRIADE. 299

IDÉE de la Henriade. 308

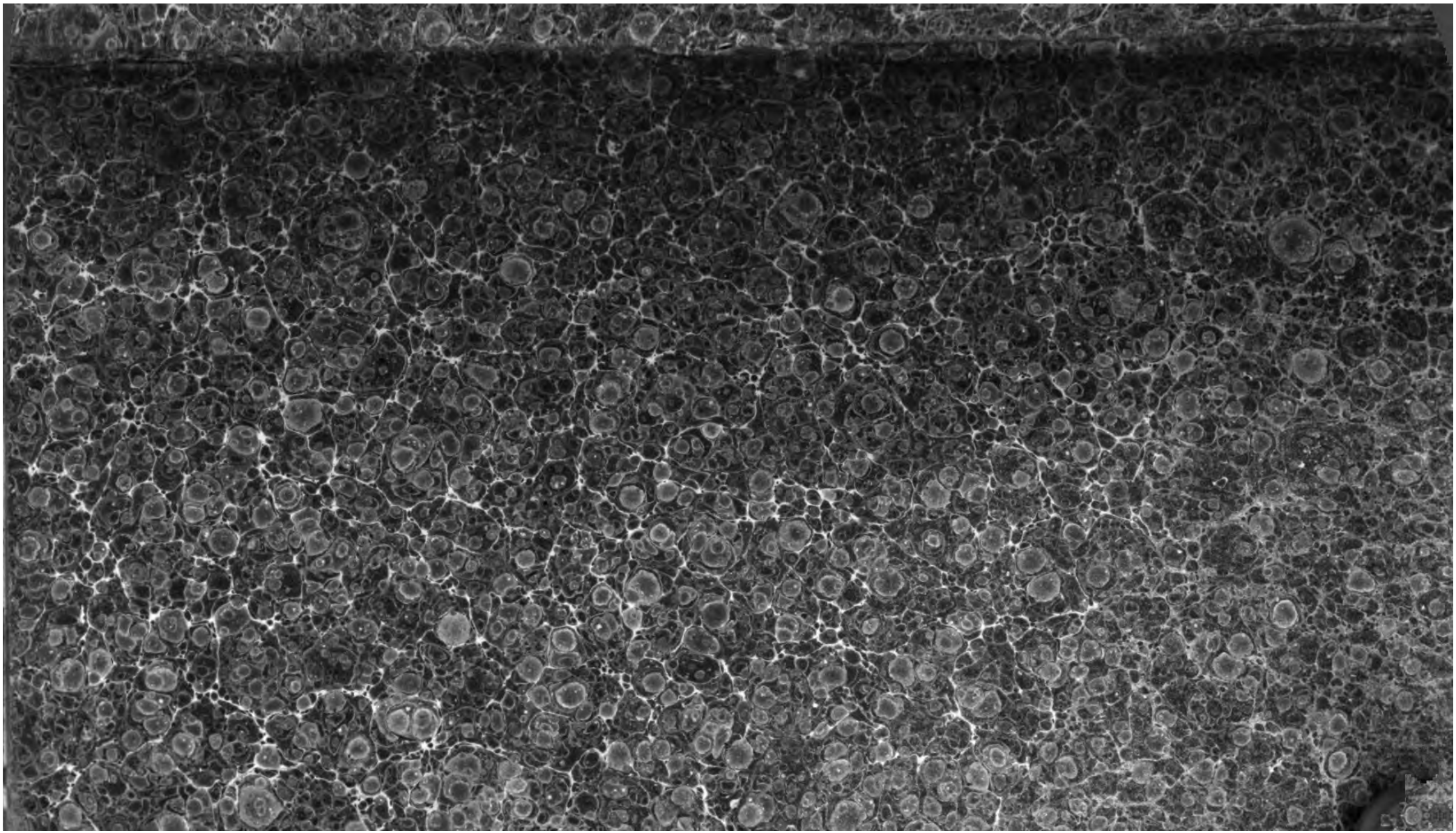
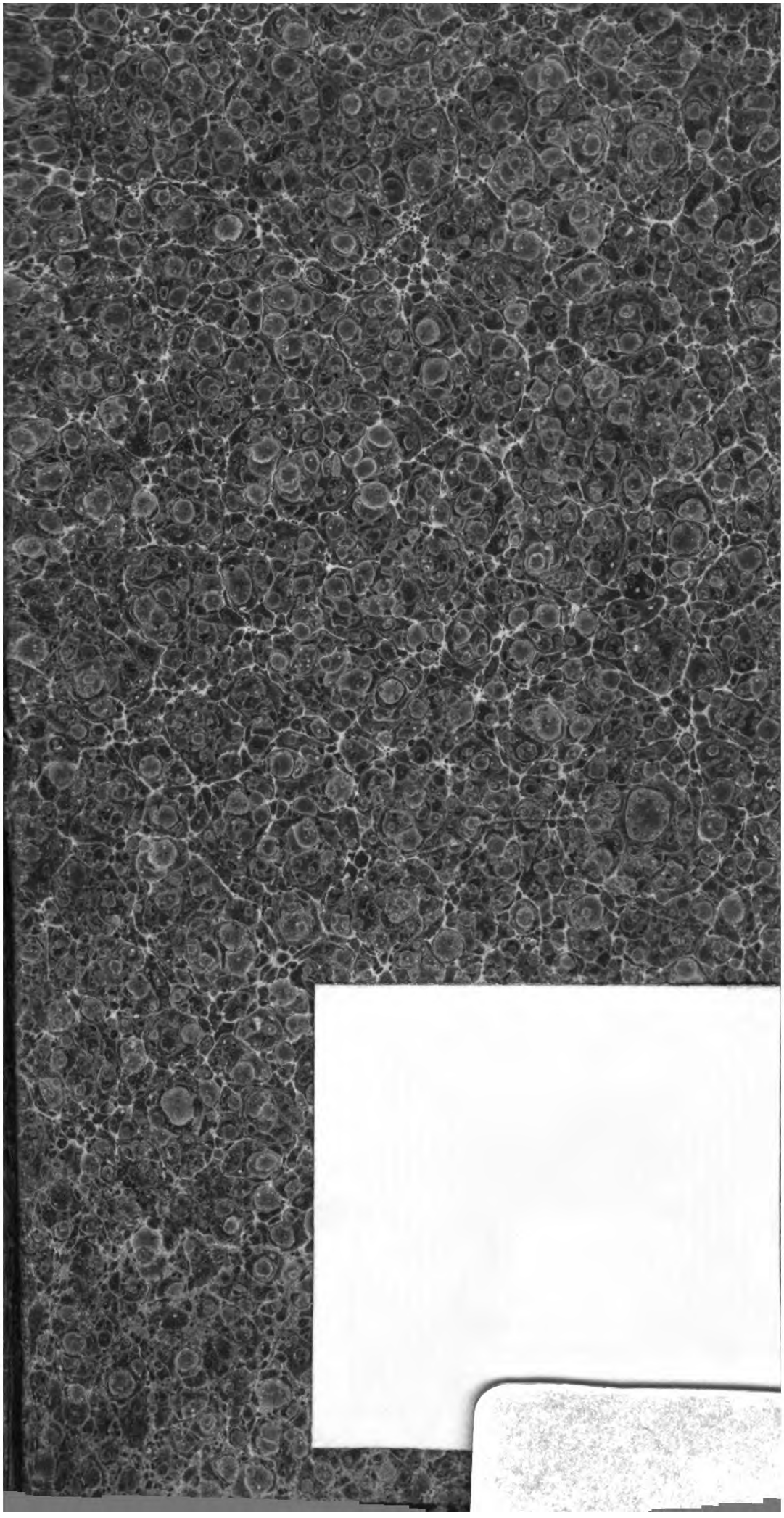
DISSERTATION ſur la mort de Henri IV. 314

ESSAI ſur la Poéſie Épique. 325

CHAPITRE premier. Des différents goûts des peuples. Ibid.

Chapitre ſecond. Homère. 343
Chapitre troiſième. Virgile. 355
Chapitre quatrième. Lucain. 366
Chapitre cinquième. Le Trissin. 372
Chapitre ſixième. Le Camouens. 377
Chapitre ſeptième. Le Tasse. 386
Chapitre huitième. Don Alonzo d'Ercilla. 407
Chapitre neuvième. Milton. 417
Stances ſur les Poètes Épiques. 437

Fin de la Table des Matières.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 FEB 2000
OF OXFORD
LIBRARY

992372